

ÉGLISES DU MÉDOC

TOME III

Le Sud Médoc

Patrice MAUGET

Docteur en Histoire de la Philosophie, Histoire et Philosophie des Sciences.

Déjà publié :

Les Eglises du Nord-Médoc – 2018– Editions de l'Estuaire
Les Eglises du Centre-Médoc – 2019– Editions de l'Estuaire

Les Éditions de l'Estuaire
www.leseditionsdelestuaire.com

Église Saint Martin de Listrac Médoc

(XII^e siècle)

Les origines du nom « Listrac » remontent au Moyen Âge. Elles proviennent du latin « *Lista* » qui signifie frontière, bordure, cela correspondant sans doute à la limite entre les terres du haut-Médoc, forestier, et celle du bas-Médoc plus humides. Une voie romaine, « *La Lébadé* », traversant la presqu'île du nord au sud passait par le village favorisant les échanges commerciaux entre les ports sur l'Atlantique et Bordeaux. La paroisse de Listrac se trouvait autrefois dans l'Archiprêtré de Moulis et dépendait de la Baronnie de Vertheuil. En 1440 le Roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine depuis le XII^e siècle, l'offrit à Humfray, duc de Gloucester, avant de la transmettre quelques années plus tard à Jean de Foix de Candale, Seigneur de Castelnaud. Et elle restera sous cette dépendance jusqu'à la Révolution. La cure de son église dépendait du chapitre de Saint André à Bordeaux

L'église romane de Saint-Martin fut bâtie au XII^e siècle avec une légère inclinaison nord. Elle fut agrandie et modifiée par la suite du XV^e au XVII^e siècles. D'importantes restaurations furent même effectuées au milieu du XIX^e siècle. Les parties les plus anciennes, de style roman, valurent à l'église son classement au répertoire des monuments historiques. De forme basilicale, l'église se compose d'une nef en trois vaisseaux, déclinée en quatre travées aux arcs brisés avec transept. Sa longueur est environ de 28 mètres 50 pour une largeur de 24 mètres. Le vaisseau central est voûté en berceau

brisé, plâtre sur lattis, tandis que les collatéraux sont en voûtes d'arêtes. L'église possède un narthex, lui aussi voûté d'arêtes, éclairé par deux arcades vitrées ouest et sud à motifs géométriques. On y accède de l'extérieur par une porte percée au nord.

À l'extérieur une niche située au-dessus de la porte monumentale nord est destinée à recevoir une statue de Sainte Catherine d'Alexandrie, datée du XVII^e siècle. Déposée aujourd'hui à l'intérieur de l'église, sur la première travée, celle-ci est en restauration depuis 1975. Son origine remonte à la fondation de la chapelle des Hospitaliers de Benon, souvenir de la seconde croisade de l'Ordre des Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. Mutilée du bras droit, elle fut retirée de son socle initial à la suite d'une visite archiépiscopale du 13 mai 1664 dont l'ordonnance prescrivait le remplacement de cette « *image mutilée* ».

Dans le collatéral nord, dit « *Côté des Évangiles* », le baptistère occupe dans l'aile occidentale une chapelle fermée d'une grille. Il s'agit traditionnellement, pour la pensée médiévale, du point cardinal attribué symboliquement à l'élément « *Eau* ». Par correspondance, il s'agit là du lieu le mieux approprié au premier des sacrements chrétiens. Les fonts baptismaux y sont en pierre rose avec couvercle en fer noir. Un tableau représentant le baptême de Jésus par Saint Jean-Baptiste en est l'unique illustration. La lumière naturelle pénètre dans cette chapelle par une arcade étroite sur le mur nord. Trois baies à claire-voie ouvertes sur cette façade éclairent la nef. Une porte monumentale avec imposte vitrée communique avec l'extérieur. En montant vers le chœur, le

collatéral est illustré ensuite par une statue de Sainte Anne et de l'enfant Marie. On trouve aussi un autel, avec son retable de bois et sa statue, dédié à Saint Joseph à l'enfant Jésus. Plus loin, une autre sculpture se dresse encore représentant Sainte Thérèse de Lisieux. Dans le bras du transept, une arcade vitrée plus petite, à motif géométrique, illumine un autel et sa statue de l'Immaculée Conception. Il y a, au pied du pilier gauche de l'arc triomphal, une autre statue de la Vierge à l'enfant Jésus déposée autrefois au-dessus de l'autel. Marie est omniprésente en ce lieu, et la chapelle orientée du collatéral nord lui est dédiée comme il se doit. Symboliquement l'élément « Terre » correspond à cet angle cardinal nord qui exprime, comme Marie fut la Mère de Jésus, la Mère matrice de cette humanité initiée par le baptême, en chemin vers la lumière du Christ. La chapelle dédiée à la Vierge Marie est peinte à fond plat. Elle est séparée du transept par une paire de colonnes engagées portant deux arcs en plein cintre. Une arcade étroite à claire-voie, au-dessus de l'autel, l'illumine.

Le collatéral sud, dit « *Côté des Épîtres* », reçoit lui aussi la lumière naturelle de quatre baies à grisailles ornées de motifs géométriques. Voûté d'arêtes le bas-côté est successivement illustré par les statues de Saint Roch, de Notre Dame des Miracles, de l'Archange Saint Michel terrassant le dragon. On trouve encore un autel, son retable en bois et sa statue dédiés à Saint Antoine de Padoue. Plus loin, la dernière statue est celle de Sainte Jeanne d'Arc. Dans l'angle le plus à l'est de l'édifice, le bras du transept offre une représentation du Sacré-Cœur de Jésus. Traditionnellement le sens

symbolique de cet emplacement correspond à l'élément « Air » qui est attribué au Saint-Esprit. En effet, le chrétien imprégné de la nature divine du Christ, après l'Eucharistie, redescend *le côté des Épîtres* sous l'aile de l'Esprit Saint, et la protection bienveillante de Saint Joseph. Une chapelle à fond plat comprenant autel et statue est dédiée ainsi à Saint Joseph, l'Agneau de Dieu à ses pieds.

Le chœur est séparé de la nef par une marche et deux piliers massifs soutenant les colonnes engagées qui portent l'arc triomphal. Celui-ci fait aussi office d'arc-doubleau pour la voûte en berceau du chœur. Les ailes de ce dernier se déclinent sur deux registres. Le premier est composé de trois arcades, dont les extérieures sont aveugles et celle du centre est ouverte par une porte permettant l'accès à une sacristie latérale. Le second registre abrite au-dessus de la porte une arcade en plein cintre à claire-voie illuminant l'autel au nord comme au sud. L'abside est séparée du chœur par deux colonnes romaines à chapiteaux floraux supportant un arc attenant à l'arc-doubleau du berceau. Sa voûte est en cul-de-four, typique de l'époque romane. Elle se décline en deux registres. Le premier est composé de six arcades aveugles. Le second se réduit à trois arcades à claire-voie avec vitraux. Seule la verrière centrale représente un personnage, en l'occurrence ici Saint Martin. Le vitrail date du 24 juin 1868.

Le clocher est sans doute du milieu du XVI^e siècle. Il est constitué d'une tour massive, à deux niveaux, sur plan carré, surmontée d'une terrasse haute d'où s'élance une flèche octogonale en pierre ornée de crochets.



Église Saint Martin de Listrac





Église Saint Jean d'Arcins

Église Notre-Dame d'Arcins

(XIX^e siècle)

L'église apparaît dans un ancien pouillé du Diocèse sous l'appellation : *Ecclesia Sancti Joannis d'Arsine*. Il faut donc croire que le nom de cette paroisse s'écrivait jadis avec un « s ». Ce nom dériverait du latin « *ardeo* » dont « *arsi* », qui est le participe, signifie « brûlé ». L'idiome gascon a ajouté un « n » final pour en faire : Arcins. Le sens de ce nom laisserait penser que soit l'exploitation des terres y nécessitait alors d'y allumer fréquemment des feux, soit, comme en témoigne Grégoire de Tours, que la paroisse eut à souffrir des incendies qui ravagèrent Bordeaux et ses environs au début du VI^e siècle, après les ravages causés par un violent tremblement de terre.

Arcins fut à l'origine une commanderie de l'Ordre du Temple dressée sur le chemin de Compostelle. Elle passa à l'Ordre de Malte au XIV^e siècle, après la condamnation par l'Église de l'Ordre du Temple. Bien que se situant dans le district de l'Archiprêtré de Moulis, la paroisse d'Arcins dépendait exceptionnellement, pour cette raison, du district du grand Prieuré de l'Ordre à Toulouse. Imprégnée de ces ordres chevaleresques prestigieux qui firent son histoire, une église romane à chevet plat se dressait sur la paroisse au patronage de Saint Jean. Elle occupait l'emplacement du cimetière actuel, au sud du bourg, et sera détruite pour cause de vétusté en 1820.

La construction de l'église Notre-Dame date donc du XIX^e siècle. Elle fut bâtie sous Louis-Philippe dans un style néoclassique. Orientée nord avec une légère inclinaison ouest, on accède à l'édifice par la façade sud. Celle-ci se compose de quatre pilastres adossés soutenant un entablement surmonté d'un fronton sculpté, formant un avant-corps saillant. L'ensemble, couronné d'un second fronton triangulaire, est surmonté d'un clocher polygonal couvert d'un toit à l'impériale. Le chevet septentrional est, quant à lui, semi-circulaire encadré par deux sacristies sous appentis ornées d'une génoise. L'église est de forme basilicale composée d'une nef à vaisseau unique d'une longueur de 14 mètres environ pour une largeur de 9 mètres. Sa voûte en berceau est en plein cintre. On accède à l'intérieur par un narthex flanqué d'une porte à droite, menant à un escalier desservant une tribune encadrée de médaillons et d'oculi sculptés. Celle-ci dressée au-dessus du narthex s'étend sur toute la largeur de la nef. Dans les oculi de la tribune sont représentés les portraits de saint Bertrand de Comminges et de Jeanne de Valois. L'ascension au clocher se fait depuis la tribune. Et la clef de voûte du narthex porte les initiales ELG du nom de l'architecte bordelais Louis Grégoire Escarraguel qui en élaborera les plans.

Sous la tribune, de chaque côté du porche, une chapelle occupe un enfoncement de la nef. Celle de droite sert de baptistère. Les fonts baptismaux sont en pierre blanche et abritent un grand tableau illustrant le baptême du Christ. On trouve deux bénitiers en pierre disposés sous la tribune, de part et d'autre du porche. La nef est éclairée par deux séries de

cinq baies, placées hautes sous la voûte, habillées de verrières. *Côté des Évangiles* la troisième représente Saint Albert le Grand en dominicain, la cinquième verrière Saint Jean-Baptiste. Elle fait face à une autre illustrant Saint Pierre sur *le Côté des Épîtres*. Sur cette même façade, la troisième verrière en face de Saint Albert représente Saint Bernard de Clairvaux. Ce sont là des œuvres du vitrailliste Joseph Villiet. Un oculus au-dessus de l'abside permet à son tour l'illumination du chœur. L'intérieur de l'église est orné de nombreuses statues. À gauche du porche en entrant, au-dessus du bénitier, la première d'entre elles représente Saint Bernard de Clairvaux, croix et livre à la main. Une autre à droite, au-dessus du second bénitier, illustre Saint Antoine de Padoue avec livre et enfant. Sur la façade occidentale plusieurs tableaux et statues décorent la nef. Nous y rencontrons notamment une statue de Saint Fiacre, une pelle et un melon dans les mains à côté d'un portrait de Saint Bernard. Plus loin une autre statue représente Saint Marc avec un lion à ses pieds, suivie de Sainte Jeanne d'Arc en armure brandissant l'étendard. Orné de fleurs de lys d'or, l'étendard immaculé porte pour devise « *Dieu le veut* » : cri de ralliement des Croisés avant chaque bataille, lors de la première croisade, mais encore devise de l'Ordre Équestre du Saint Sépulcre. On trouve ensuite une sculpture de Saint Mathieu accompagné d'un Ange, une chaire en bois, suivie d'une autre statue de Sainte Élisabeth de Hongrie au bouquet de roses. Plus loin une statue Notre-Dame de Lourdes se dresse sous un grand tableau illustrant à nouveau Sainte Élisabeth. Enfin Saint Paul tenant l'épée du sacrifice clôture, avec un portrait de Saint Joseph, cet assemblage symbolique. Une

chapelle avec son autel et sa statue est d'ailleurs consacrée à Saint Joseph. Traditionnellement, ce saint se tient plutôt dans l'aile opposée où il symbolise l'acceptation confiante de la volonté divine, jouant à la fois une fonction d'éducateur et d'accompagnateur pour celui que l'Esprit Saint a pénétré lors du sacrement reçu dans la lumière de l'autel.

Le chœur est séparé du corps de l'église par deux marches et une grille en fer forgé. Des portraits en médaillons de prophètes sont peints sur le rouleau de l'arc triomphal séparant le chœur de la nef. L'autel est en bois. L'abside et sa voûte en coupole sont peintes. Une fresque de la coupole illustre le couronnement de Marie par son fils, sur un nuage. Notre-Dame portant l'enfant Jésus trône au-dessus du maître-autel, baignée par la lumière pénétrant d'un oculus percé dans la voûte. Les statues de quatre Anges en dévotion l'entourent.

Le *Côté des Épîtres* est également joliment décoré. La chapelle orientale est consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. Une Statue de Saint Pierre se tient dans l'angle sur la façade droite, suivie plus bas d'une autre de Saint François de Salles tenant un livre à la main. En redescendant vers le porche on croise un mémorial aux paroissiens morts lors de la Grande Guerre, composé d'un crucifix et de la liste nominative des défunts. Une statue de Saint Jean l'Apôtre, une autre de Sainte Thérèse à l'enfant Jésus, sous un portrait de Saint Joseph, une troisième de Saint Luc suivie d'une sculpture en bois polychrome originale de Saint Roch se succèdent jusqu'à la sortie de l'église.



Notre-Dame d'Arcins



*Église de Moulis
Verrière de St Jean-Baptiste par Élie Caillaud*

Église Saint Saturnin de Moulis-en- Médoc

(XII^e siècle)

L'un des premiers écrits qui témoigne de l'existence de cette paroisse date de 1268 Il s'agit des *Recognitiones feodorum in Aquitania* du Duc d'Aquitaine. Dans les anciens pouilliés du Diocèse, la paroisse était appelée indifféremment Moulins ou Molinis. L'Archiprêtré du même nom, dont *Sanctus Saturninus de Molinis* était le cœur, fut selon l'abbé Baurein nommé ainsi en raison du grand nombre de moulins qui peuplaient alors son district. Quoi qu'il en soit la naissance de cette paroisse est ancienne comme le montrent les vestiges d'une première église datée de l'antiquité tardive, mis au jour en 1993 par M.-N. Nacfer sous l'édifice actuel. Cette église primitive apparue au III^e siècle aurait perduré pendant tout le haut Moyen-Âge jusqu'au XII^e siècle. On ne connaît d'elle que la partie orientale du mur sud de la nef et l'abside principale. Sa nef a été dégagée sur 9 mètres qui donnent une indication de sa longueur. Par symétrie, sa largeur a été estimée à environ 4,80 mètres dans l'œuvre. L'abside comportait une travée droite, de plan légèrement trapézoïdal, et se terminait en hémicycle.

L'église romane qui lui succède remonte au moins au XII^e siècle, comme en attestent de nombreux écrits. Construite en moyen appareil de qualité, elle dépendait certainement d'un monastère, puisque parmi les tombeaux de pierre retirés de son ancien cimetière on en découvrit un sur lequel était gravée

la crosse d'un abbé. De ces écrits, on peut citer notamment celui du moine poitevin Aimeri Picaud, nous apprenant que l'église de Moulis se situait sur la voie de Saint Jacques de Compostelle, les pèlerins venus de Blaye débarquant à Lamarque (sur le site actuel du Bac). L'église comportait à l'extérieur du transept nord la balise de la voie, le « *damier de Jacca* », qui indiquait aux pèlerins qu'ils étaient sur la bonne route. De là, deux options se présentaient : soit continuer la *Caussade* en direction du Barp, soit prendre la *Levade*, l'ancienne voie romaine allant vers Bordeaux. L'édifice roman fut édifié au XII^e siècle avec une légère inclinaison nord. Il présentait un plan en croix latine constitué d'une nef unique déclinée en trois travées et d'un transept saillant. L'église était entourée par un cimetière paroissial transformé en place publique en 1901.

Entre le XV^e et le XVI^e siècle, des modifications furent apportées à la structure de l'édifice qui reçut l'adjonction de deux collatéraux nord et sud construits à partir d'un appareil de remploi et de moindre qualité. Ceux-ci, coiffés initialement d'une charpente lambrissée, furent recouverts de fausses voûtes en 1862. Malheureusement ces fausses voûtes cachent désormais une magnifique série de modillons sculptés qui décoraient l'extérieur de la nef primitive.

Aujourd'hui, l'église Saint Saturnin est de forme basilicale. Elle présente une nef en trois vaisseaux qui se déclinent en trois travées et un transept. Sa longueur est d'environ 18 mètres et sa largeur de 15 mètres 70. La voûte du

vaisseau central est en berceau brisé tandis que celles de ses collatéraux sont en plein cintre. Les façades nord et sud sont percées d'arcades à claire-voie pour faciliter l'éclairage naturel de la nef. Des chapiteaux romans ornent à l'intérieur de la nef les colonnes de chaque travée. Ceux des colonnes de gauches sont de faibles reliefs. Le premier particulièrement naïf représente deux femmes dont la première plus petite semble porter un nourrisson sur son bras gauche à côté d'un personnage brandissant une oriflamme. À l'intérieur de l'église, à gauche de l'entrée, une petite porte assez haute au-dessus du sol, accessible par une échelle, donne accès à un escalier en colimaçon ménagé dans la muraille. Il menait autrefois au clocher pignon de la façade ouest aujourd'hui disparu.

Le collatéral gauche abrite le baptistère dans sa partie occidentale. Les fonts baptismaux se présentent sous la forme d'une cuve rustique en pierre blanche sans doute antérieure au XII^e siècle. Quatre arcades à claire-voie illuminent la nef et le transept depuis la façade nord. Et plusieurs statues se dressent « *Côté des Évangiles* » jusqu'à la chapelle orientée. La première est une statue en plâtre du Sacré-Cœur de Jésus. La seconde représente Saint Antoine de Padoue. Un magnifique vitrail d'Élie Caillaud, en charge de la Maison Delmas à la mort prématurée du Maître, fait office de Monuments aux morts pour 14-18. Daté de 1928, il représente le Christ penché sur un soldat expirant sur le champ de bataille. Une statue de Sainte Jeanne d'Arc succède à cet appel au souvenir des paroissiens tombés lors de la Grande Guerre. La claire-voie suivante est

illustrée d'un vitrail signé Élie Caillaud, de Bordeaux. Il montre Saint Jean Baptiste assis, faisant de la main droite un signe de bénédiction. Au-dessous de la baie, se dressent un autel et sa statue dédiés à l'enfant Jésus. La dernière statue représentée avant le bras du transept est celle de Sainte Thérèse de Lisieux, bouquet de roses et crucifix dans les mains. Le bras gauche du transept est illuminé par une arcade plus petite portant un vitrail magnifique, daté de 1908, représentant L'Assomption.

L'aile nord se termine par une chapelle orientée consacrée à la Vierge à l'enfant Jésus. Il s'agit là de vestiges de l'église qui précéda l'édifice roman d'aujourd'hui. Le corps et le chevet d'autrefois constituent désormais le bras du transept et l'absidiole nord de Saint Saturnin. La voûte en cul-de-four témoigne de deux fragments de fresque quasiment effacés. Le plus récent représente un lion et un chameau. L'autre, du XII^e siècle, montre un séraphin tendant une tunique à un personnage nu qui pourrait être le Christ arrivant au Ciel. Cette utilisation et le fait que les bâtisseurs se sont servis des fondations de murs Gallo-Romains préexistants pour dresser leurs murailles expliquent le manque de symétrie générale de l'édifice. Dans le bras de transept nord se trouve la pierre tumulaire, issue de la sépulture de la mère de Pey Berlan, Archevêque de Bordeaux. Cette pierre fut retrouvée lors de fouilles au XIX^e siècle. Les piliers du transept se distinguent par leur épaisseur car ils soutiennent le clocher roman.

Le chœur au décor luxuriant est la partie la plus remarquable de l'édifice roman. Il constitue une travée droite

déclinée sur deux niveaux formés chacun, au nord comme au sud, de trois arcades, aveugles au premier et d'une seule à claire-voie au second. Il est suivi d'une abside plus profonde et d'un chevet tripartite. Le chœur affiche de nombreux symboles chrétiens primitifs aux caractères sans doute initiatiques sur le thème du pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle. Des guirlandes de coquilles de Saint Jacques, guère plus grosses que des pétoncles, décorent les arcatures. Le second chapiteau, à droite en partant de l'autel, illustre l'arrivée du corps de l'Apôtre sur une plage de Galice. On y distingue un personnage souriant tenant l'extrémité d'une barque échouée sur la plage, maintenue verticale par deux accores. Dans la barque, le corps du saint ne représente plus qu'une masse informe tant il a été poli par les mains des pèlerins. Le premier chapiteau, sur la gauche de l'autel, illustre également Tobie et son poisson. Le chevet est bâti lui aussi sur deux registres de trois arcades. Elles sont aveugles au premier mais à claire-voie au second niveau. De gauche à droite, elles sont illustrées de vitraux représentant Saint Saturnin, Le Bon Pasteur et Saint André. Le second est daté de 1903.

Une variante de construction dans l'appareil mural, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, se constate au niveau du passage de la travée droite à l'abside. En effet, ici le petit appareil de moellons utilisé pour les murs est interrompu par des pierres de taille formant une ligne verticale rappelant cette division.

Le collatéral sud était à l'origine illuminée par quatre baies vitrées. D'importantes restaurations de l'édifice ayant

été réalisées en 1844 par Durand, et en 1850 et 1852 par Courau, une sacristie attenante à l'aile Sud a été construite communiquant avec la troisième travée du côté des épîtres. Elle a supprimé une des baies vitrées. Dans la seconde travée un magnifique vitrail représentant Sainte Thérèse de Lisieux est signé par la Maison Delmas de Bordeaux. Une statue de Notre-Dame de Lourdes se dresse ensuite près de la porte de la sacristie. Et le bras droit du transept abrite un vitrail représentant la Sainte-Famille, daté de 1908. L'aile sud possédait anciennement une chapelle identique à l'aile nord. Elle fut modifiée au XVI^e siècle pour abriter un escalier en hélice. Celui-ci conduit à la tour clocher dressée au-dessus de la croisée du transept. Le clocher d'origine fut lui aussi modifié quelques siècles plus tard. La chapelle actuelle est consacrée à Saint Joseph à l'enfant Jésus.

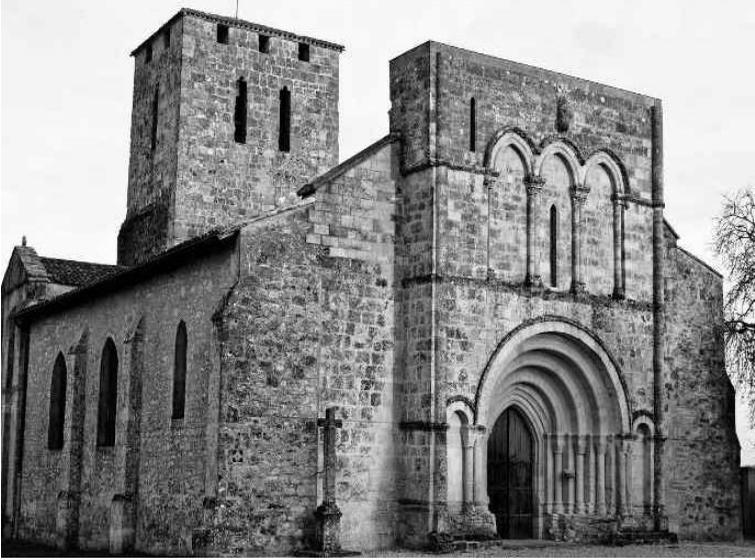
La façade extérieure de l'église est relativement sobre, puisqu'excepté le portail occidental, dont la base est romane et l'étage gothique, seul le chevet est décoré. Il se compose de neuf pans espacés par trois colonnes engagées. Le chevet se décline en deux registres, le premier constitué d'un mur nu, le second abritant de petites arcatures cintrées à claire-voie sur les pans 1, 4, 5, 6 et 9. Les colonnes supportent des chapiteaux ouvragés. Parmi ces chapiteaux, l'un d'eux situé près de la tourelle d'escalier du clocher représente la Jérusalem Céleste, surmontée de la croix templière. Une croix celtique est placée sur chacune des extrémités des bras du transept. Ces croix représenteraient sans doute la signature des bâtisseurs : Les compagnons de Maître Jacques. La façade occidentale, datant

du XII^e siècle, s'élève sur deux niveaux. Le premier comporte un portail à voussures en plein cintre. L'arcade en ogive des portes a remplacé au XIV^e siècle l'arcade en plein cintre initiale. Le second niveau est formé de trois arcades en arc brisé aux archivolttes, impostes et chapiteaux décorés de motifs végétaux et de têtes d'angelots. Il daterait quant à lui du XIII^e siècle. Un bénitier en pierre adossé au piédroit du portail est placé très au-dessus du sol. La légende voudrait que cela fût pour permettre au Prince Noir, dont les troupes dévastaient l'Aquitaine au XIV^e siècle, de se signer avant de pénétrer dans l'église, sans descendre de cheval. Les ferrures qui maintiennent la porte en cœur de chêne, sont médiévales. Et si au cours des siècles le bois a été remplacé, les ferrures ont été conservées. L'édifice est classé au titre des monuments historiques depuis 1846.

Église Saint Michel de Bouqueyran à Moulis-en- Médoc

(XIV^e siècle)

En dehors du bourg proprement dit, Moulis possédait plusieurs quartiers dont certains ont aujourd'hui disparu. Bouqueyran est l'un d'entre eux. Ce quartier possédait encore au XVIII^e siècle son église : Saint Michel de Bouqueyran. On trouvait en ce lieu, au XIV^e siècle, une Seigneurie dont un certain Endra de Becoyran revendiquait le titre en 1320. Un Damoiseau Jean de Becoyran en était le maître en 1422. Nous trouvons ainsi des écuyers et autres damoiseaux sur ce fief jusqu'à la moitié du XVI^e siècle. La Seigneurie sera plus tard associée à celle de Castelnaud, et l'église Saint Michel a aujourd'hui disparu.



Église Saint Saturnin de Moulis





Église Saint Martin de Carcans



Église Saint Martin de Carcans

(XIX^e siècle)

L'église Saint Martin de Carcans est ancienne et apparaît au Moyen-Âge sous le nom d'«*ecclesia carcanno* ». Elle dépendait alors de l'Archiprêtré de Moulis et sa cure était séculière. La *Gallia Christiana*, qui est un ensemble encyclopédique en seize gros volumes rédigés en latin relatant l'histoire de l'Ancienne France chrétienne, nous apprend que les églises Saint Martin de Carcans, Saint Vincent de Lacanau et Sainte Hélène de l'Estang, possession des seigneurs de Lesparre au XI^e siècle, furent alors cédées en 1099, avec toutes leurs dépendances, par le sire Fort de Gosselin à l'abbé Foulques du couvent bénédictin de Sainte Croix de Bordeaux. Le bénéfice paroissial de Carcans, appelé également « Prieuré » revint à Sainte Croix. Et Saint Martin prit le nom d'abbatiale qu'au XIII^e siècle où elle fut à nouveau érigée en église paroissiale.

Carcans était ce temps-là un relais important pour les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, descendus de Saintonge. Elle abritait déjà une œuvre byzantine du VI^e siècle au réalisme effrayant, représentant la tête en pierre verte de Saint Jean-Baptiste, dotée de cheveux et d'une barbe faits en crin de cheval. On la retrouve aujourd'hui encore dans le mobilier de l'église actuelle. Depuis longtemps Saint Martin de Carcans était un lieu de pèlerinage consacré à Saint Jean-Baptiste. Les pèlerins venaient y vénérer cette œuvre

exceptionnelle comme une relique du saint martyrisé. L'édifice roman devenu vétuste fut finalement remplacé au XIX^e siècle par une église moderne.

L'église Saint Martin actuelle fut construite en 1870 dans le style néogothique en faveur à l'époque. Elle est l'œuvre de l'architecte lesparrain Jean-Édouard Bonnore. Orientée nord, sa façade méridionale, épaulée de contreforts, abrite un clocher porche à plusieurs étages et une flèche. L'arc brisé du portail principal est souligné par des archivolttes ornées de roses à cinq pétales. Deux autres portes sont percées à l'entrée des collatéraux, coiffées chacune d'un oculus.

L'église est de forme basilicale. Voûtée en croisées d'ogives la nef se décline en trois vaisseaux de hauteurs inégales et cinq travées aux arcs brisés portés par des piles quadrilobes. Elle est d'une longueur de 27,25 mètres pour une largeur de 15,23 mètres. Les voûtes des collatéraux sont plus basses que celles du vaisseau central, permettant ainsi un double éclairage de la nef, à la fois par les murs de façades est et ouest, mais encore par de hautes claires-voies à grisailles disposées sous les voûtes, au-dessus des collatéraux, dans le vaisseau central. Le premier étage du clocher porche s'ouvre sur la nef par une tribune elle-même illuminée de baies. Sur la façade sud, deux verrières géminées représentent, à gauche, le Roi David, à droite, Sainte Cécile.

La chapelle méridionale du collatéral gauche avait sans doute, à l'origine, vocation à abriter le baptistère comme

l'indique le vitrail représentant le baptême du Christ au-dessus de la porte sud. Elle n'a pas aujourd'hui cet usage et est meublée d'une bibliothèque. En revanche l'œuvre qui habille l'oculus de la façade sud, nous rappelle à sa fonction première. Datée de 1897, elle est signée par le peintre verrier bordelais Henri Curcier (1858-1919), et fait la part belle aux couleurs symboliques rouge et bleu qui sont celles de l'Amour divin et de la spiritualité. Plusieurs verrières historiées illuminent le *Côté des Évangiles* au mur enduit de blanc, relativement dépouillé en l'absence de statues. La première travée est éclairée par un vitrail représentant Sainte Jeanne de France en prière, où dominant encore des teintes rouge et bleue. Le fond très clair de la verrière, presque blanc, contraste avec les couleurs franches parfois sombres du vieil or de la couronne royale, du foulard et du manteau fleurdelisé. La seconde travée découvre un vitrail de Sainte Hélène tenant la croix, à tonalité rose et verte. Le fond bleu pâle et le motif végétal du réseau sont les mêmes que le précédent et se retrouveront dans les autres représentations de saints en pied. On reconnaît bien là le style de l'atelier Feur, plus particulièrement celui de Marcel Feur qui a succédé à son père Pierre-Henri en 1908. Le troisième vitrail illustre Sainte Agathe, non en martyre mais en vierge victorieuse tenant à la main une palme. On y trouve le même contraste fort entre les tonalités claires de blanc et du bleu avec le pourpre de la jupe. Le quatrième vitrail est un portrait de Saint Joseph portant l'enfant Jésus, qui rappelle point par point celui que le peintre vitrailiste fera en 1921 pour l'église d'Echourgnac en Dordogne. La cinquième travée, où abrite aussi la chapelle à fond plat, contient une verrière d'une

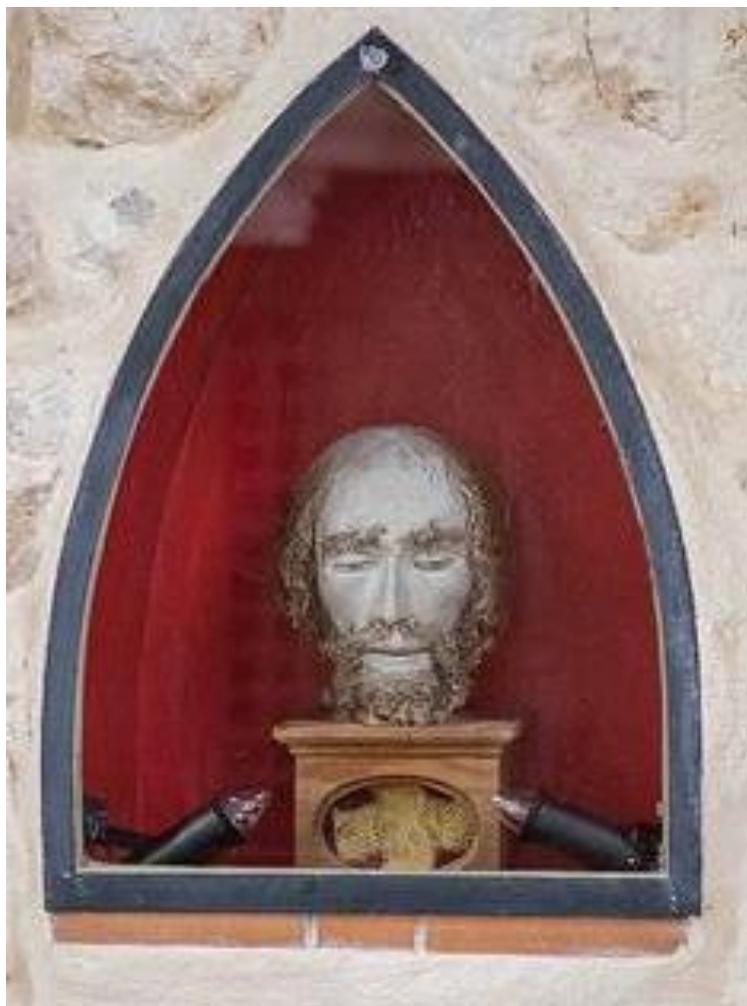
formule différente, dite « *légalendaire* », composée de trois médaillons superposés illustrant des personnages de la Bible en situation. Ils s'expriment autour d'un thème commun. Ici de bas en haut, nous trouvons l'Annonciation faite à Marie, la Sainte-Famille et le Couronnement de la Vierge. Dépouillée de son enduit, la travée laisse apparaître les moellons de pierre qui en façonnent les murs. La chapelle, meublée d'un autel et d'une statue de bois polychrome du XVIII^e siècle, est consacrée à la Vierge à l'enfant Jésus. Dans cette représentation statuaire Marie Reine du Ciel piétine le serpent qui symbolise ici le Mal.

Le chœur est séparé de la nef par deux marches. Meublé d'un autel de marbre, il est voûté comme le reste de l'église de croisées d'ogives. Une porte latérale, percée sur chaque flanc donne l'accès à une sacristie. Le chevet est constitué de sept pans séparés par de fines colonnes engagées, dont cinq pour l'abside. Il s'étage sur deux registres, un mur en pierre à moellons apparents, sans doute anciennement recouvert d'un enduit peint, où on trouve, entre les statues de Saint Paul et de Saint Pierre, un grand crucifix en bois, et un second registre composé de baies aux arcs brisés arborant des vitraux lumineux, composés de cette formule dite « *légalendaire* » et de figures en pied. À gauche, la verrière est consacrée à Saint Jean-Baptiste avec trois médaillons superposés retraçant des moments clefs de son histoire. Au centre, au-dessus de la croix, la verrière suivant le même schéma est dédiée à Notre Seigneur, et celle de droite à Saint Martin.

La chapelle du *Côté des Épîtres* est consacrée à Saint Jean-Baptiste, autre figure importante de cette église après Saint Martin. Une statue du saint, datée du XVIII^e siècle, trône sur l'autel en marbre polychrome de la même époque. La tête en pierre de Saint Jean-Baptiste, d'un réalisme effrayant, vénérée depuis le Moyen-Âge, y est exposée dans une niche creusée dans le mur, à laquelle une lumière vive donne une étrange authenticité. La travée, là-aussi dépouillée de son enduit, laisse apparaître les moellons de pierre qui en façonnent les murs. Et Un vitrail historié « légendaire », composé de trois médaillons superposés éclaire la travée. Les vitraux suivants en remontant vers le portail sud représentent Saint Pierre dans la quatrième travée, Saint Jacques dans la suivante. Saint Paulin de Nole et le roi Saint Louis occupent respectivement la seconde et la première travées. Là encore les motifs végétaux du réseau, le style des bandeaux, le contrastes des couleurs et la tonalité pâle des fonds garantissent l'unité de style de la verrière. La chapelle sud du collatéral est percée d'une porte au-dessus de laquelle un oculus abrite un second vitrail de 1897 du peintre verrier Henri Curcier. Il représente Saint Martin, patron de l'église, offrant selon la légende la moitié de son manteau à un pauvre croisé pendant l'hiver 337, à Amiens.

La nef de l'église abrite dans le vaisseau central une belle statue en bois polychrome de Saint Jacques en tenue de pèlerin, datée du XVII^e siècle, clin d'œil à ceux qui au Moyen-Âge sur le chemin de Compostelle faisaient étape à Carcans. Il est à remarquer aussi dans le chœur la présence de l'orgue, de

facture allemande, montée en 1971 lors de la restauration de l'église.



*Tête en pierre de Saint Jean-Baptiste (VIe siècle)
Église Saint Martin de Carcans*



Saint Seurin de Lamarque

Église Saint Seurin de Lamarque

(XIX^e siècle)

La paroisse de La Marque était jadis sur le district de l'Archiprêtré de Moulis. Son église romane datant du XII^e siècle se dressait bien plus près de la rivière que ne l'est l'édifice actuel. Sa cure était séculière, à la collation de l'abbé de Sainte Croix de Bordeaux. Elle accueillait les pèlerins de Jacques de Compostelle, après leur traversée du fleuve. L'essor démographique mais aussi les conditions climatiques de la région en firent bientôt un lieu de culte trop exigü et vétuste. Ainsi au XVII^e siècle, à cause de la proximité des marais, l'Archevêque de Bordeaux et le curé de Macau décidèrent, par procès-verbal du 5 mars 1665, la construction d'une nouvelle église dans le bourg. Après plusieurs années de tergiversations concernant le lieu à privilégier, le père Padillon, curé de Macau, et les habitants de la paroisse choisirent un emplacement plus en retrait de la rivière. Les travaux s'achevèrent autour de 1674. La première église fut démolie et ses pierres vendues.

La seconde église de La Marque, orientée, fut bâtie sur un plan en croix latine. Dédicée à Saint Barthélémy, elle fut bénie par l'Archevêque de Bordeaux le 22 août 1674. Précédé d'un porche, l'édifice comprenait une nef unique et deux chapelles latérales. Son plafond était en bois. Une sacristie était accolée à l'abside. Et son mobilier restait celui de l'ancienne église. À l'extérieur, elle était entourée du cimetière de la paroisse. En 1836, le mauvais état du bâtiment exigea

toutefois une reconstruction. L'ancienne église fut démolie en février 1837, tandis que les tuiles, les moellons et les bois de charpente étaient récupérés.

Les travaux de construction de la nouvelle église, placée sous le vocable de Saint Seurin, débutèrent au printemps 1837 légèrement à l'est de l'édifice précédent. Les pierres furent acheminées des carrières de Bourg, pour les murs, et de celles de la Roque de Thau pour les fondations. Le cimetière fut transféré hors du village. Les voûtes furent élevées en 1838 par le maître plâtrier Jean Duverger mais, faute de ressources financières, la construction du clocher dut être ajournée. Et la construction ne redémarra qu'en 1849 à partir de nouveaux plans établis par l'architecte Durassié. Les travaux seront d'abord suivis par Jacques Bergonnier avant d'être repris par Simon-Bernard Cayret en 1858. En 1862, l'escalier du clocher est bâti par Marius Faget. La pose des vitraux dus aux maîtres verriers bordelais Lieuzère et fils fut réalisée en 1866. Le beffroi et la sacristie sont restaurés en 1869. De 1880 à 1884 l'architecte Dutasta entreprit d'importantes restaurations sur le dôme du clocher en mauvais état. Et la réception définitive des travaux eut lieu le 20 mai 1884. Pourtant, en 1901, le clocher, la coupole et le dôme seront à nouveau restaurés par l'architecte Labarrère. Néanmoins cela ne suffira pas. Pour des raisons de sécurité, la coupole en zinc qui surplombe le clocher devra finalement être retirée en 1968 et remplacée en avril 2005 par une nouvelle coupole en plomb.

L'église Saint Seurin est correctement orientée. Ses dimensions sont de 36,12 m de longueur pour 17,98 m de largeur intérieure. La hauteur est estimée à 10 m, du sol aux clefs de voûte de la nef. L'église présente un plan basilical, précédée d'un porche au-dessus duquel s'élève un clocher dont le premier étage est rectangulaire et les deux suivants octogonaux. Le porche est voûté d'arêtes et porte dans une cartouche la date de 1838. La nef de l'édifice se compose de trois vaisseaux, déclinés en quatre travées. Le vaisseau central voûté en berceau plein cintre est séparé des bas-côtés voûtés d'arêtes par quatre colonnes surmontées de chapiteaux toscans sur lesquelles sont peintes des croix de consécration. Des pilastres sont adossés aux murs latéraux.

Les fonts baptismaux, qui présentent un décor en faux marbre orné de colonnes en stuc coiffées de chapiteaux corinthiens, sommées d'un entablement et d'une frise d'oves et de modillons, occupent une chapelle fermée d'une grille à l'angle ouest du collatéral nord. Ils datent de 1857.

La lumière naturelle pénètre dans la nef par deux séries de trois claires-voies percées dans ses façades nord et sud. Six vitraux confectionnés en 1874 par le peintre-verrier Joseph Villiet les illustrent. *Côté des Évangiles*, ils représentent Saint Louis, Sainte Cécile et Saint Pierre. Un autel et sa statue consacrés à l'Immaculée Conception ornent la première travée. Plus bas, un second autel et sa statue sont dédiés à Sainte Thérèse de Lisieux. Une chapelle latérale à fond plat clôture la nef en formant transept au Levant. Baignée par la

lumière d'une rosace à huit pétales bilobés, elle abrite un autel, construit par le menuisier Cavailhès en 1876, et une statue consacrée à la Vierge à l'enfant Jésus. Voûtée en berceau transversal, cette chapelle présente un riche décor peint. Une seconde statue sur le même thème repose sur le pilier soutenant l'arc du transept.

Le chœur est séparé de la nef par deux marches et une grille. Il est éclairé par une coupole tandis que l'abside en cul-de-four est entourée d'une sacristie construite en 1857 par l'architecte Bordes. Elle est ornée d'antéfixes en zinc et d'imposants briquets en fonte. L'abside est éclairée de cinq baies ornées de vitraux signés Lieuzère et fils et datés de 1866. De la gauche vers la droite, ces œuvres représentent Saint André, Saint Seurin, Notre-Dame, Saint Bartholomé et Sainte Marguerite. La voûte est illustrée d'un décor peint d'azur parsemé d'abeilles, complétées d'une colombe symbole de l'Esprit Saint. Une coupole sur pendentifs, ornée d'une frise d'oves, couvre la croisée du transept. Les écoinçons sont décorés de toiles marouflées représentant les figures en buste des quatre évangélistes.

Côté des Épîtres, la chapelle latérale est consacrée à Saint Jean Baptiste. Elle possède aussi un autel réalisé par Cavailhès. Une statue de Saint Joseph à l'enfant Jésus orne à gauche le pilier soutenant l'arc du transept, et celle du Sacré-Cœur de Jésus la façade sud. Les vitraux du collatéral signés Joseph Villiet représentent tour à tour Saint Ferdinand, Sainte Catherine et Saint Paul. On y trouve aussi une statue de Sainte

Jeanne d'Arc et le monument aux morts de la guerre 1914-1918.

Les statues de Saint Seurin et de Saint Antoine de Padoue décorent les piliers de la dernière travée de la nef. Une chaire en bois repose sur la troisième.

À l'extérieur, la façade occidentale de l'édifice présente une hauteur de 9,10 mètres pour 7,37 mètres de large. Encadrée de pilastres à bossage, elle est percée de deux niches et d'une porte centrale cintrée également encadrée de jambes à bossage. Deux colonnes cannelées à chapiteaux ioniques supportent un entablement, orné sur sa face inférieure d'une colombe émergeant d'une nuée rayonnante, qui présente l'inscription : « *Ste Séverine ora pro populo* ». Un fronton triangulaire mouluré et denticulé, sommé de volutes, couronne l'ensemble. La façade, sur laquelle court une corniche à denticules, est surmontée d'un attique au-dessus duquel se dresse le clocher.

Le clocher, s'élevant à 38,30 mètres de hauteur, est composé d'une base carrée, de deux étages octogonaux et d'un dôme. Le premier niveau percé de baies cintrées présente à l'ouest une horloge mentionnant le nom de E. Monties. Une terrasse, soutenue par des consoles ornées de motifs floraux, coiffe l'ensemble. Les seconds et troisièmes niveaux richement décorés sont ouverts également de baies cintrées. Au-dessus, un attique présentant des gargouilles ornées de têtes humaines est surmonté du dôme percé d'œils-de-bœuf et

sommé d'une croix métallique. L'élevation sud présente un cadran solaire portant la date de 1748. De part et d'autre du cadran sont inscrites les lettres MDC et DHF



Église Saint Seurin de Lamarque



La Piéta de Saint Romain de Soussans

Église Saint Romain de Soussans

(XIX^e siècle)

Selon *les rôles Gascons* de 1288, c'est au XIII^e siècle qu'un certain *Jean Colom* de Bordeaux, obtint du Roi d'Angleterre, l'autorisation de construire une « maison forte » sur la paroisse de Soussans, trop longtemps exposée aux incursions et aux pillages de toutes sortes. Cette maison fortifiée deviendra le Château de la Tour de Bessan. La paroisse de Soussans rentrait ainsi dans l'Histoire. Située dans l'Archiprêtré de Moulis, sa cure était régulière soumise à la collation de l'abbé de Vertheuil.

Nous n'avons plus traces aujourd'hui des églises primitives qui se dressèrent sur la commune depuis le haut-Moyen-Âge. On peut supposer toutefois, dans une petite paroisse telle que Soussans, qu'elles étaient d'une grande simplicité. De forme rectangulaire, orientée, elles présentaient certainement une nef à vaisseau unique, non voûtée mais lambrissée de bois. Un clocher constitué d'un simple pan de mur percé d'une ouverture permettait sans doute de les distinguer des autres demeures du village. Au début du XV^e siècle, sous le règne de Charles VI, fut entreprise la construction de l'ancienne église de Soussans, encore visible sur le plan cadastral de 1827. Placée sous la protection de Saint Romain, celle-ci occupait l'emplacement de l'église actuelle dont elle partage les fondations du clocher, mais se trouvait traditionnellement orientée à l'est, entourée du cimetière paroissial. Son clocher se dressait au-dessus du chœur ou à la

croisée du transept. Il fut doté d'une seule cloche jusqu'en 1771, date où les seigneurs de Soussans, la famille De Secondat de Montesquieu, en firent don d'une seconde à la paroisse. L'édifice se composait alors d'une nef à trois vaisseaux, un vaisseau central voûté et deux petits collatéraux lambrissés ajoutés plus tardivement. Le dernier agrandissement date de 1694, comme l'indique l'inscription sur le pilier droit de l'arc-triomphe, séparant le chœur de la nef. À la fin du XVIII^e siècle, l'édifice était déjà vétuste et trop petit pour satisfaire correctement aux besoins du culte. En 1862, le cimetière fut déplacé, dégagant ainsi le pourtour de l'église. Il ne fut décidé de construire un nouvel édifice pour la remplacer qu'en 1865. Toutefois l'ancienne église ne fut finalement détruite qu'en juin 1873. Au cours de la démolition, on eut alors la surprise de découvrir à l'intérieur un caveau que rien ne signalait en face du sanctuaire. Il contenait les ossements de quatre adultes et d'un enfant. Le cercueil en pierre abritant les restes d'un prêtre fut aussi retrouvé à l'angle sud-ouest du clocher et, enfouie dans ses fondations, on saisit une pierre portant le monogramme du Christ : **J.H.S.**

La nouvelle église Saint Romain de Soussans est l'œuvre de l'architecte bordelais Gustave Allaux. Il sacrifia malheureusement l'orientation symbolique de l'église à des considérations pratiques. Pendant la durée des travaux, une église provisoire fut installée dans le cuvier du presbytère qui servit jusqu'en septembre 1875. Les travaux du gros œuvre du nouvel édifice furent achevés en novembre 1874. Ils furent réalisés par l'entrepreneur Martial Doirat et les fondations de

l'ancien clocher servirent à la construction du nouveau. Le 15 novembre 1874, une croix fut installée à la pointe du clocher par Monsieur Champeaux. Le 31 décembre, la cloche fut mise en place par Monsieur Deyre, fondeur de cloches à Bordeaux. Autels, mobiliers et décoration intérieure suivront par la suite. Et le 28 octobre 1875, son Éminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, ouvrit officiellement l'église au culte en procédant à sa bénédiction.

L'église Saint Romain actuelle, longue intérieurement de 21,3 mètres pour 9 mètres de large, est orientée nord. Elle présente un plan en croix latine. La nef se compose d'un vaisseau unique et de quatre travées. Elle est complétée par deux chapelles formant transept. L'ensemble est voûté de croisées d'ogives à une hauteur de 11 mètres. On accède à l'intérieur de l'édifice par un porche voûté, dont la clé de voûte porte le nom de l'architecte et la date 1874. De part et d'autre du porche, un renforcement clos construit en 1887 permet le stockage des chaises. Le portail intérieur est encadré de deux séries de trois colonnes en pierre polychrome. La première travée de la nef est coiffée par une tribune à partir de laquelle une porte vitrée donne l'accès au premier niveau du clocher. La clé de voûte au centre de cette première travée porte le nom du président de fabrique Arnaud Douat. Les fonts baptismaux, œuvre du marbrier Jabouin, datés de 1875, occupent une chapelle dans l'aile gauche de cette première travée. Un décor peint sur toile marouflée illustre le baptême du Christ, encadré par les représentations picturales de Saint Pierre et de Saint Arnaud. Daté du XIII^e siècle, un bas-relief en

albâtre représentant une Crucifixion est fixé sur le mur sud avec une chronologie des anciens curés de la paroisse. Ce relief constitue avec *la Piéta* les seuls vestiges conservés de l'ancienne église. Les peintures du baptistère, terminées en septembre 1876, sont l'œuvre des peintres décorateurs bordelais Louis Augier et Léon Millet. Au-dessus, la clé de la voûte d'ogives porte le nom du sculpteur Jean Bégu et la date 1874. L'aile droite de la travée de tribune abrite un groupe sculpté représentant une *Pietà* en chêne polychrome, datée du XVI^e siècle. La *Piéta* occupait, dans l'ancienne église, une niche décorée de peintures dans le retable de la chapelle de la Vierge. Le mur sud reprend la liste des principaux donateurs ayant permis la reconstruction de l'église. Une porte donne également accès à l'escalier en vis menant à la tribune ainsi qu'au clocher. La clé de voûte porte le nom de Martial Doirat entrepreneur et, là encore, la date 1874.

La lumière naturelle pénètre dans la nef, scandée de colonnes engagées à chapiteaux corinthiens, par des baies en arc brisé percées dans les murs est et ouest. Sur la façade orientale, on trouve un monument à la mémoire des enfants de Soussans morts lors de la guerre 1914-1918, servant de socle à la statue de Saint Michel, offerts par la famille Holagray. La chaire en bois qui suit, et plus loin le confessionnal installé en mars 1879 sont l'œuvre de l'ébéniste bordelais Thureau. La façade occidentale abrite une statue de Sainte Thérèse ainsi qu'un monument commémorant le souvenir du capitaine Joseph Holagray, mort le 3 juin 1917 au Chemin des Dames, surmonté d'une statue de Jeanne d'Arc. Tous ces éléments de

sculpture sont l'œuvre du sculpteur marbrier Bernard Jabouin l'aîné. Un grand crucifix provenant de l'atelier Brinon, fabriquant d'articles religieux, est installé face à la chaire depuis mars 1879.

Dans le bras de transept occidental, une chapelle est dédiée à la Vierge à l'Enfant dont la statue datée de 1872 trône au-dessus de l'autel dans un décor azuré peint. Les croisées d'ogives de la voûte reposent sur des culots sculptés représentant les visages de deux hommes et de deux femmes. Les murs sont peints d'un décor de faux appareillage à fleurettes. Une rosace à huit pétales au vitrail représentant l'Annonciation faite à Marie éclaire l'autel, œuvre du maître verrier Henri Feur en 1875. Les statues de Saint Antoine de Padoue et du Sacré-Cœur de Jésus ornent le bras du transept. La chapelle à fond plat abrite une statue de la Vierge à l'enfant Jésus dans une niche joliment peinte. Son arc brisé porte en inscription latine les premiers vers du *Sancta Maria*, cantique attribué à Saint Augustin : « *Sainte Marie, vient au secours des malheureux. Aide les timides, console les affligés...* »

Le chœur séparé de la nef par une grille et une marche se compose de deux travées que prolonge une abside à trois pans. L'arcade brisée du chœur est soulignée par un décor peint avec, de part et d'autre, les statues de Saint Romain et du Sacré-Cœur. Voûté là aussi de croisées d'ogives, le chœur constitue avec l'abside une unité symbolique soulignée par l'harmonie et la continuité de ses représentations. Le chœur est éclairé par deux baies en arc brisé aux décors floraux, tandis

que l'abside en contient cinq autres illustrant des figures de saints en pied : Saint François et Saint Romain à gauche, le Christ au centre, et Sainte Anne et Saint Gérard à droite. Datés de 1875, ils sont l'œuvre du maître verrier bordelais Joseph Villiet (1823-1877). Le décor peint sur les murs du chœur et de l'abside est composé de quadrilobes abritant dans sept médaillons les figures du Seigneur et de ses Apôtres, successivement de gauche à droite Saint Pierre, Saint Marc, Saint Mathieu, le Christ au centre, Saint Jean, Saint Luc et Saint Paul.

Dans le bras oriental du transept, la chapelle est dédiée à Saint-Joseph dont la statue domine l'autel. Dans une rosace à huit pétales le vitrail, signé du maître verrier Henri Feur, illustre la Mort de Joseph. On retrouve, là aussi, des culots sculptés de visages féminins et masculins en soutien aux croisées d'ogive de la voûte. La statue de Saint Romain, datée de 1885, siège sur le pilier de l'arc triomphal séparant la nef du chœur. Une autre statue de l'Immaculée Conception trône dans le transept.

L'église Saint Romain est dotée d'un clocher porche de base carrée, à quatre niveaux, coiffé d'une flèche polygonale en pierre. De part et d'autre de la tour, deux espaces où stocker les chaises ont été ajoutés en 1887. Au début du XX^e siècle, entre 1902 et 1920, le clocher fit l'objet de plusieurs réparations. Et les différents vitraux de l'édifice furent restaurés par la Maison Dagrant en 1921. En 1937, le clocher fut aussi doté d'une horloge.



Saint Romain de Soussans



Saint Michel de Margaux

Église Saint Michel de Margaux

(XVIII^e siècle)

La présence d'une église à Margaux est attestée, dès 1398, dans la nomenclature des paroisses du diocèse sous son nom latin : « *Sanctus Michael de Margaus* ». Cette paroisse se trouvait sur le district de l'Archiprêtré de Moulis. Sa cure était régulière et à la collation de l'abbé de Vertheuil. Nous n'avons pas d'autres informations sur cette première église. On peut seulement imaginer qu'elle subit plusieurs restaurations et modifications au cours des siècles pour devenir celle que nous connaissons aujourd'hui. Son chevet, doté d'arcatures brisées à voussures et de chapiteaux corinthiens, en constitue la partie la plus ancienne et remonte à peine au XV^e siècle. À cette époque, l'église n'était sans aucun doute encore composée que d'une nef unique et d'un clocheton de pierre sur lequel étaient fixées deux cloches. L'abside d'origine présentait une forme semi-circulaire et fut transformée en sacristie au XVII^e siècle. Le mur qui constitue aujourd'hui le chevet marquait donc cette séparation entre l'église et la sacristie.

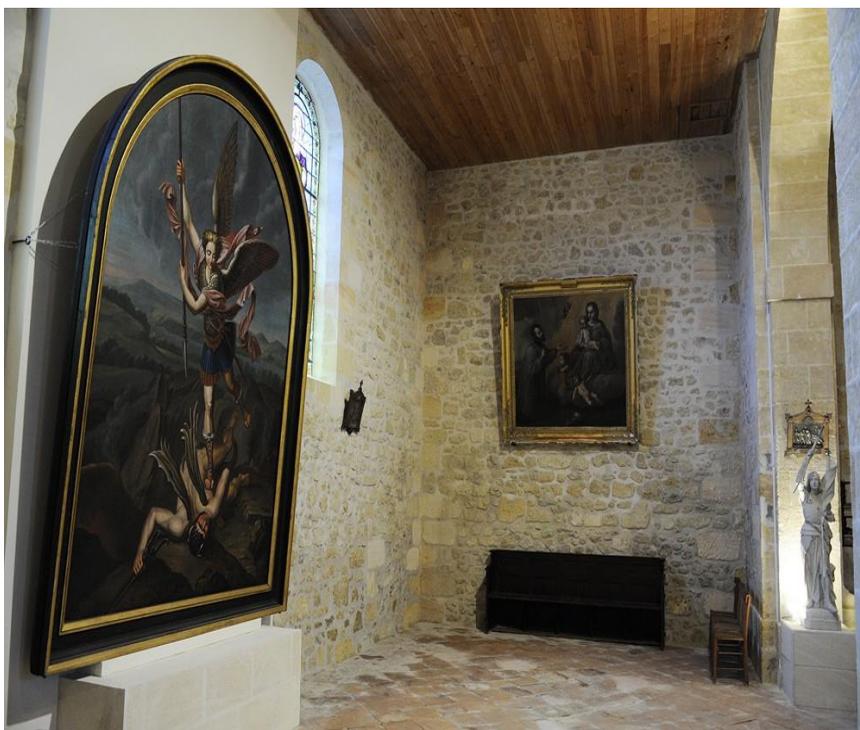
Un premier collatéral à la nef fut construit vers 1734. Un second suivra rapidement. Ainsi une pierre portant la date 1761, insérée dans la maçonnerie du mur nord, ainsi qu'un décor de litre seigneuriale découvert sous l'enduit dans le bas-côté sud, portant les armes du baron de Margaux Jean-Denis d'Aulède de Lestonnac mort en 1694, attestent de ces travaux au XVIII^e siècle. Dans les *Variétés bordelaises* l'abbé Baurein

indique en effet que l'église fut largement reconstruite avant 1784. Le portail daterait de la fin XVII^e siècle, tout comme les arcades intérieures entre nef et bas-côtés. Ces aménagements peuvent avoir été faits par René Montpontet, « maître architecte » demeurant à Margaux. Le clocher a été ajouté à la façade préexistante en 1856, date inscrite dans un cartouche. Il fut dessiné par l'architecte Jean Hosteing et construit par l'entrepreneur Jean Déjean. En 1879, l'architecte Ernest Minvielle adressa un projet de sacristie et de restauration de l'église accepté et réalisé en 1882 par l'entrepreneur Émile Lestage. De nouveaux travaux furent également effectués sur le clocher en 1887 : la croix en pierre détruite par la foudre fut remplacée par une croix en fer. De 1887 à 1889 des réparations plus générales furent aussi entreprises sur le chevet, la toiture, le porche, l'escalier du clocher, le dallage des chapelles et du chœur, la décoration des chapelles, la chaire et les autels latéraux. Les décors peints furent réalisés par l'entreprise Vincent Frères, entrepreneurs de peinture à Bordeaux. Enfin, une baie a été percée dans le mur du chevet au XX^e siècle par la famille Ginestet, propriétaire du château Margaux.

L'église Saint Michel de Margaux, orientée nord-est, est entourée du cimetière paroissial. Les murs du corps principal sont construits en moyens et petits appareils. L'édifice est doté d'un clocher porche, composé au premier niveau d'une porte en plein cintre surmontée d'un entablement et encadrée de pilastres soutenant un fronton triangulaire. Au-dessus s'élève un clocher carré, percé sur chacune de ses faces d'une baie en plein cintre avec un remplage à deux lancettes et oculus. Il est



*La nef et le chevet
De l'église Saint Michel de Margaux*



Église Saint Michel de Margaux

coiffé d'un dôme en pierre et lanternon avec pots à feu en amortissement.

L'église se compose d'une nef en trois vaisseaux, aux plafonds de bois, déclinée en quatre travées délimitées par des arcs en plein cintre supportant un entablement et le lambris de couverture. Sa longueur est de 26,90 mètres pour 18,38 mètres de large. Sa hauteur est de 8,73 mètres. Le collatéral nord, dit « *Côté des Évangiles* », abrite les fonts baptismaux en marbre noir installés derrière une grille datée 1829. Ils sont traditionnellement situés à cette place, c'est-à-dire à gauche en entrant, puisque le baptême seul fait passer de l'ombre à la lumière et qu'il est pour cela le premier sacrement. Quatre claires-voies ornées de vitraux signés Dagrant, maître verrier de Bordeaux, illuminent la nef depuis la façade nord. Ils représentent successivement Saint Augustin, Saint Vincent de Paul, Saint Joseph et la Sainte Vierge. Une statue de Notre-Dame des enfants orne le pilier de la seconde travée. Une statue de l'enfant Jésus de Prague avec hermine, couronne et globe terrestre dans la main orne le pilier nord de la travée suivante. Un autel secondaire, entouré d'un décor peint porte les monogrammes de Saint Michel et de Saint Joseph. Il est consacré à Saint Joseph et abrite la statue du Saint. Les sculptures de Sainte Anne et de Marie enfant ornent la dernière travée. Plus loin, la date 1761 figure sur une pierre insérée dans la maçonnerie du bâtiment. La chapelle latérale nord abrite un autel dédié à la Sainte Vierge au-dessus duquel peut se lire l'inscription peinte : « *Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous* ». La grille de clôture est décorée de grappes

de raisin. La vigne ici est le symbole chrétien de la connaissance mais encore celui de l'ivresse mystique qu'elle procure. À travers la vigne et la culture du vin qu'elle induit sont évoquées la première et la dernière manifestation divine de Jésus, tant aux noces du Cana, où l'eau fut changée en vin, qu'au cours de la Cène où la coupe de vin figure le sang du Christ. Une claire-voie illustrée d'un vitrail représentant le Sacré-Cœur dans un décor géométrique, signé Henri Feur, éclaire la chapelle. Une statue de Notre Dame du Sacré-Cœur se dresse au pied du pilier soutenant l'arc-triomphal, séparant le chœur de la nef.

Le chœur est séparé de la nef par trois marches. Sa voûte est en berceau et son chevet plat. Ce dernier arbore un Christ en croix surmonté d'une baie vitrée illustrant la Gloire symbolisée par ses rayons divins. Le chevet présente aussi une arcade brisée à triples voussures reposant sur des chapiteaux corinthiens, qui correspondent à l'ancien chœur de l'église arasé et remplacé par la sacristie. De belles sculptures en bois, don de la famille Cruse et provenant de la chapelle du château Rauzan-Ségla, représentent sous la croix Saint Pierre et Saint Paul.

Le collatéral sud, dit « *Côté des Épîtres* », est percé de quatre fenêtres en plein cintre aux ébrasements concaves, correspondant aux quatre travées intérieures de la nef. Les vitraux sont signés G. P. Dagrant et représentent, d'est en ouest, le Sacré-Cœur, Saint Michel Archange, Saint Vincent et Sainte Monique. La façade de ce collatéral est scandée de piliers traités en bossage. L'ensemble est couronné par une

corniche moulurée et une génoise. L'aile sud accueille aussi le monument aux morts (1914-1918) et présente un décor peint orné des monogrammes de Saint Michel et de Sainte Thérèse. Un tableau du XVII^e siècle orne le collatéral. Il s'agit de « *La Vierge et l'Enfant apparaissant à un Saint* », du peintre espagnol Ardemans Theodoro. Il est suivi de « *L'Archange Saint Michel attaquant le démon* » du bordelais L. F. Labrousse, daté du XVIII^e siècle. On découvre les statues de Saint Antoine de Padoue, de Saint Vianney curé d'Ars et de Sainte Thérèse de Lisieux sur les piliers des travées. La chapelle latérale sud, percée d'une baie en plein cintre, abrite un autel et sa statue dédiés au Sacré-Cœur de Jésus. Une inscription peinte figure sur l'arcade de la chapelle : « *Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes* ». La chapelle est individualisée avec un décrochement de niveau et de toiture. Une porte donne l'accès à la sacristie s'étendant derrière le chevet. L'église Saint Michel abrite aussi une seconde œuvre picturale des XVII^e siècles, « *L'Annonciation* », qui est une peinture offerte en 1839 par le Marquis d'Aguado, propriétaire du Château Margaux.

Église Saint Didier de Cantenac

(XVIII^e siècle)

On sait peu de choses de l'ancienne église de Cantenac, située sur le district de l'Archiprêtré de Moulis, sinon qu'aux dires de l'abbé Baurein elle n'avait rien qui la distinguât des églises ordinaires de la campagne. Au XVIII^e siècle elle était devenue vétuste et exigüe. Aussi, en 1769, la paroisse de Cantenac profita de la récente prospérité économique de ses vignobles pour la faire démolir après avoir financé la construction d'une nouvelle église. Les plans d'un architecte de Margaux, René Monpontet, qui avait déjà construit l'église Saint Seurin de Lacanau, furent retenus. Néanmoins après avis de l'Archevêque, les travaux seront confiés à l'architecte bordelais Etienne Laclotte (1728-1812). L'église fut bénite le 15 novembre 1771, jour de la fête de Saint Didier. Et les travaux, décoration intérieure exceptée, s'achevèrent en 1783. Contrairement à la tradition, l'orientation de l'édifice fut inversée, présentant une inclinaison nord-ouest, afin d'orienter volontairement son portail vers le bourg.

L'église Saint Didier de Cantenac est de forme basilicale, composée d'une nef à trois vaisseaux et à cinq travées dont les colonnes cannelées sont coiffées de chapiteaux toscans. La finesse de ses cannelures nous ramène à Etienne Laclotte, en rappelant celles peu profondes des pilastres de la tribune de l'église Saint Seurin de Bordeaux dont la construction lui est attribuée. La longueur de la nef est 22,76 mètres, sa largeur de 16,28 mètres. La voûte du vaisseau central est en berceau, et



Église Saint Didier de Cantenac



La nef de Saint Didier de Catenac

s'élève à une hauteur de 10 mètres, tandis que celles des collatéraux sont en croisées d'ogives. L'édifice est dans un style néoclassique avec une façade à fronton triangulaire et un clocher carré. Un narthex, dont la clé de voûte est datée de 1772, introduit dans la nef. Là, des bénitiers de marbre rose de Caunes-Minervois, sculptés en forme de coquillages, sont disposés de part et d'autre de l'entrée. On peut les dater du XVII^e siècle. Dans l'église l'ensemble des éléments de décor et de mobilier, certes de styles différents, s'échelonnent ainsi du XVII^e au XIX^e siècle. Au-dessus du narthex, une tribune ajourée d'une grande baie éclaire la nef. Ses murs sont illustrés de fresques un peu défraîchies, dont *l'Adoration des Mages* et une *Présentation au Temple* de 1784. Les visages sont particulièrement expressifs, rendus par un camaïeu lilas avec des rehauts beige, tandis que les autres détails semblent moins travaillés.

Le baptistère occupe une chapelle avant le collatéral gauche. Dans les églises orientées, cet angle renvoie traditionnellement à l'élément « Eau », symbole de vie et de purification. L'association avec les fonts baptismaux est alors évidente. Dans le cas comme celui-ci, où l'édifice n'est pas orienté, il faut toutefois le considérer comme orienté symboliquement de sorte que le chevet corresponde à un orient symbolique d'où viendrait la Lumière du Christ. Les murs du baptistère sont revêtus de quinze panneaux peints sur toile de lin en « grisaille » et couleurs par Giuseppe Bonzi en 1774. Ils se composent de deux registres. Le premier, à grisaille, représente plusieurs tableaux de la vie du Christ dont l'Arrestation, le Jugement et le Couronnement d'épines, la

Mise en croix, la Montée en croix et le Lavement des pieds. Sur le registre supérieur, polychrome, nous avons la Présentation du calice à Jésus et à Marie, le Christ conduit à Ponce Pilate, le Christ au Mont des oliviers, le Baptême dans le Jourdain, *la Piéta* et la Résurrection du Christ et de Lazare. La cuve des fonts baptismaux est en marbre, son couvercle en forme de dôme est en chêne peint. Une colombe constitue la clé de voûte de la chapelle.

Les collatéraux reçoivent chacun leur lumière de cinq claires-voies ornées de vitraux. *Côté des Évangiles*, les verrières illustrent les sujets suivants : des motifs géométriques pour la première travée, une représentation de Saint Joseph et de l'enfant Jésus de 1885 signée Dagrاند, pour la seconde travée, Saint Pierre à la suivante, une représentation de Saint Louis datée de 1880, dans la quatrième travée, et dans celle abritant la chapelle un portrait de Saint Vincent de 1830, signé Dagrاند. On ne trouve aucune statue dans cette aile. La chapelle orientée à fond plat est consacrée à Saint Jean-Baptiste. Au-dessus de l'autel, la statue représentant le saint est située dans une niche peinte d'azur étoilé encadrée de rosettes de style Louis XVI. Le saint debout, droit, est maigre, barbu mais juvénile. Une habileté extraordinaire à rendre la toison de l'agneau, les boucles de la chevelure comme les veines et les détails des mains ne peut que nous surprendre. L'œuvre est attribuée au sculpteur Claude-Clair Francin (1702-1773), célèbre pour le « *Christ à la colonne* » du musée du Louvre et *Ganymède* au Walters Art Museum de Baltimore. Un magnifique chandelier pascal en chêne de style Louis XVI, en forme de torchère, recouvert de feuilles d'or orne le pied de

l'autel. Il est la création de l'artiste bordelais Cabirol. *Côté des Épîtres*, un crucifix en bois polychrome, peut-être du pin maritime, orne la façade orientale. La lumière naturelle accède à la nef par quatre claires-voies habillées de verrières. Les motifs en sont les suivants : toujours des motifs géométriques pour la première travée ; aucune claire-voie dans la seconde travée occupée par une porte extérieure avec imposte, une représentation de Sainte Marie-Madeleine par Dagrاند, datée de 1880, dans la troisième travée où se trouve aussi le monument aux morts de la Grande Guerre 14-18; les représentations de Sainte Anne et de l'enfant Marie datées de 1880 illuminent la travée suivante; enfin dans celle de la chapelle la verrière de Dagrاند représente Notre-Dame, Sainte Mère de Dieu. Elle est datée là encore de 1880. La chapelle de la Vierge clôture le collatéral droit. Il s'agit d'une chapelle orientée à fond plat dont une niche peinte d'azur étoilé abrite au-dessus de l'autel une sculpture en albâtre de la Vierge à l'enfant Jésus. L'œuvre du XIV^e siècle proviendrait sans doute de l'ancienne église de Cantenac.

Dans le vaisseau central, la chaire de bois peint et de marbre est l'œuvre du sculpteur bordelais Cessy, en 1780. La torsade de branches d'olivier et des cannelures qui s'évasent en montant le long de la cure est remarquable. L'abat-voix simule une énorme draperie fixée au mur par un clou se dépliant jusqu'aux franges galonnées. À l'intérieur du dais, un ange est allongé sur des nuées plates, sa trompette à la main.

Le chœur voûté en berceau est séparé de la nef d'une marche par une grille élégante d'un style Louis XV atténué. Au

nord comme au sud, sous une arcature à claire-voie et un tableau, une porte donne l'accès à une sacristie latérale assez basse pour laisser la lumière de la baie pénétrer dans le sanctuaire. Côté sud, la peinture et, au-dessus d'elle, le vitrail signé du peintre verrier Dagrاند illustrent Saint Didier, patron de l'église. Côté nord, l'œuvre picturale représente Saint Augustin, tenant un cœur enflammé, et le vitrail le Sacré-Cœur de Jésus. Les trumeaux latéraux qui précèdent l'abside sont décorés de bas-reliefs en stuc, montrant des trophées religieux : à droite, la Bible entourée d'épis de blé et de grappes de raisin, à gauche, le Nouveau Testament selon Saint Luc. Datée de 1772, l'œuvre est celle de Pierre Henin. L'abside, enfin, voûtée en cul-de-four se décline en trois pans aveugles. Elle est constituée de pilastres et de trumeaux en marbre rouge de Caunes-Minervois alternant avec les dorures des encadrements, des guirlandes et des chapiteaux. Le décor mural est attribué à Vernet le fils, mort en 1780. La conception du sanctuaire comme celle du maître-autel, dont les moulures du cadre portent les Chérubins, sont l'œuvre d'Etienne Laclotte. Le décor du retable est attribué au peintre italien Giuseppe Bonzi à qui on doit déjà les fresques de la tribune. Au-dessus de l'autel, une toile peinte représente le Christ sur la croix. Sur l'entablement de l'abside, les volutes entourées de guirlandes de fleurs portent un baldaquin ouvert par-devant sur un fronton arrondi décoré d'une agrafe. Dans l'espace creusé apparaît une gloire dont les rayons dorés se diffusent derrière les volutes. Son centre est occupé par un triangle équilatéral portant le tétragramme divin entouré de six Chérubins dont deux à la chevelure brune.



Notre-Dame de Cantenac



Église Saint Jacques de Castelnau



Église Saint Jacques de Castelnau de Médoc

(XII^e siècle)

L'histoire de Castelnau est liée à celles de son église et de son château, construits ensemble au début du XII^e siècle. Le besoin d'un lieu de défense et de refuge intermédiaire, entre les forteresses de Blanquefort et de Lesparre s'étant fait sentir, un château neuf fut bâti le long de la Jalle. Il devint, jusqu'au XIV^e siècle, la résidence des seigneurs de Puy Paulin de la Maison de Bordeaux, dont le Comte Roland de Castro Novo laissa son nom au village. Ce nom évoluera au cours des âges du gascon *Castelnéou* à Château Neuf au XV^e siècle, puis à Castelnau à l'époque actuelle. Par la suite le château appartiendra successivement aux sires de Grailly, puis à ceux de Foix de Candale avant d'être racheté, au XV^e siècle, par Messire d'Essenault Seigneur d'Issan. Sous la Révolution, le Baron Pierre de Blazy, devenu seigneur de Castelnau, s'exilera comme beaucoup d'aristocrates pour échapper à la Terreur. En 1790, le château sera finalement détruit et ses pierres récupérées une à une pour bâtir les nouvelles constructions du village.

Parallèlement au château, Roland de Castro Novo avait fait dresser une chapelle. Protégée par le cours de la Jalle, sa situation excentrée se justifiait pour servir de lieu de culte, non seulement aux châtelains mais encore aux habitants du village. Édifiée en 1108, sous la protection de Saint Jacques, elle accueillait déjà les pèlerins en route pour Compostelle. Elle était plus petite que l'église actuelle et dépourvue de clocher.

Une tour carrée sera dressée au-dessus de l'entrée, en 1736, pour abriter le clocher. La chapelle est citée dans divers documents d'époque sous l'appellation mystérieuse de Chapelle « *Mansirot* ». Ce nom proviendrait peut-être d'un couvent du même nom situé alors à l'emplacement de l'actuel château de l'Isle. En 1744, quand le bourg en expansion nécessita la transformation de la chapelle du château en église paroissiale, la jeune paroisse de Castelnau reçut son autonomie. Son territoire naquit du démembrement de celui de Moulis, auquel elle était jusqu'alors rattachée. L'église Saint Jacques de Castelnau, que nous connaissons aujourd'hui, est l'œuvre des nombreuses restaurations effectuées au cours des siècles. À sa nef unique fut d'abord ajouté un collatéral droit au XV^e siècle. L'aile gauche, quant à elle, ne sera pas construite avant le XVII^e siècle. La dernière restauration concernant le sanctuaire sera l'œuvre de l'architecte Bessagnet en 1966.

Orientée avec une légère inclinaison sud, l'église Saint Jacques est bâtie en petit et moyen appareils et présente une forme basilicale. Elle possède un clocher-porche carré sans flèche, à l'ouest, et un chevet plat au levant. En plus de l'entrée principale accessible par le porche, une porte, percée dans l'angle nord-ouest du collatéral gauche, offre un accès usuel à l'édifice. À l'intérieur, sa nef voûtée en berceau se compose de trois vaisseaux et de quatre travées aux arcs brisés. Elle est longue de 20 mètres et large de 17,60 mètres. Sa hauteur de voûte est de 7,70 mètres. Une tribune, dressée au-dessus du porche, communique avec le premier étage de la tour. Les grandes arcades ogivales qui séparent le collatéral droit du

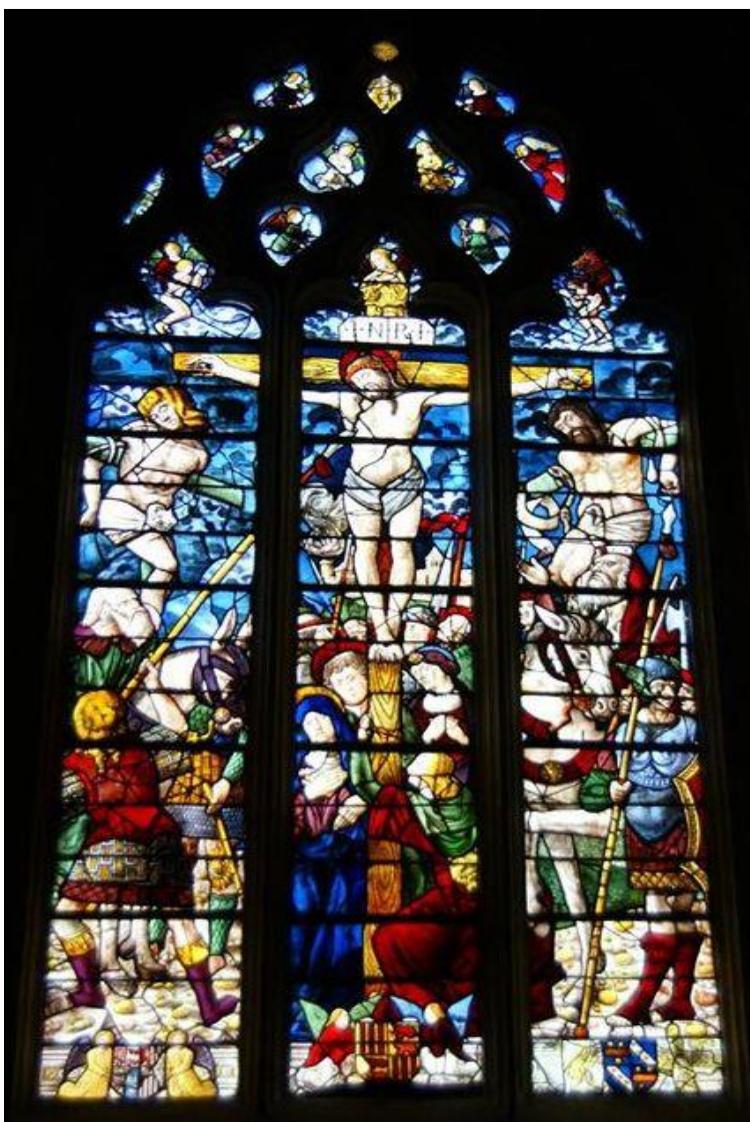
vaisseau central datent du XV^e siècle. La lumière naturelle pénètre dans la nef par trois baies à claire-voie percées sur chacune de ses façades nord et sud mais aussi, à travers la tribune, par les arcades vitrées de la tour et par la baie vitrée du chevet.

À l'entrée du collatéral droit, le plus ancien, les fonts baptismaux en pierre du XVII^e siècle portent l'inscription « *Jésus* » gravée sur la cuve. Au-dessus, le bas-relief en albâtre représentant la Sainte Trinité est une œuvre anglaise du XIV^e siècle. En se référant à d'anciens procès-verbaux de visites pastorales du cardinal de Sourdis, en 1611, on apprend qu'il existait d'autres bas-reliefs de ce type, malheureusement aujourd'hui disparus, dans cette aile. Un oculus éclaire le baptistère. Son vitrail moderne (1992) est l'œuvre du maître verrier Bernard Fournier de Villenave d'Ornon.

De tradition gothique, le collatéral gauche, dit « *Côté des Évangiles* », ainsi que sa chapelle ont été construits en 1676. À l'entrée, sur le mur ouest, un tableau en stuc du XVIII^e siècle représente la Pentecôte, quand la Vierge Marie entourée des apôtres reçut l'Esprit Saint. Il fut conçu à l'origine pour la chapelle nord. Aucune statue ne décore le collatéral. En revanche les arcades ogivales à claire-voie des deuxième et troisième travées sont illustrées de vitraux modernes, compositions du maître verrier Bernard Fournier en 1992. Plus grande, la claire-voie du transept est habillée d'un vitrail plus conventionnel garnissant trois jours hauts et étroits, séparés par des meneaux, et les vides du réseau flamboyant du

tympan. Il représente *la Descente de croix* du corps du Christ. La chapelle nord est meublée d'un retable qui portait jadis en son centre le tableau en bois sculpté de la Pentecôte, décrit précédemment. Le retable date de la première partie du XVIII^e siècle. Il est illustré des représentations de Saint Antoine, à gauche, et de la décollation de Saint Jean-Baptiste, à droite.

Le chœur de l'église est séparé de la nef par deux marches. Il est voûté de croisées d'ogives comme les chapelles nord et sud des collatéraux. Son chevet plat est, avec la chapelle de la Vierge, la partie la plus ancienne de l'édifice puisqu'ils dateraient de la seconde moitié du XV^e siècle. Il est ajouré d'une grande baie flamboyante de 4,50 mètres sur 2,20 mètres. Celle-ci abrite une admirable verrière, classée, datant du début du XVI^e siècle. Les verrières du Moyen-Âge ayant depuis longtemps disparu du bordelais, leur rareté double la valeur intrinsèque de celle-ci. L'artiste pourrait être Jean de La Saulsaye, qui travailla à la Cathédrale Saint-André de Bordeaux, ou un de ses élèves. Cette œuvre garnit trois jours hauts et étroits, séparés par des meneaux et les vides du réseau flamboyant du tympan. La Crucifixion, occupe les trois compartiments principaux. Une certaine confusion paraît régner dans la conception, due à la multitude des personnages, mais une observation plus attentive permet de discerner, qu'à la diagonale de la lance qui perce le Christ s'oppose, à droite, une autre diagonale plus subtile, stylisée cette fois par la tête d'un soldat, celle d'un cheval, la main du centurion et enfin par le chiffon rouge fixé au bout d'une pique. Notons à l'arrière les murs de la ville de Jérusalem. Au-dessous du Christ, sur la



Verrière du XVI^e siècle de Saint Jacques de Castelnau



Retable de la Vierge à l'Enfant

gauche, un ange conduit au ciel l'âme du bon larron tandis qu'un démon entraîne, à droite, celle du mauvais larron. On voit aussi, au centre, un autre ange affligé qui se croise les bras et, plus haut, d'autres qui emportent les instruments de la passion : tunique sanglante, clous, lance etc. En bas de la verrière se distinguent trois écussons. Celui du centre présente les armoiries de la famille de Foix (captaux de Buch et barons de Castelnau), à droite un autre celles de la famille de Candale, et à gauche un composé en dix éléments représente les alliances de la famille de Foix : Navarre, Leon, Aragon, Sicile, Evreux, Bigorre. Sur le revers des jambières d'un soldat on peut lire aussi les initiales A.H. et V.A. Deux portes latérales communiquent de chaque côté du chœur avec les sacristies. Dans le chœur, de part et d'autre de l'autel, on trouve également une représentation des apôtres Saint Paul (à gauche) et Saint Pierre (à droite) tenant les clefs du Royaume des cieux.

Le collatéral droit, dit « *Côté des Épîtres* », outre le baptistère, présente quatre arcades à claire-voie garnies de vitraux contemporains, conçus par Bertrand Fournier. Il abrite un crucifix de bois dans la première travée et plus loin un orgue. La chapelle sud qui le clôture est consacrée à Notre Dame à l'enfant Jésus. Son magnifique retable, de style baroque, et la statue en bois de la Vierge, dont la niche est entourée de bouquets de fleurs et d'angelots, datent de 1691. Le style est maniéré dans la tonalité de l'époque. Deux peintures baroques, plus médiocres, ornent le retable. Les toiles sur les panneaux latéraux sont signées Dardignac 1759.

Église Saint Pierre d'Avensan

(XII^e siècle)

L'église Saint-Pierre d'Avensan, qui se trouvait sur le district de l'Archiprêtré de Moulis, est une église romane du XII^e siècle, dont le plan primitif était un parallélogramme terminé par une abside semi-circulaire. L'ensemble était alors simplement charpenté. Sa cure était séculière, unie à la dignité de Prévôt de l'église collégiale de Saint Seurin de Bordeaux. Au XIX^e siècle, l'église devenue vétuste fut restaurée sous l'égide des architectes Edmond-Jean Hosteing, Pierre-Charles Brun et Jean Jules Mondet. À l'ouest le rez-de-chaussée du clocher était sous une voûte d'ogives vigoureuses. Les fondations étant faites dans un sol sans consistance, le clocher dut être rebâti vers 1860 par l'architecte Brun.

Selon Jean-Auguste Brutails, l'église d'Avensan n'offre d'intérêt que dans son chevet. Celui-ci fut d'ailleurs nettement restauré en 1866. Des trous furent bouchés, des lézardes fermées, des colonnettes remplacées et une des grandes colonnes du côté nord fut couronnée. L'axe du chevet est d'après lui légèrement brisé vers le sud. L'église présente ainsi un très curieux exemple de déformation par la poussée : les voûtes se sont effondrées ou ont été déposées et on les a reconstruites sur un profil très surbaissé. À l'intérieur, près des claveaux inférieurs de l'arc triomphal, subsiste le départ d'une archivoltée formée d'un dessin courant que nous retrouvons dans le chevet de Moulis. L'intérieur de celui-ci a été

profondément remanié. En effet, contre chacune des parois du chœur on a bandé un arc de décharge qui retombe, côté est, sur le pied droit de l'ancien doubleau. L'arcature supérieure a même été reprise. Le chevet, classé monument historique en 1915, se décline en cinq pans. Il se compose de deux niveaux, un mur nu suivi d'un bâti recevant des arcatures cintrées successivement simples à claire-voie, pour faire entrer la lumière dans le chœur, ou au contraire géminées et aveugles.

L'église Saint Pierre, construite en petit et moyen appareils, est orientée avec une légère inclinaison nord. À l'ouest, le clocher-porche carré s'élève sur quatre niveaux, coiffés d'une flèche. Le premier est percé d'une arcade à claire-voie sur chacune des façades extérieures pour faire entrer la lumière dans la nef. Le niveau suivant est décoré d'arcatures aveugles et d'une horloge, tandis que le troisième abrite le clocher. L'église était à l'origine de forme basilicale. Sa nef, d'une longueur de 18,20 mètres et d'une largeur de 20,10 mètres, se décline en trois vaisseaux et trois travées entre lesquelles sont maçonnées des piles cylindriques. Sa hauteur de voûte de 8,90 mètres. Le vaisseau central était jadis couvert d'une charpente dont les fermes présentaient des pièces courbes en forme de voûte. Il est doté aujourd'hui d'une voûte en plein cintre habillée de lambris. Les collatéraux lui sont postérieurs. De 1860 à 1862 Brun établit sur la travée orientale du collatéral nord une voûte gothique analogue à celle qui existait déjà sur la travée orientale côté sud dont la clef porte les armoiries des Dufort de Lorge. Ils furent voûtés en croisées

d'ogives entre 1896 et 1897 par l'architecte Pierre Charles Brun.

La lumière naturelle pénètre dans la nef par trois baies percées dans les façades nord et sud, ainsi que par la tribune au-dessus du narthex qui la prend des baies de la tour. Le pilier de la première travée, à gauche en entrant, abrite une statue de Jeanne d'Arc tandis que celui de droite en porte une de Sainte Thérèse de Lisieux.

Le collatéral gauche, dit « *Côté des Évangiles* », accueille dans son aile occidentale une peinture contemporaine de la crucifixion, due à l'artiste Césario Calderon (1967-2012), et plus loin une statue de l'enfant Jésus de Prague. On n'y trouve pas d'autres ornements. La chapelle de la Vierge, au bout du collatéral nord, est à fond plat voûtée de croisée d'ogives. Elle possède un retable en bois et une magnifique statue de la Vierge à l'Enfant en bois polychrome, datés du XVIII^e siècle. La statue en plâtre d'un ange orne son angle nord. Sur le pilier de la croisée du transept, on trouve encore une sculpture de Notre Dame de Lourdes.

Le collatéral droit, dit « *Côté des Épîtres* », abrite les fonts baptismaux en pierre dans son extrémité ouest. Pour une raison symbolique, ils sont traditionnellement installés dans l'aile opposée. Une statue de Saint Antoine de Padoue orne la façade nord et celle du Sacré-Cœur de Jésus trône sur le pilier de la seconde travée. La chapelle à fond plat est dédiée à Saint Eutrope, depuis 1793. Elle abrite une représentation picturale

du saint dans un retable néogothique de la fin du XIX^e siècle ainsi qu'une statue de Saint Joseph à l'enfant Jésus. Sur le pilier de la croisée du transept, on peut voir les statues de Sainte Anne et de Marie enfant.

Le chœur, séparé de la nef par une marche et une grille en fer forgé, est voûté en berceau. Il correspond sans doute à la partie la plus ancienne de l'édifice. Il abrite un lutrin en bois du XVIII^e siècle ainsi qu'un autel remarquable dans lequel sont encastés en bas-reliefs, depuis 1870, des albâtres anglais datés du XV^e siècle. Ils auraient été offerts, ainsi qu'un calice aujourd'hui disparu, à la paroisse d'Avensan par l'Archevêque Pey Berland. Ces bas-reliefs représentent la rencontre de Saint Pierre avec le Christ, la remise des clés du Royaume des Cieux à l'Apôtre, son Martyre à Rome et le sacre de l'évêque Pey Berland par le Pape Martin V. D'autres albâtres de la même provenance constituent les hauts-reliefs du maître-autel. Ils représentent quant à eux deux évêques non identifiés ainsi que les Apôtres Saint André et Saint Jean-Baptiste. Les murs de l'abside romane, voûtée en cul-de-four, sont pourvus d'une double arcature qui offre un important décor de personnages, de feuillages et d'animaux sur les chapiteaux, les impostes et les écoinçons.

La nef dans le vaisseau principal offre encore quelques intérêts. Reposant sur un pilier de la seconde travée, on y trouve une chaire en bois de noyer, du XIX^e siècle. À l'opposée, entre les arcs des deux dernières travées, un peut aussi

découvrir un crucifix de bois polychrome de facture assez récente.



Notre-Dame de l'église d'Avensan.



Chevet de Saint Pierre d'Avensan.

Chapelle Saint Raphaël de Saint Raphaël

(XV^e Siècle)

L'histoire raconte que la Chapelle Saint Raphaël vit le jour, en 1457, sur la paroisse d'Avensan par la volonté de l'Archevêque Pey Berland (1370-1458), natif de ce lieu. L'abbé Baurein nous précise même qu'elle fut dressée dans l'ancienne ferme des parents du prélat. Elle fut dédiée à l'Archange Saint Raphaël, dispensateur des dons du Saint-Esprit chargé aussi de soulager ceux qui souffrent au plan physique, émotionnel ou spirituel. Il donna par la suite son nom au village qui grandit autour de la chapelle. Au XV^e siècle, l'édifice était isolé au milieu des bois, à deux grandes lieues de l'église Saint Pierre d'Avensan. Le souci d'offrir aux habitats isolés, comme celui de son enfance, un accès plus facile aux sacrements fut sans doute la motivation première de l'Archevêque en dressant cette chapelle.

La Chapelle Saint Raphaël est correctement orientée. Elle fut bâtie en petit appareil, chevet excepté. À l'ouest, elle est précédée d'un porche de grande dimension, 8 mètres de long sur 6 de large, où les pèlerins peuvent faire halte et suivre l'office à l'abri du vent et de la pluie. La chapelle est constituée d'une nef unique couverte d'une charpente de bois. Longue de 19,20 mètres, large de 7,20 mètres, sa hauteur de charpente est de 4,50 mètres. Au-dessus du portail se dresse un modeste un clocheton. La lumière naturelle pénètre dans la nef par trois arcades à claire-voie sur la façade nord, d'une seule dans

l'abside sud et le chevet (masquée par l'autel). Le chevet est à fond plat. Le sanctuaire abrite un autel de marbre et une statue de l'archange Raphaël ainsi que deux autres statues de la Vierge. La nef est ornée d'un crucifix à gauche et d'un tableau anonyme de 1730, à droite, illustrant « Le départ de Pey Berland ».

La chapelle de Saint Raphaël fut restaurée au XVIII^e et XIX^e siècles.



Saint Raphaël d'Avensan





Vieille église de Brach (XIX^e siècle)

Église Saint Sébastien de Brach

(XIX^e siècle)

La paroisse de Brach était à l'origine un quartier de Listrac. Dans le cimetière de Listrac, il existe d'ailleurs un secteur qui porte le nom de « cimetière de Brach » où on ensevelissait les défunts de ce quartier. Il semble qu'on n'était guère alors fixé sur le saint titulaire de cette paroisse puisque, selon le Pouillé général de la France imprimé en 1648, elle se trouvait citée sous celui de Saint Saturnin : « *Ecclesia Sancti Martini de Listrac et Saturnini ejus annexa* ». Plus tard, un appau synodal du Diocèse de l'an 1708 donne au contraire Notre-Dame pour Titulaire et Patronne de la paroisse. Annexe de Saint Martin de Listrac, la chapelle de Brach avait été construite pour le divin service et l'administration des sacrements des habitants de ce quartier distant de 13 kms, environ 3 lieues en ce temps-là. Sa cure était régulière. Au XVIII^e siècle, la paroisse de Brach, obtint finalement son indépendance. Et la vieille chapelle devint une église paroissiale. Elle était correctement orientée et son chevet semi-circulaire. Selon l'abbé Baurein, au XVIII^e siècle, elle était petite et ne présentait aucun attrait particulier. L'édifice était agrémenté d'un porche ouvert de dimension importante, à l'ouest, précédant le clocher-mur doté de deux clochetons. L'église de forme basilicale, composée d'une nef unique en trois travées, fut par la suite agrandie par l'adjonction d'une sacristie et d'un collatéral au sud.

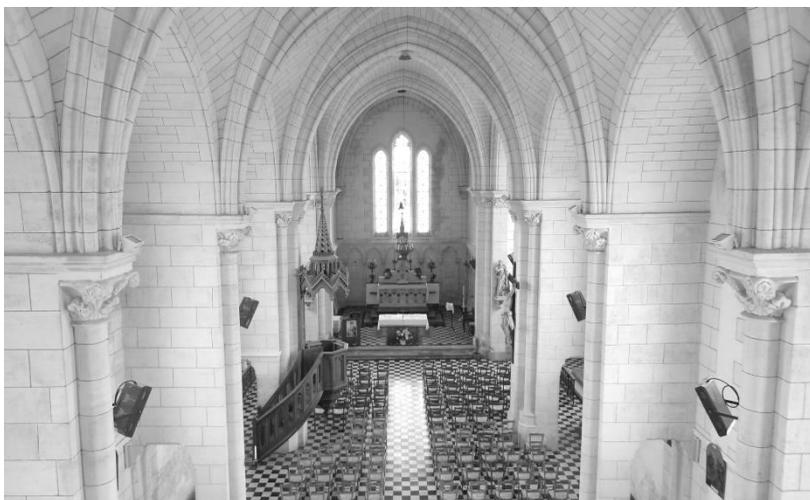
L'église actuelle Saint-Sébastien de Brach fut construite et inaugurée au XIX^e siècle. Construite en pierres de moyen appareil et revêtue extérieurement de briques (excepté le clocher-porche), elle fut édifiée en 1868 par Pierre Auguste Labbé, architecte diocésain et président de la Société des architectes de Bordeaux. Orientée nord, l'église de style néogothique est en forme de croix. Elle est dotée d'un clocher-porche à deux étages et d'une aiguille, au sud. Le porche, ouvert par des arcs brisés que soutiennent des piles massives aux colonnes engagées, lui donne sa base carrée. Il est voûté en croisée d'ogives dont la clef nomme le Maire de la commune en 1868 : J. Gaillard. L'étage supérieur de la tour est percé sur chaque côté d'une claire-voie longue et étroite coiffé d'un oculus qui permet l'éclairage de la nef. Au sud, l'oculus est remplacé par une horloge. Le second étage de la tour, qui abrite les cloches, est de forme octogonale.

L'église se compose d'un narthex sur lequel se dresse une tribune et d'une nef à vaisseau unique voûtée de croisées d'ogives. Elle se décline en trois travées. Sa longueur est 21,19 mètres, sa largeur de 10,26 mètres et sa hauteur de voûte culmine à 10,42 mètres. Le sol de la nef est un carrelage en damier noir et blanc. Sans statues ni vitraux, la nef est dépouillée mais lumineuse. La lumière naturelle pénètre dans l'église à travers la tribune, par les claires-voies du clocher-porche au sud, mais aussi par trois arcades vitrées aux angles brisés de chaque côté de l'édifice. Dans chaque bras du transept, trois lancettes à claire-voie illuminent leur chapelle. Celle de l'ouest, avec autel de marbre et statue, est dédiée à

Saint Sébastien, patron de l'église. Une autre statue de Saint Antoine de Padoue orne le flanc sud tandis qu'au nord une porte ouvre l'accès à une sacristie attenante et qu'au-dessus une rosace à cinq lobes joue aussi avec la lumière extérieure. À l'est, sous les trois lancettes vitrées, le bras du transept abrite cette fois la chapelle de Notre-Dame à l'enfant Jésus avec autel de marbre, provenant comme le précédant de la Maison de Larroque de Bordeaux, et statue. Une sculpture du Sacré-Cœur de Jésus orne encore l'aile sud et, comme au couchant, la porte d'une sacristie coiffée d'une rosace à cinq lobes perce le flanc nord. Une statue de Saint Joseph à l'enfant Jésus habite aussi le bras du transept.

Le chœur est séparé de la nef par deux marches. Il est comme celle-ci carrelé en damier noir et blanc. Sa voûte est en croisée d'ogives et la clef de voûte peinte représente le Christ sous la forme symbolique de *l'Agnus Dei*. Le chœur et l'abside à chevet plat se déclinent sobrement sur deux registres bien différenciés. Le premier se compose d'arcatures aveugles reposant sur de fines colonnes romaines adossées. Le second registre n'est qu'un mur dépouillé qui s'élève très haut jusqu'à l'arc brisé de la voûte sur les faces est et ouest, mais qui est percé de trois lancettes gothiques à claires-voies au-dessus du maître-autel. Les vitraux qui les composent sont les seules verrières de qualité de l'édifice. Ils sont signés de la Maison Lieuzère, Jean-Baptiste et son fils Pierre, maîtres verriers de Bordeaux. Deux portes, percées au fond de l'abside, communiquent de chaque côté avec une sacristie.

Une chaire en bois et un crucifix ornent les piles de la troisième travée. On admirera aussi tout le long de l'église l'admirable série des clefs de voûtes armoriées peintes.



Saint Sébastien de Brach





Église Saint Martin de Labarde

Église Saint Martin de Labarde

(XVIII^e siècle)

Labarde est une ancienne paroisse autrefois divisée en plusieurs domaines seigneuriaux. L'un d'eux était au nom de la famille du chevalier Arnaud de Laville, fondatrice d'une chapellerie dans l'église paroissiale dès 1262. De 1383 à 1433, de nombreux titres attribuaient aux souverains de Lesparre le nom de seigneurs de Labarde, dépendant à l'époque de la châellenie de Blanquefort. Cette même seigneurie appartiendra à Bertrand de Durfort en 1495, avant de tomber aux mains des seigneurs de Cantenac. Au XVII^e siècle, ce titre reviendra enfin aux comtes de Foix-Candale.

L'église Saint-Martin fut érigée en 1732 par l'abbé Berland sur les fondations moyenâgeuses des chapelleries de La Naude et de La ville, fondées au XIV^e siècle par Arnaud de la Naude et Jean Lagunegrand. Elle fut construite « en pierre de Saint-Laurent » et, comme l'atteste un extrait du procès-verbal de visite établi en 1732, le sanctuaire était voûté en arête et la nef lambrissée en cintre. Malheureusement l'édifice sera laissé à l'abandon, faute de prêtre dans la commune à partir de 1792. En 1816, les paroissiens, qui devaient se rendre à Macau pour assister à la Messe, se cotisèrent pour remettre l'église en état. La charpente fut refaite, les vitraux et les autels installés.

L'église, orientée sud-est, se dresse au milieu du cimetière. Elle est construite en moellon et pierre de taille de calcaire, recouverte d'un enduit sur une grande partie. Depuis

1750 la façade occidentale aveugle est dotée d'un clocher-mur, percé de deux baies campanaires surmontées d'un trilobe gravé dans deux cercles moulurés. Le pignon est sommé d'une croix portant le monogramme IHS. La façade est aussi ouverte d'un portail en arc brisé avec rouleaux toriques. Un motif floral se remarque sur le rouleau extérieur. Les ailes sud et nord de l'église sont percées de trois baies illuminant la nef. Au levant, le chevet droit, aveugle, arbore à l'extérieur une croix en bois. Il est épaulé de deux contreforts et flanqué de deux parties basses en appentis, abritant la sacristie. Une génoise parcourt l'édifice, sauf sur la façade ouest.

L'édifice est de forme basilicale. Il comprend un narthex, se compose d'une nef en trois vaisseaux et trois travées aux arcades cintrées. La nef est voûtée en anse de panier et enduite d'un faux appareillage. Sa longueur est de 14,50 mètres, sa largeur de 13,80 mètres. Sa voûte est à 6,29 mètres. À gauche en entrant, *Côté des Évangiles*, se trouvent les fonts baptismaux. La cuve baptismale en marbre rouge, avec son couvercle de cuivre, et les deux bénitiers de marbre blanc datent de 1861. Ils sont l'œuvre du sculpteur bordelais Bernard Jabouin (1810-1889). La grille de clôture fut confectionnée l'année suivante par le serrurier Bertrand Dagret. Un escalier en vis permet d'accéder à la tribune.

Le collatéral nord est ajouré de trois baies aux arcs en plein cintre. Le premier vitrail historié, à restaurer, représente le Sacré-Cœur de Jésus. Il date de la fin du XIX^e siècle. Le vitrail historié de la seconde travée, de facture identique, évoque la mort de Joseph, entouré du Christ et de la Vierge. Il fut offert

à l'église par son curé, l'abbé de Sabis, en 1888. Dans la dernière travée, le vitrail suivant montre l'Annonciation faite à Marie. Ces vitraux ne sont pas signés mais, par la conception, le dessin et les couleurs ils proviennent incontestablement du même atelier. Entre ces deux baies, on trouve sur le mur une statue de Saint Antoine de Padoue.

Une *Piéta* en pierre polychrome orne dans la nef le pilier gauche de la seconde travée. Découverte enfouie dans le cimetière au XIX^e siècle, cette statue daterait du milieu du XV^e voire du début du XVI^e siècle. Elle arbore en effet, en partie basse, deux écussons dont l'un montre un château, symbole de la famille de Castillon, quand l'autre est aux armes des Pardaillan et des Lomagne. Or en 1443, Pons de Pardaillan, vicomte de Castillon, épousait Isabelle de Lomagne. La statue commémorerait cet évènement. Le pilier suivant de la même travée abrite une statue de Notre-Dame de Lourdes, offerte en novembre 1918. La chapelle à fond plat qui termine le collatéral nord est dédiée à Notre-Dame. Elle est peinte d'un bleu azur orné de fleurs stylisées. Elle abrite un autel de marbre et, dans une niche cintrée du mur, une sculpture en bois polychrome de la Vierge et de l'enfant Jésus. Le pilier de travée la séparant de la nef est orné d'une statue en pierre de Sainte Anne et de Marie enfant. Sur les murs des collatéraux nord et sud figurent les monogrammes dédiés à saint Jean-Baptiste et à la Vierge.

Le chœur, voûté d'arêtes, est lui séparé de la nef par une marche et une grille. Il est percé de deux portes latérales accédant chacune à une sacristie. Le décor peint sur les murs

du sanctuaire est composé de surfaces traitées en faux marbre et de motifs de feuilles d'acanthé. Le chevet à fond plat est aveugle et la lumière naturelle pénètre dans l'abside par deux baies en grisaille sous l'arc formeret de la voûte. Surmontant le retable en bois du maître-autel, daté du XVIII^e siècle, on trouve un tableau représentant Saint Martin, offert à l'église en 1827 par M. Promis. Le Christ en bois, autrefois accroché sur la croix à l'extérieur de l'église, fut restauré vers 1980 par Jean-Pierre Alain et installé dans le chœur.

Le collatéral sud est aussi ajouré de trois baies aux arcs en plein cintre. Illustrées de vitraux historiés, deux d'entre elles sont signés de Gustave Pierre Dagrاند, maître verrier bordelais. En haut du *côté des Épitres*, le premier vitrail est daté de 1890. Il représente l'Archange Saint Michel terrassant le démon. Dans la travée suivante, le second daté de 1888 illustre Saint Martin partageant son manteau avec un pauvre. Ces vitraux de Dagrاند sont, par le dessin, la conception et les couleurs employées, suffisamment ressemblant à ceux du collatéral nord pour les supposer du même atelier. Le vitrail de la troisième travée du même canevas que les précédents n'est pas non plus signé du maître. Il représente Jésus et ses apôtres Pierre et Jean, avant la Pâque. Une statue de Sainte Jeanne d'Arc orne le pilier de la seconde travée. La chapelle du collatéral sud est elle aussi à chevet plat. Elle est consacrée à Saint Jean-Baptiste.

Le vaisseau principal de la nef abrite aussi un panneau de bois sculpté dit « *le Christ aux liens* ». L'œuvre date du XVII^e



La Pieta de Saint Martin de Labarde



Le Christ aux liens de Saint Martin de Labarde

siècle et fit l'objet d'un classement aux monuments historiques de la Gironde le 7 mai 1971. La chaire fut posée en 1861 par le forgeron Louis Teyéré.

Le clocher à doubles baies fut restauré et électrifié en 1992, les sacristies en 1995. À partir de 2000 et jusqu'en 2007, d'importants travaux de rénovation furent entrepris sur les murs extérieurs de l'église. L'intérieur fut ensuite restauré d'août à novembre 2009.

Église Notre-Dame de Macau

(XII^e siècle et XIX^e siècle)

Le bourg daterait de l'époque gallo-romaine comme semblent le prouver des vestiges découverts sur le site, depuis le XVIII^e siècle, ainsi que les traces de voies romaines à Gironville. Il fut entièrement détruit par les Normands, lors de leurs incursions dévastatrices au IX^e siècle, et reconstruit par la suite. Une église précéda certainement celle que nous connaissons aujourd'hui, puisqu'un titre de 1027 nous apprend que Guillaume V, comte d'Aquitaine et duc de Gascogne, fit en ce temps-là donation, au monastère Sainte-Croix de Bordeaux, de l'église Sainte-Marie-de-Macau. Sa cure était séculière. L'église romane Notre-Dame de Macau qui lui succéda fut bâtie au XII^e siècle, sans doute par le même architecte qui construisit Sainte Croix de Bordeaux et la Basilique Notre-Dame de Soulac : l'abbé Foulques. L'édifice roman fut toutefois largement remanié, voire reconstruite au XIX^e siècle.

Par un titre du 9 août 1479, l'abbé Baurein nous apprend que cette église jouissait autrefois d'un droit de sauveté : la garantie d'une zone de refuge à tout fugitif demandant la protection de l'Église. L'édifice se présentait sous la forme d'une simple croix latine avec une sacristie à sa droite et possédait comme au Pian un chevet carré typique de cette période. Le cimetière de la commune l'entourait. L'abbé Pierre Brun affirme que son clocher donjon reposait alors, comme

c'est souvent le cas au XII^e siècle, à la croisée du transept. Il s'agit de la même tour carrée, classée aux Monuments historiques, qui, après reconstruction de la structure de l'église au XIX^e, se dresse à présent à l'angle nord-est. Le clocher donjon, qui a échappé par miracle à la rage des restaurateurs passionnés de flèches gothiques, est certainement la seule partie authentique qui témoigne aujourd'hui de l'édifice roman initial.

L'église Notre-Dame, orientée avec une légère inclinaison sud, est construite en pierre de taille de moyen appareil. Elle est de forme basilicale avec narthex. Sa façade occidentale est d'un style sobre, voire dépouillé. Elle est dotée d'un portail à double battant sous un arc brisé, dont l'archivolte à trois voussures, le linteau ainsi que le tympan sont nus. Si les voussures et le tympan de l'église du XII^e siècle étaient certainement historiés, les éléments architecturaux que nous avons aujourd'hui proviennent de la rénovation néogothique du XIX^e siècle. Ainsi les pieds-droits supportent des pinacles dont l'intérêt n'est sans doute qu'esthétique. Deux niches, de part et d'autre du portail, abritaient autrefois des statues, absentes à présent. Une troisième niche vide, elle aussi, creuse le gable de la façade. Un couronnement de forme triangulaire surmonté d'une croix s'élève au-dessus de l'arc brisé du tympan. De part et d'autre de la façade, les collatéraux de l'église s'ouvrent aussi, à l'ouest, par une porte coiffée d'un arc brisé aux voussures nues, communément utilisée pour accéder à l'édifice.

Au-delà du narthex, supportant la tribune dans laquelle est installé l'orgue monumental de l'église, la nef se décline en trois vaisseaux et quatre travées aux arcs brisés. Elle se présente comme un carré d'une longueur de 19,90 mètres, sa hauteur de voûte étant de 11 mètres. Une légende locale raconte qu'un souterrain reliait jadis l'église au château de Gironville. Des vestiges de pans de murs auraient ainsi été retrouvés aux siècles derniers dans les vignes alentour. Situées entre le narthex et les collatéraux, deux chapelles aux arcs brisés s'ouvrent sous la tribune. Le baptistère occupe celle de gauche. Les fonts baptismaux en marbre se présentent sous la forme d'une cuve ronde portée par un balustre reposant sur un socle de la même pierre, entre quatre volutes en fer forgé. La chapelle abrite un tableau illustrant la Déposition du Christ, ainsi qu'une statue de la Vierge Marie écrasant le serpent de la tentation. Sa voisine, la chapelle de droite est consacrée à Notre-Dame de Lourdes par une statue de l'Immaculée Conception. De part et d'autre de l'entrée, les piliers qui soutiennent la tribune portent chacun un bénitier coiffé d'une statue : Sainte Thérèse au nord, Sainte Bernadette au sud.

Le collatéral nord illumine la nef par quatre baies aux verrières, inscrites sous des arcs brisés. Chacune se compose de deux soufflets verticaux historiés autour d'un même thème. La première verrière date de 1895 et correspond à la première travée. Elle représente la veillée à Gethsémani et la crucifixion du Christ. La seconde illustre la présentation au temple et l'enfance de Jésus. La verrière suivante a pour thème la Sainte Famille et la Visitation. La quatrième verrière, illuminant la

chapelle orientale, représente l'Annonciation faite à Marie et une apparition de la Sainte Vierge. L'unique statue rencontrée le long du *Côté des Évangiles* est celle de Saint Antoine de Padoue. La chapelle du collatéral est à fond plat, faite d'un décor peint de bois et de stuc. Son tympan abrite une Gloire, sous l'arc brisé d'une voûte en ogive peinte d'azur. Meublée d'un autel et d'une statue en bois, la chapelle est consacrée au Sacré-Cœur de Jésus.

Le chœur est séparé de la nef par une marche et une grille en fer forgé. Sa voûte elle aussi peinte d'azur est à croisées d'ogives. Une porte côté nord donne accès à la tour clocher, tandis que côté sud une autre ouvre sur la sacristie. Un arc brisé sépare le chœur de l'abside où est installé le maître-autel en bois peint. Une baie de part et d'autre du mur éclaire le chevet aveugle à fond plat. Notre-Dame à qui l'autel est consacré est représentée par une jolie statue polychrome en bois, placée dans une niche. Les peintures des murs et des décors du chœur comme des chapelles latérales sont l'œuvre du peintre décorateur Terral.

Le collatéral sud est percé de quatre baies aux verrières conçues par l'atelier Dagrant, illuminant la nef. La première dans les tonalités chères au maître verrier représente deux épisodes de la vie de Saint Jacques. La seconde illustre la présentation de Saint Jean-Baptiste au Temple, par sa mère, et sa rencontre avec le Christ sur le Jourdain. La verrière suivante figure l'Assomption de la Sainte Vierge et son couronnement par le Christ au Ciel, datée de 1895. La dernière œuvre enfin

représente la Passion du Christ et sa résurrection. La chapelle à fond plat, décorée de bois peint et de stuc, est dédiée à Saint Joseph portant l'enfant Jésus. Là encore son tympan abrite une Gloire, sous l'arc brisé d'une voûte en ogive peinte d'azur.

L'orgue de l'église est l'œuvre du bordelais Wenner et de son associé Götty. Il fut installé en 1867.



Notre-Dame de Macau





Saint Germain et le portail sud d'Arsac



Église Saint Germain d'Arsac

(XIX^e siècle)

L'église de Saint-Germain d'Arsac est ancienne. Au regard de ce qu'il subsiste de son beau portail roman, il est possible de dater sa construction du XII^e siècle. Au Moyen-Âge, elle dépendait de l'Abbaye Sainte-Croix de Bordeaux. La paroisse se trouvait alors dans le district de l'Archiprêtré de Moulis. Et sa cure était séculière.

Au XVIII^e siècle, l'abbé Baurein la considérait déjà spacieuse pour 75 pieds de longs (environs 25 mètres). Il ne nous apprend rien en retour sur son état général, mais au milieu du siècle suivant d'importantes restaurations s'imposaient. L'église était insalubre et le clocher menaçait de s'écrouler. La rénovation de l'édifice fut attribuée aux architectes Gustave et Michel Alaux de Bordeaux. Et l'entrepreneur de Pauillac, Laurent Dejean, fut chargé de l'exécution des travaux. Ceux-ci se concentrèrent sur le clocher, le rehaussement des maçonneries médiévales nord et sud, sur un nouveau sanctuaire et une sacristie. L'édifice fut en partie reconstruit de 1843 à 1878. Et le cardinal Donnet consacra la nouvelle église le 12 septembre 1878.

Orientée avec une légère inclination nord, l'église Saint-Germain est bâtie sur ses fondations du XII^e siècle, dont elle a conservé sur le flanc sud un portail roman. Ouvert dans un avant-corps contre le mur méridional de la nef, celui-ci se

distingue par cinq voussures finement ouvragées, historiées ou décorées de rinceaux, reposant sur des colonnes romaines. L'ouvrage est classé Monument Historique depuis 1908. Un clocher porche en deux registres, doté d'une flèche, s'élève sur sa façade occidentale et constitue l'entrée principale. En pierre de taille, le premier registre, soutenu par d'épais contreforts, se dresse sur deux étages. À l'ouest, il affiche une rose à cinq lobes, destinée à éclairer la nef, et sur les flancs nord et sud d'étroites lancettes. Le registre supérieur de la tour abrite le clocher ajouré par deux grandes arcades géminées à chacune des façades. Le porche largement ouvert par trois arcs brisés est voûté en croisée d'ogives.

L'église se présente en forme de croix latine. Elle-même voûtée de croisées d'ogives, sa nef est constituée d'un seul vaisseau d'une longueur de 22 mètres et d'une largeur de 8,12 mètres. Sa voûte s'élève à 11,30 mètres. Deux travées sont délimitées par des pilastres aux colonnes engagées sur les flancs nord et sud. Une tribune dressée au-dessus du porche laisse entrer la lumière naturelle du jour par la rose pentalobée de la tour. Côté gauche, une chapelle latérale en demi-lune, close par une grille en fer forgé, abrite le baptistère. Elle fut érigée en 1843. La nef est aussi éclairée par deux lancettes aux verrières ornées de motifs géométriques sur chacune de ses façades. Au nord, la seconde travée est décorée d'une statue de Notre-Dame de Lourdes, l'Immaculée Conception, et meublée d'une chaire en bois peinte sur laquelle figure une Gloire.

Le bras nord du transept, percé d'une arcade habillée d'une grisaille, abrite une chapelle à fond plat. Elle est meublée d'un autel en bois et d'une statue, et est consacrée à Saint Joseph. Les statues de Saint Jean-Baptiste, du Sacré-Cœur de Jésus et de Saint Germain d'Auxerre sont aussi présentes dans le croisillon. La clef d'ogive de la croisée du transept est joliment peinte, et représente l'Agneau de Dieu entouré de quatre têtes d'Ange.

Deux marches séparent le chœur de la nef voûtée comme le reste en croisées d'ogive. Des modillons illustrant des têtes de femme soutiennent les nervures de voûte de part et d'autre des piliers. Ajouré par deux baies latérales, le sanctuaire est meublé d'un autel de pierre. Deux sacristies construites en 1861 sont accessibles par les portes percées sous les grisailles des verrières. Celle de droite est surmontée d'un Christ crucifié sans sa croix. Le chevet de l'église est en trois pans séparés par des colonnes engagées dont les chapiteaux fleuris supportent les nervures de la voûte. Il abrite un maître-autel de marbre. Les verrières historiées qui ajourent le sanctuaire sont composées chacune de deux figures saintes. Elles datent de 1861 et sont signées Étienne Thevenot, maître-verrier de Clermont Ferrand. Celles de gauche représentent à la fois Saint Ferdinand et Saint Jean-Baptiste. La verrière centrale illustre la Divine Trinité, tandis que celle de droite représente Sainte Madeleine et Saint Germain.

La chapelle à fond plat du croisillon droit est consacrée à Notre-Dame. Elle présente un autel en bois sculpté ainsi

qu'une statue en bois doré représentant la traditionnelle Vierge à l'Enfant, datés du XVIII^e siècle. On y rencontre aussi une statue de Sainte Thérèse de Lisieux. La façade sud de la nef abrite une statue de Saint Joseph faisant face à celle de Notre Dame de Lourdes à gauche. Un autel et son retable consacrés au Seigneur, avec la statue du Christ crucifié sans sa croix, logent sous la tribune à l'entrée de la nef après le portail sud.

Le clocher de l'église comprend toujours la cloche installée en 1624 dans l'ancienne église.

Église Saint Martin de Ludon-Médoc

(XII^e siècle)

La paroisse de Ludon est sans doute ancienne, entre le V^e et le VI^e siècle, comme l'indiquerait pour son église l'appellation de Saint Martin, en lien avec le célèbre évêque de Tours. Toutefois, la première mention de « *Sanctus Martinus de Ludedon* » n'apparaît dans les textes qu'en 1398. La paroisse dépendait alors l'archiprêtré de Moulis et sa cure était séculière. Des sarcophages, vraisemblablement antérieurs au VIII^e siècle, découverts dans les années 1930 au pied du mur latéral nord de l'église, témoignent déjà de la présence d'un cimetière adjacent au lieu de culte. S'il y eut précédemment une chapelle primitive en rapport avec l'ancienneté reconnue de la paroisse, l'église Saint Martin que nous connaissons aujourd'hui atteste en revanche d'un édifice roman construit au XII^e siècle. Il existait aussi autrefois sur la paroisse un autre lieu de culte à deux kilomètres du bourg. L'église *Notre-Dame de Gilet*, dont il est question, était en fait l'Abbatiale d'un Prieuré rattaché au monastère *Notre-Dame de Bourmet* du Diocèse d'Angoulême. Selon l'abbé Baurein, elle aurait disparu bien avant le XVIII^e siècle.

En revanche, l'église romane Saint Martin fut restaurée au XVI^e siècle, après les dommages qu'elle eut sans doute à subir pendant les guerres de Religion. En plus de ces travaux, un clocher fut construit. Et en 1612, le cardinal de Sourdis rattachait à la Chartreuse de Bordeaux l'église paroissiale de Ludon qui devint, de facto, vicairie perpétuelle.

Malheureusement le village subit, comme tout le Médoc en 1660, un tremblement de terre qui endommagea l'édifice sans qu'on ait connaissance de travaux engagés par la suite. À la fin XVIII^e siècle, une restauration complète s'imposait néanmoins. Des travaux furent entrepris et perdurèrent au siècle suivant. D'une part, la façade occidentale fut remaniée avec un mur écran formant un fronton triangulaire, interrompu par les contreforts du clocher. D'autre part les fonts baptismaux furent déplacés, nécessitant la construction d'une absidiole sur la façade latérale nord pour les recevoir, déjà visible sur le plan cadastral de 1843. Le baptistère fut encore réaménagé en 1875. En 1863, une fenêtre avait été percée à son ancien emplacement pour régulariser la cohérence du mur nord. L'architecte Gaston Grelet aîné fut chargé de travaux d'agrandissement et de la réfection des voûtes et des couvertures en 1883. L'entrepreneur ludonais Gravier aîné en eut la réalisation. Une sacristie fut construite pour l'occasion, et le chevet roman d'origine en demi-lune, observé sur un plan terrier du XVIII^e, démoli pour être remplacé par un chevet plat plus spacieux. Au cours du XX^e siècle, la couverture du clocher, autrefois en ardoise, fut recouverte de zinc.

L'église Saint Martin de Ludon, de forme basilicale, est orientée. À l'ouest, la façade occidentale comprend un clocher aux contreforts massifs qui viennent interrompre un mur écran à fronton triangulaire. Le toit à l'impériale du clocher est couvert de zinc et, particularité à ne pas négliger, un assommoir protège la porte d'entrée. Les murs latéraux, nord et sud, sont scandés de 4 contreforts et percés de 4 baies en

plein cintre. Au sud, une porte murée à plate-bande est surmontée d'une croix en pierre. Au nord des traces de reprises au niveau de la première travée sont visibles. Là se trouvent aussi les vestiges de plusieurs sarcophages antérieurs au VIII^e siècle.

L'église est dotée d'un narthex sur lequel repose une tribune en bois qui forme le tambour d'entrée. Elle est ajourée par une baie en plein cintre colorée d'une verrière de Gustave Pierre Dagrant datée 1888. Sans doute par reconnaissance, à l'annonce de sa nomination de peintre-verrier de la basilique Saint Pierre de Rome, l'artiste représente là, dans les coloris qui lui sont chers, le Pape Léon XIII sous la bienveillante protection de Saint Pierre. La nef de plan allongé se compose de trois vaisseaux et de quatre travées en croisées d'ogive, prolongée par un chevet plat et une sacristie accolée au sud. Sa longueur est de 22,53 mètres, sa largeur de 15,42 mètres. La hauteur de voûte est de 6,80 mètres. La nef est rythmée par deux travées principales dont les arcades en plein cintre naissent de piliers circulaires à chapiteaux sculptés qui sont certainement les plus anciens de l'édifice. Ces chapiteaux romans à larges tailloirs se composent essentiellement de motifs floraux, dont un particulièrement de fleurs de lys.

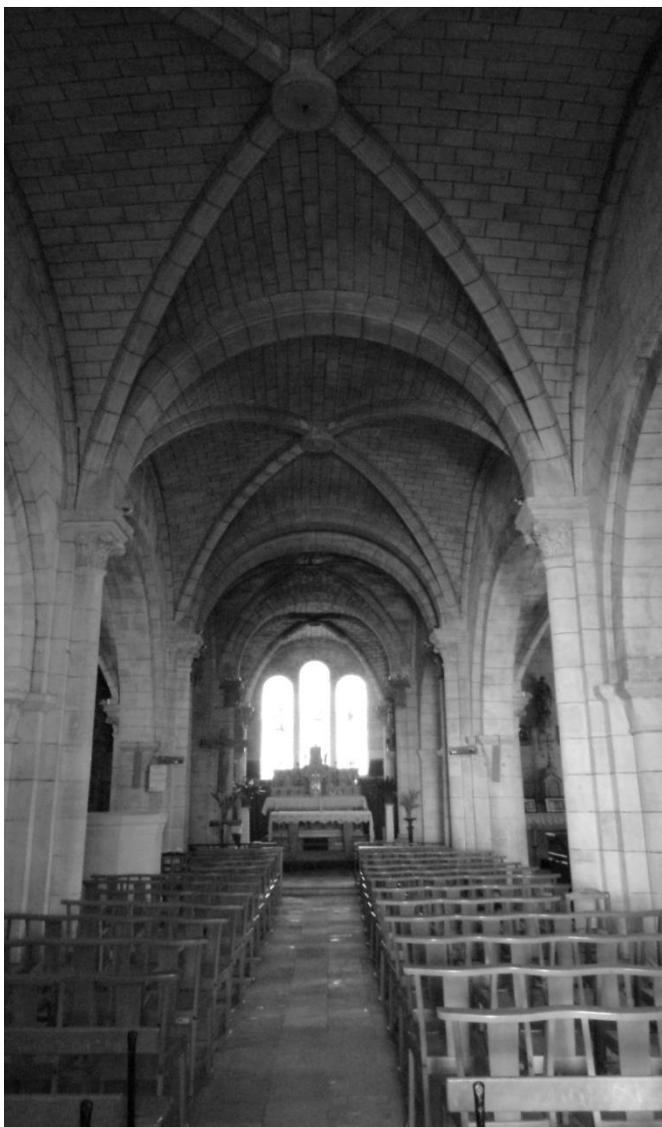
Le collatéral nord abrite les fonts baptismaux délimités par une petite grille en métal semi-circulaire. Pierre Bracassac, artisan de Ludon, réalisa la cuvette en pierre de Rausan. Le baptistère est décoré du tableau d'un artiste non identifié, illustrant le baptême de Jésus dans le Jourdain. Au-dessus, la

clé de l'arcade est ornée d'une croix pattée et porte la date : 1875. Des inscriptions latines ainsi qu'un oculus complètent l'ensemble. La façade est ornée de tableaux datant du XX^e siècle, notamment une descente de la Croix dans la première travée. Et chaque baie dans un arc en plein cintre est illuminée d'une verrière colorée. On trouve aussi le long du collatéral une maquette de bateau, *l'Ave Maria* construite par Monsieur Robin en 2000, et les statues de Notre-Dame de Lourdes et de Sainte Anne avec l'enfant Marie. La chapelle qui clôture le *Côté des Évangiles*, avec autel de marbre et statue, est à fond plat. Elle est illuminée d'une belle verrière, œuvre de Gustave Pierre Dagrant, qui sous la forme d'un diptyque retrace deux apparitions emblématiques de Notre-Dame. Selon la Tradition, la chapelle est consacrée à la Sainte Vierge à l'enfant Jésus. Les statues de Sainte Jeanne d'Arc, à gauche, et de Sainte Thérèse de Lisieux, à droite, la veillent.

Le chœur est séparé de la nef par une marche et le chancel, cette petite grille qui court d'un bout à l'autre du sanctuaire. Il est lui aussi voûté de croisées d'ogive. Ses façades nord et sud abritent chacune un Ange sous l'arc formeret. À gauche la statue de Saint Gabriel, l'Archange de la Bonne nouvelle. À droite celle de Saint Michel terrassant le dragon. Le sanctuaire est en partie peint et ouvre sur des sacristies latérales. L'abside est meublée d'un retable en bois joliment illustré par des représentations du Christ et des Évangélistes. Le chevet plat forme un pignon à rampants décoratifs. Il est encadré de contreforts et ouvert par trois



Verrière de la chapelle sud de G. P. Dagrant



La nef de Saint Martin de Ludon

baies en plein cintre garnies de magnifiques verrières, datées de 1882. Œuvres du maître-verrier bordelais Dagrant, elles illustrent toutes un diptyque autour d'un même personnage. Au nord, le thème de la verrière est Sainte Jeanne de France. Au centre, il s'agit de Saint Martin, le patron de l'église. Au sud, le sujet en est, cette fois, la vie de Sainte Marguerite.

Le collatéral sud abrite une chapelle avec autel et statue consacrée selon la Tradition à Saint Joseph, ici avec l'enfant Jésus. Il est entouré des statues de Sainte Madeleine et de Sainte Catherine. La baie qui donne sa lumière à la chapelle, côté sud, est ornée d'une verrière dont le diptyque illustre l'union au temple de Joseph et de Marie et la mort de Joseph. Plus loin *le Côté des Épîtres* abrite les statues de Saint Antoine de Padoue et du Sacré-Cœur de Jésus, ainsi qu'une plaque commémorative de la Première Guerre Mondiale, accompagnée de la réplique miniature en plâtre du monument aux morts. Cette dernière fut offerte par l'auteur Edmond Chrétien en 1923. Contre la façade ouest, le collatéral se termine par un autel de bois et un tableau de l'école de David représentant « Le vœu de Louis XIII ».

Église Sainte Hélène de Sainte Hélène

(XIX^e siècle)

Une tradition fait remonter la création de cette paroisse et la construction de son église au XII^e siècle quand les Anglais dominaient la Guyenne. Celle-ci s'appuie, selon l'abbé Baurein, au fait que la sacristie ainsi qu'une partie de la voûte du sanctuaire datent de cette époque. Cette église massive de style roman fut certainement rénovée à la fin du XIV^e siècle par l'adjonction d'un clocher trapu. Comme le voulait la coutume, elle était entourée d'un cimetière dans lequel fut exhumé en 1700 plusieurs sarcophages de pierre dont certains incrustés de coquillages, témoignant d'une occupation très ancienne du site. Cela fut corroboré bien plus tard, à la démolition de la vieille église, par la découverte dans le sanctuaire d'une pierre gravée portant l'inscription gallo-romaine suivante : « *Dii manibus et memorix Polychronit defuncti annorum quadraginta Thorybius posuit.* » (traduction : Aux dieux manes et à la mémoire de Polychronit, décédé à l'âge de quarante ans, Thoribius a consacré ce monument.) L'abbé Baurein cite aussi un document de 1423 dans lequel cette paroisse est appelée *Sainte Hélène de Saltu*. Le mot latin *saltus* renvoie au français *bois* ou *forêt*, qui désignait sans doute son cadre forestier. Ce nom, qu'elle gardera jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, sera traduit dans notre langue en *Sainte Hélène de la lande*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Cette qualification, « *de la lande* », permettra néanmoins de la différencier de Saint Hélène de l'estang, plus au nord.

Au XVIII^e siècle ; l'église Sainte Hélène était, aux yeux de l'auteur des *Variétés bordelaises*, « une des plus belles églises des landes. » Elle se composait d'une nef en trois vaisseaux d'un espace conséquent, garnie de belles boiseries. Il faut donc supposer que l'édifice roman du XII^e siècle avait déjà subi quelques agrandissements. Sa cure était séculière et à la collation du Chapitre de Saint André de Bordeaux. Devenue pourtant vétuste un siècle plus tard, après les dévastations de la période révolutionnaire, elle finit par être démolie pour permettre la construction d'un nouvel édifice en 1878 sous l'impulsion du cardinal Donnet. Bâtie dans un style néo-roman, la nouvelle église coûta à l'époque aux environs de 99 000 francs or. Malheureusement, en 1927, un incendie la détruisit. Et elle fut reconstruite dans le style néo-gothique *.

L'église Sainte Hélène, de forme basilicale est orientée avec une légère déclinaison sud. Elle est dotée sur sa façade occidentale d'une tour clocher carrée de trois étages avec aiguille. De fines colonnes engagées aux fins chapiteaux de décor végétal supportent de part et d'autre le fronton triangulaire et l'archivolte du portail. Sous des voussures dentelées, la sculpture du tympan représente Notre Dame reine du ciel assise sur un trône pour accueillir les fidèles. Elle tient la croix de la Passion dans la main gauche, le Livre dans la main droite, tandis que des Anges s'inclinent devant elle en déployant des banderoles. Sur celle de gauche on peut encore lire : « *Venite, adoremus* ». On accède dans l'église par un narthex sous la tour. La nef se décline en trois vaisseaux à

* Informations toutefois soumises à réserves.

différentes hauteurs de voûtes, et quatre travées éclairées de grisailles à motifs géométriques. Sa longueur est 25,65 mètres et sa largeur de 14,75 mètres. La voûte centrale culmine à 11,7 mètres, celles des collatéraux à 7 mètres. Elles sont en croisées d'ogives. Sur la première travée se dresse, au-dessus du vaisseau principal, une tribune. Le collatéral nord abrite le baptistère dans une chapelle attenante au narthex., éclairée par deux grisailles exposées nord et ouest. Les fonts baptismaux en pierre semblent composites. La cuve oblongue gravée peut être du XVII^e voire du XVIII^e siècle. Les symboles qui l'ornent sont plutôt modernes. La feuille d'acanthé très stylisée accompagne des cœurs et des pentagrammes étoilés qu'on retrouve à cette époque en bourgogne comme à Saint-Romain-au-Mont d'Or. Cœurs et étoiles ornent aussi les fonts baptismaux de l'ancienne église du XVII^e de Saint Jacques de l'Étoile dans la Somme. Le pentagramme est d'ailleurs l'étoile qui annonce aux Rois Mages la naissance du Christ. C'est un symbole de pureté censé nous guider dans les Ténèbres ; mais elle fut encore, pour les compagnons tailleurs de pierre, ce symbole géométrique jouissant de tout le prestige accordé au nombre d'Or comme aux rites initiatiques qu'il suscitait. Gravée à la main, la cuve présente les noms de Jean Eyquem, curé de la paroisse, et de Dardan ainsi que la date 1778. À côté des fonts baptismaux se trouve une statue de la Vierge à l'Enfant amputée de la main droite. Dans la première travée, il y a une peinture naïve de 1851 représentant le baptême de Jésus dans le Jourdain. Il s'agit de l'œuvre d'un artiste local Jean Baptiste, à l'époque artisan coiffeur à Sainte Hélène, qui stylisa sa signature par la suppression du « p ». La seconde

travée accueille le confessionnal. La travée suivante est ornée d'une statue polychrome de Sainte Bernadette et la quatrième d'une statue en plâtre de Notre Dame de Lourdes. La chapelle à fond plat, avec retable et statues, qui clôture le *Côté des Évangiles* est consacrée à la Sainte Vierge Marie Mère de Dieu. Le retable imitant la Jérusalem céleste abrite sur des tourelles, de part et d'autre de la Vierge à l'Enfant, les sculptures de deux Anges en oraison d'une finesse exquise. La chapelle est aussi illuminée par l'unique verrière historiée du collatéral qui représente la *Mater Dei* dans un panel de coloris rouge et bleu, évoquant à la fois le sacrifice de la Passion et le sublime de la spiritualité. Comme toutes les autres verrières de l'église, elle est l'œuvre du maître verrier bordelais Henri Feur et date de 1878. Le pilier droit de la travée supporte une statue de Sainte Jeanne d'Arc, œuvre du sculpteur angevin Pierre Rouillard (1896-1990).

Le chœur est séparé de la nef par deux marches. Voûté en croisées d'ogives comme le reste de l'édifice, il abrite dans le sanctuaire une table d'autel en bois et dans l'abside un maître-autel en pierre. Le chevet se décline en sept pans. Les pans du sanctuaire, le premier et le septième, comportent deux registres : un mur nu sous un arc formeret, et une rose quadrilobe en grisaille dans les voûtains que délimitent les arêtes d'ogives. Les cinq pans de l'abside se décomposent en trois registres : un mur nu pour les second et sixième pans (ouvert par la porte d'une sacristie latérale seulement pour le sixième), ensuite une baie ornée d'une verrière, et enfin une claire-voie sous forme de rose quadrilobe dans les voutains.

Les verrières historiées des troisième, quatrième et cinquième pans représentent successivement Sainte Hélène, patronne de l'église, Notre Seigneur Jésus Christ et Saint François. Les roses quadrilobes figurent des Anges.

Le collatéral sud expose quelques pièces d'une valeur inestimable dans la chapelle occidentale. On y trouve, entre autres, la pierre gravée d'une inscription gallo-romaine, découverte dans l'ancienne église au XVIII^e siècle. Une sculpture en pierre du XV^e siècle représentant Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, attire aussi notre attention. Il en est de même d'une élégante petite sculpture d'un style assez précieux mais de facture habile représentant, cette fois, l'Apôtre Saint Jacques. Datée de 1630, il s'agit là d'une œuvre du maître architecte et sculpteur d'origine flamande installé à Bordeaux René Upquen (Upqueur ou Hopquen) à qui on doit aussi le tabernacle du maître-autel de l'église des Carmélites de Bordeaux. La première travée du *Côté des Épîtres* abrite la statue de Saint Jean dans une gestuelle assez maniérée. La suivante est occupée par le Mémorial aux Morts de la Guerre 14-18. La troisième travée reçoit une statue polychrome de Saint Antoine de Padoue, et la quatrième celle de Sainte Thérèse de Lisieux. La chapelle à fond plat qui termine le collatéral est consacrée, avec autel et statue, à Saint Joseph et à l'enfant Jésus. Le pilier gauche de la travée abrite une sculpture en pierre du Sacré-Cœur.

On notera la présence d'un Christ en croix dans la nef, encadré des statues de la Sainte Vierge et de l'Apôtre Saint Jean.



*Saint Jacques de Sainte Hélène
(XVII^e siècle)*



*Notre-Dame de Salaunes
(XIX^e siècle)*

Église Notre-Dame de Salaunes

(XIX^e siècle)

La paroisse de Salaunes est ancienne et, à en croire l'abbé Baurein qui la visita dans les années 1780, son église était « *petite mais jolie et régulière* » et conservait encore un « *ancien corps* » datant du XII^e siècle. Dans les Archives Historiques Départementales on trouve pour la première fois trace de celle-ci en 1517, lors d'un hommage fait au Roi Charles IX par Gaston de Foix, Comte de Candale. Il fait alors mention de « *Sallaunes au pays de Médoc* » comme d'une seigneurie. Baurein nous apprend aussi que son église dépendait alors de l'Archiprêtré de Moulis, en précisant que sa cure avait toujours été séculière. Il faut croire toutefois qu'à la fin du XIX^e siècle, l'édifice était devenu trop exiguë et sans doute vétuste pour justifier son remplacement.

L'église Notre-Dame de Salaunes que nous connaissons fut construite en 1865 par les entrepreneurs Ricard et Lagueyte. Les sculptures de pierre et de plâtre furent réalisées par le sculpteur bordelais Duburch à qui on devait déjà les statues de la chapelle de la Prison Départementale ainsi que celles de la chapelle du Saint-Esprit à la basilique Saint Michel de Bordeaux. La nouvelle église de Salaunes s'inscrit dans la continuité de ce vaste mouvement de restauration et de construction d'édifices religieux que connu la Gironde au temps du cardinal Donnet. Elle fut bénie par l'Archevêque de Bordeaux le 11 septembre 1867. Correctement orientée, l'église est de forme basilicale et de style néo-gothique. Un

clocher carré de quatre niveaux, doté d'une aiguille, se dresse sur la façade occidentale. Le premier niveau constitue le porche d'entrée, le second est percé d'arcades géminées à claire-voies sur ses trois côtés, le troisième affiche l'horloge et le dernier étage abrite les cloches.

À l'intérieur, la nef se décline en trois vaisseaux voûtés de croisées d'ogives et de quatre travées. Les voûtains sont doublés d'un appareillage de maçonnerie en brique pleine dont la fonction n'est pas seulement esthétique mais aussi augmente la capacité de résistance de la voûte. La longueur de la nef est de 17,62 mètres pour 13,54 mètres de large. La voûte du vaisseau principal, plus élevée, culmine à 11,50 mètres. La hauteur de celle des collatéraux est de 6,30 mètres. Les vaisseaux sont séparés dans chaque travée par des colonnes corinthiennes. Les corbeilles de leurs chapiteaux sont ornées d'un décor végétal caractéristique de cet ordre, composé çà et là de doubles feuilles d'acanthé. Dans le vaisseau central une tribune se dresse au-dessus du porche. Communiquant avec le second niveau du clocher, elle permet à la lumière naturelle de pénétrer dans la nef par ses baies géminées. L'église est encore illuminée par sept baies à claire-voie dans chacun des collatéraux, ainsi que par d'autres baies hautement percées sous les voûtes du vaisseau principal. Toutes les verrières qui ornent ces baies sont des treillis presque incolores.

Le collatéral gauche abrite dans son aile orientale les fonts baptismaux. De forme octogonale, ceux-ci sont en pierre. La cuve reposant sur un pied unique, ils sont séparés du reste de la nef par une grille. La forme octogonale met ici en exergue le nombre huit qui évoque le passage dans l'Autre Monde et la

Résurrection. Ainsi le baptême, qui nous introduit dans la nouvelle Création initiée par le Christ, l'Église, est toujours célébré en référence à la Résurrection puisque celui qui reçoit ce sacrement devient un être nouveau. Dans *l'Évangile de Jean*, la Résurrection fait elle-même référence à la notion du huitième jour (*Jean. 20, 1*), considéré comme le premier jour de la nouvelle semaine. Par leur forme, les fonts baptismaux renvoient ici à cette notion symbolique. Le reste du collatéral est assez dépouillé. On y trouve aucune statue mais un confessionnal dans la seconde travée. La chapelle à fond plat qui clôture le *Côté des Évangiles* avec autel en pierre est consacrée à Notre Dame. Elle est séparée là encore du reste de la nef par une grille et une marche. La statue de Vierge orante occupe là son emplacement traditionnel.

Le chœur est quant à lui séparé de la nef par deux marches. Il est meublé d'une table autel en bois. Comme le reste de l'édifice, le chœur est voûté en croisées d'ogives. Leurs arêtes sont portées par un assemblage de trois colonnes engagées sur des pilastres faisant la jonction entre l'arc triomphal et les voûtains du chevet. Les collatéraux sont prolongés par des sacristies nord et sud auxquelles on accède, depuis le sanctuaire, par des portes percées dans les murs latéraux. Le chevet pentagonal qui le prolonge est surélevé de deux marches. Il est aussi constitué de cinq pans déclinés en deux registres. Le premier constitue un mur aveugle quand le second est percé de hautes baies à claire-voie. Celles-ci sont ornées de vitraux. Seules les trois verrières du milieu le sont de motifs historiés, œuvres du peintre-verrier Jean-Baptiste Lieuzere. La verrière du second pan, à gauche, illustre Saint

Blaise. À sa droite, sur le troisième pan, se tient une verrière signée du Maître, datée de 1867, qui représente le Bon Pasteur. L'œuvre de droite, sur le quatrième pan du chevet, est une représentation de Saint Roch. Le maître-autel en pierre a aussi la forme d'une table. Un crucifix en bois orne le premier registre du pan central au-dessus de l'autel.

Le collatéral sud, appelé aussi *Côté des Épîtres*, est plus riche en ornement que le précédent puisqu'on y trouve plusieurs statues. Ainsi la première travée en abrite une en bois polychrome de Saint Roch, datant du XVIII^e siècle. Elle est classée au titre des Monuments Historiques. Une statue en plâtre de Sainte Antoine de Padoue orne la travée suivante. Et une autre polychrome du Sacré-Cœur de Jésus occupe la troisième. La chapelle à fond plat qui clôture cette aile de la nef, avec autel en pierre et statue, est dédiée à Saint Joseph portant l'Enfant. Une seconde sculpture représentant le saint et l'Enfant repose sous la baie de la travée.



Notre Dame de Salaunes



Notre-Dame de Lacanau

Église Saint Vincent de Lacanau

(XVIII^e siècle)

Il existait autrefois, dans la presqu'île médulienne, un modeste port dressé sur la rive d'un chenal qui reliait l'océan. À l'ère chrétienne il prit le nom de Port Maurice. Occupé par les Romains, son activité commerciale se développa sous l'administration impériale. Bois de charpente, résines, goudron embarqués sur les galères firent sa notoriété. Les eaux de l'étang en formation s'évacuaient alors en partie par ce chenal. Au IV^e siècle la découverte par des marins espagnols du corps martyrisé de Saint Vincent dans cette région, et l'accueil qui lui fut rendu, atteste déjà d'une importante communauté chrétienne. Port Maurice fut changé en Port Saint Vincent. Et la première église portant ce nom vit sans doute le jour à cette époque. L'abbé Bertruc, curé de Carcans (1895-1925), nous rappelle que la construction des églises préromanes de Lacanau, de Carcans et de Saint Hélène de l'Estang remonterait au VII^e siècle. La paroisse avait-elle dans ce laps de temps tronqué le nom de Port Saint Vincent par celui de Saint Vincent de Lacanau ? Elle apparaît bien ainsi dans quelques titres latins de l'époque : *Sanctus Vincentius de Canali*. Au XII^e siècle la toponymie de la paroisse évoluera du latin *Canali* au gascon *La Canau*, pour se fixer définitivement à Lacanau en 1326. L'importance du chenal dans l'économie locale, *la canau* en gascon, a largement impacté le nom de la paroisse. Et ces églises nommées par l'abbé Bertruc étaient déjà anciennes quand Fort fils de Gausson Guillaume, seigneur de Lesparre, en

fit don à l'abbé Foulques, du couvent bénédictin Sainte-Croix de Bordeaux, en 1099.

L'église Saint Vincent, avant le XVIII^e siècle, se dressait plus près de l'étang, au bourg de Thalaris qui avec Meugas, Narsos et Mistres constituait les principaux lieux de vie de la paroisse. Aux environs de 580 intervinrent dans la région de « grands cataclysmes » amenant à l'érosion marine et à l'ensablement progressif de la côte. Ceux-ci finirent par modifier profondément le paysage médulien. Le chenal disparut rompant l'écoulement naturel des eaux vers l'océan. La superficie de l'étang s'accrut en conséquence. Et en 1650, l'église était entourée par les marais prolongeant ce lac qui ne cessait de grandir. En 1667, le curé de Lacanau se plaignait déjà à son seigneur que le ruisseau voisin (*l'Eyron*) débordait dans son église, l'empêchant d'y pénétrer avec ses paroissiens. Devant l'aggravation de la situation treize ans plus tard, le Baron de Caupos, Seigneur de Lacanau, fit relever l'intérieur de l'édifice pour préserver la tenue des offices rendue impossible en hiver. C'était encore insuffisant. En 1717, l'assemblée des paroissiens demanda cette fois qu'on rebâtisse une nouvelle église et un autre cimetière. Au bout de 40 ans, las de ne pas être entendu par leur Seigneur, les paroissiens s'adressèrent cette fois à l'Archevêque de Bordeaux. Ils lui demandèrent la permission de démolir l'église pour la déplacer avec le cimetière, car les corps déterrés flottaient dans les fossés. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la décision sera finalement prise de construire une nouvelle église.

En 1765, l'église Saint Vincent de Lacanau fut reconstruite en retrait des marais avec une partie des pierres de l'ancien édifice, sur un terrain offert par le Baron de Caupos. La construction imputa à l'architecte margalais René Monpontet et ne correspond pas au style du XVIII^e siècle. L'ancienneté du plan de construction, qui n'est pas même du roman, laisse penser au contraire à une volonté de reproduire celui de l'église des marais. À l'époque, on ne parla guère d'ailleurs de construction neuve mais seulement de déplacement. Toutefois, si la nouvelle église évoque par sa forme et ses matériaux un édifice préroman antérieur au X^e siècle, elle est indéniablement plus grande que ne le fut celle de Thalaris dont il est écrit qu'elle était si petite que le curé avait de la peine à se glisser entre le balustre de la communion, la chaire, et le banc des seigneurs.

L'église actuelle construite en moellon de moyen et petit appareils est correctement orientée. De forme basilicale, elle possède, en avant d'un mur clocher, un porche assez large qui rappelle celui de la chapelle de Saint Raphaël plus au nord. Son clocheton est peu saillant, percé de deux baies pour abriter les cloches, et se termine par un pignon triangulaire surmonté d'une croix. La première cloche baptisée Saint Vincent fut installée dans l'arcade sud en 1773, offerte par le Président Verthamon et son épouse Marie de Caupos, baronne de Lacanau. La seconde, nommée Eglantine Josée, ne fit son apparition qu'en mars 1980. Un second porche ouvert s'élève sur sa façade sud, flanqué d'un mur à l'ouest, donnant à l'édifice une deuxième entrée. À l'intérieur, la nef se compose

de trois vaisseaux et quatre travées aux arcs en plein cintre portés par des piles carrées. Apparente, la charpente du toit repose sur les travées. La longueur de la nef est de 21 mètres pour une largeur de 13,60 mètres. Dans le vaisseau central la hauteur de voûte est de 8,30 mètres. Les fonts baptismaux en pierre de l'ancienne église des marais sont installés à droite en entrant dans le vaisseau principal de la nef. Monolithiques, composés d'une large cuve circulaire sur un pied central cylindrique, ils peuvent dater du XII^e siècles. On peut regretter qu'ils n'occupent pas la chapelle occidentale du collatéral nord destinée traditionnellement à cet usage et inemployée. Au-dessus de la porte d'entrée, une baie est creusée dans le mur clocher. Elle est ornée d'une verrière représentant, dans un médaillon, Sainte Cécile, patronne des musiciens.

Le collatéral nord reçoit son éclairage naturel de trois baies ornées de vitraux. Postérieures au décès du peintre verrier bordelais Gustave Pierre Dagrant, ces verrières datées de 1925 sont l'œuvre de l'atelier du Maître repris par ses fils à sa mort en 1915. Ce sont des grisailles représentant chacune le portrait d'un Saint dans un médaillon de couleurs. Dans la première travée, il s'agit de Saint Pierre, de Saint Christophe portant l'Enfant dans la troisième et de l'Immaculée Conception dans la quatrième. Des peintures sur toile ornent aussi le *Côté des Évangiles*. Au centre de la seconde travée, un tableau signé Dubuisson, daté 1781, exprime une allégorie autour du baptême de la Vierge. Il est encadré par deux autres tableaux plus petits, attribués au même artiste, dont l'un représente à gauche un prêtre en prière et l'autre, à droite, un

roi Saint Louis très maniéré. La chapelle à fond plat, anciennement consacrée à la Vierge Marie comme le veut la tradition et comme le rappelle la verrière de Dagrant, est depuis 1979 dédiée à Saint Jacques. Le Saint y est représenté par une magnifique statue de pierre polychrome du XVII^e siècle, attribuée avec son retable au sculpteur Pierre II Dubois, nous rappelant l'importance de Lacanau sur le chemin de Compostelle tout au long du Moyen-Âge.

Le chœur est séparé de la nef par une marche. L'autel en bois, face aux paroissiens, est en forme de tronc de pyramide renversé. Face à l'assemblée, il est paré d'un revêtement marbré orné d'une gloire qui proviendrait vraisemblablement d'un autel latéral supprimé au siècle dernier. Deux verrières légendaires, signées de la Maison Delmas, illuminent le sanctuaire. Celle de gauche représente le Christ attablé en présence des pèlerins d'Emmaüs. Celle de droite illustre la remise des clés du Royaume des cieux à Saint Pierre. Datées de 1925, elles ne peuvent être l'œuvre du peintre verrier Jean Léon Delmas décédé prématurément en 1920. Elles sont les compositions de son atelier repris à sa mort par Elie Caillaud sous le nom de Maison Delmas. De part et d'autre du chevet en demi-lune se dressent deux statues de bois polychrome du XVIII^e siècle. Il s'agit à gauche de Saint Vincent, œuvre attribuée au sculpteur Jean Thibaud à qui on doit aussi les stalles de la cathédrale Saint André de Bordeaux. À droite, la statue représente Saint Valère. Un Christ crucifié en bois sculpté, sans sa croix, encadré dans un tableau orne le chevet en pierre nu. Cette œuvre d'un réalisme bouleversant laisse apparaître des

détails d'une précision anatomique saisissante. Placé au fond de l'abside, le maître-autel rococo en bois doré est du XVIII^e siècle. Les feuilles d'acanthé qui décorent ses angles, la diversité des trompe-l'œil de marbre et le galbe du meuble retiennent notre attention.

Le collatéral sud n'est pas moins riche que le précédent. Il abrite en effet dans sa chapelle occidentale une œuvre qui vaut le déplacement. Il s'agit d'une *Piéta* du XVI^e siècle qui met en scène, à côté de la Sainte Vierge tenant le corps du Christ sur ses genoux, Sainte Marie-Madeleine et Saint Jean en pleurs. Cette œuvre est sculptée dans un seul bloc de pierre et n'a pas, du fait des rehauts de la peinture, l'aspect froid et minéral de son support. Elle exprime au contraire sur les visages de ses trois personnages une profonde douleur. Les première, troisième et dernière travées sont elles aussi percées de baies habillées de grisailles de la Maison Dagrant. Saint Hubert est représenté dans le médaillon de la première verrière, Sainte Marguerite dans celui de la seconde et Saint Joseph dans la dernière. La seconde travée ne possède aucun ornement puisqu'elle fait place à une porte ouverte au sud. La chapelle du *Côté des Épîtres* avec autel et statue est aujourd'hui consacrée à Notre Dame. La statue de bois polychrome du XVIII^e siècle de la Vierge Marie à l'enfant Jésus et son retable sont attribués au sculpteur bordelais Pierre II Dubois.



Piéta de Saint Vincent de Lacanau



Notre-Dame des Flots de Lacanau Océan



L'église Notre-Dame des Flots de Lacanau océan

(XX^e siècle)

Lacanau océan est né d'une initiative personnelle. En 1884 Pierre Ortal, propriétaire à Lacanau et chef de service aux Chemins de fer des Landes, fit connaître par écrit à la municipalité de Lacanau son intention de créer une station balnéaire sur les dunes littorales de la commune. Le 5 octobre suivant, le conseil municipal étudia l'avant-projet de relier par chemin de fer jusqu'à l'océan la future ligne Bordeaux-Saint-Louis Lacanau. Le plan de cette voie de chemin de fer fut présenté aux autorités, le 19 août 1903, par l'ingénieur Émile Faugère. En octobre 1904, les premiers terrains mis en vente sur le littoral furent commercialisés. Les matériaux de construction purent être acheminés en 1905, sitôt la voie ferrée et la gare de Lacanau-Océan mises en service. Les premières villas sortirent enfin des sables et furent achevées dès 1907. La même année la chapelle Notre-Dame des Flots fut édifiée sur la dune nord à l'initiative de Madame Gardey de Soos, épouse de Jean Émile Faugère. Correctement orientée, elle fut construite en brique et en bois. Une croix surmontait le pignon occidental, au-dessus d'un porche protégeant des vents d'ouest l'accès à l'église. Trois baies ouvertes sur les façades nord et sud permettaient d'éclairer la nef. Et un clocheton s'élevait sur le pignon oriental, précédant un chevet à fond plat. La chapelle disparut après la guerre.

Construite en 1966, la nouvelle église Notre-Dame des Flots fut l'œuvre des architectes Duclos, Maxwell et Moreau. D'une architecture résolument moderne, fonctionnelle de trame orthogonale, elle est composée d'une ossature apparente en acier sur lesquels repose une toiture en bacs d'aluminium juxtaposables et inclinés en double pente. La toiture débordé légèrement sur trois côtés et forme plus largement un auvent d'entrée sur le quatrième. Ce décalage protège les murs de clôture en briques creuses apparentes et vernies. L'église proposait à l'origine une double orientation saisonnière. Ainsi en été, dans un axe est-ouest, les deux tiers de l'édifice pouvaient offrir 580 places assises ainsi qu'un espace libre pour suivre la messe debout. En hiver, quatre panneaux mobiles translucides, un par travée, pouvaient s'abaisser pour fournir dans un axe nord-sud un espace suffisant au nombre plus réduit de paroissiens. Toutefois ce dispositif audacieux n'est plus fonctionnel aujourd'hui. A la demande du curé, il a été supprimé car présentant un risque de dangerosité.

À l'intérieur, aucun traitement d'embellissement ne fut entrepris. La sous-face des bacs acier est restée apparente, comme l'ossature métallique. Le sol se pare de simples tomettes rouges et les vitraux ne sont que des dalles de verre brut. L'extrême dépouillement du système architectonique provoqua, à la réalisation, une réaction de rejet du comité paroissial jugeant que l'église ressemblait à un quelconque hangar d'usage industriel ou commercial. Cette sobriété fut source de conflits. Dans un numéro de « *l'Art sacré* », le père

Jean Capellades écrit à ce propos : « *Ce n'est qu'un hangar mais un hangar dont la qualité exprime non la médiocrité mais l'éclat de la pauvreté angélique alors que tant d'architectures boursouflées ou mignardes témoignent de notre vanité et de nos petitesesses.*»

Cette église a reçu le Label Patrimoine du XX^e siècle en 2015.

Église Saint Seurin du Pian-Médoc

(XI^e siècle)

La paroisse du Pian Médoc est citée dans les anciens titres gascons, dès le XIII^e siècle. Jean-Auguste Brutails fit remarquer l'évocation de « *la parropia de dou Pian* » dans le cartulaire du Chapitre en 1237. Et l'abbé Baurein rappelle qu'elle porta le nom de *Daupian* dans un titre du 19 septembre 1335. Son ancienneté est incontestable. Un peuplement primitif du site est avéré par la découverte de vestiges d'un sanctuaire à emmarchement préchrétien, sous le chœur de l'église Saint Seurin. Il ne fait aucun doute que la nature traditionnellement sacrée du site invita nos missionnaires à dresser ici leur premier lieu de culte.

L'église actuelle fut certainement précédée par des chapelles primitives. La dédicace de l'église à saint Seurin plaiderait plutôt en faveur d'une fondation vers le X^e siècle, période de ferveur pour ce saint dans le diocèse de Bordeaux. Lors du dégagement des fondations et des premières assises des murs nord et sud de la nef, au cours des périodes de restauration que connues l'église, la maçonnerie découverte en petit appareil a révélé une construction préromane du XI^e siècle. Il faut donc admettre que l'ouvrage se façonna sur plusieurs siècles avant d'acquérir la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. La construction du chœur surmonté du clocher, dont la fondation à deux ressauts, très profonde, vient s'appuyer contre le mur de la nef, est incontestablement

plus tardive. Les larges chapiteaux sculptés de têtes animales et humaines, typiquement romans, corroborent là une œuvre de la fin du XII^e siècle. Rattachée à l'Archiprêtré de Moulis, l'église du Pian faisait déjà partie du Chapitre de Saint Seurin de Bordeaux en 1180. Le plan cadastral de 1843 montre un édifice présentant des dispositions analogues à celles actuelles, à l'exception de la nef plus courte. En 1846, la reconstruction d'une partie de l'église fut en effet réalisée par l'architecte Jean Girard. Lors de ces travaux l'ensemble de l'édifice fut rehaussé de 0,70 mètre. L'ancienne nef partiellement démontée fut reconstruite avec les anciens moellons tandis que six nouvelles baies ont été percées. Une nouvelle façade fut montée, dotée d'un portail en pierre de Bourg, avec rose et niches aux angles en remplacement de l'ancien porche.

L'église est isolée du bourg, entourée de quelques bâtiments à proximité du château de Malleret. Orientée est avec une légère inclinaison sud, elle est de forme basilicale. Elle se compose d'une nef unique prolongée en retrait par la tour quadrangulaire du clocher, dont le rez-de-chaussée, contreforté aux angles, est occupé par le chœur. La façade ouest, avec porte d'entrée, se compose de deux contreforts d'angle surmontés par des niches couronnées d'une corniche rampante moulurée. Une rose est percée dans le tympan du fronton surmonté d'une croix en pierre. L'ensemble est bâti en moellon avec des assises de petit appareil pour les parties basses du mur sud de la nef, la pierre de taille étant réservée au portail, aux encadrements et aux pilastres. Au sud, proche

de la façade, est adjointe une remise qui est l'ancienne chapelle des fonts baptismaux. Lors de la visite pastorale de l'archevêque François de Sourdis, en 1610, le baptistère dit « *accolé à la muraille* » était encore ouvert sur l'extérieur. Au nord, une construction en appentis englobe la tourelle d'un escalier en pierre de taille, hors-œuvre, menant au clocher qui, elle, pourrait dater du XVIII^e siècle.

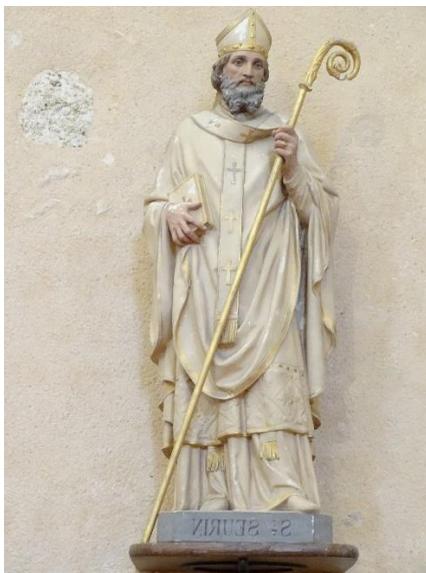
On accède à l'intérieur de l'église par un narthex sur lequel s'adosse une tribune au-dessus de laquelle une rose quadrilobée, dont la verrière illustre le Sacré-Cœur de Jésus, perce la façade. La nef, d'une longueur de 17,30 mètres pour une largeur de 7,76 mètres, se compose d'un vaisseau unique, couvert d'une fausse voûte en berceau brisé, lambrissée, qui retombe sur une corniche moulurée. La hauteur de voûte est de 8,74 mètres. De chaque côté, trois baies à claire-voie ménagées dans des lunettes la dispensent de lumière. Sous la tribune, des chapelles orientées se dessinent de part et d'autre du narthex. Celle de droite, avec statue, est consacrée à la Vierge à l'Enfant. Celle de gauche l'est à Sainte Jeanne d'Arc. Excepté les tableaux du Chemin de Croix, la décoration de la nef se compose de quelques sculptures : les statues de Sainte Thérèse de Lisieux et de Sainte Ursule, *Côté des Évangiles*, celle de Saint Seurin et d'un Crucifix, *Côté des Épîtres*. Une plaque de marbre commémorant les soldats morts au combat, signée par Th. Ricaud, orne le mur sud de la nef. À droite de la porte de la remise, on trouve aussi les vestiges peints au XVII^e siècle de la litre funéraire de la famille d'Alesme, seigneurs du Pian jusqu'à la Révolution. Deux chapelles à fond plat, avec autels

de marbre et statues, dans les murs latéraux de la nef, sont consacrées au nord à la Vierge Marie, et au sud au Sacré-Cœur de Jésus.

L'accès au chœur, séparé de la nef par deux marches, se fait par un arc triomphal brisé dont les nervures retombent sur des piliers circulaires à chapiteaux de style roman. La voûte d'ogive repose sur des culots sculptés qui représentent des visages humains et une tête d'animal. Au cœur du sanctuaire, l'autel est une œuvre contemporaine dans la table et le socle sont fait de marbre et le pied en verre. Les fonts baptismaux en marbre gris ornent étrangement le chevet éclairé par une lancette à claire-voie. Deux autres baies étroites, de part et d'autre du chœur, laissent entrer la lumière naturelle à travers des verrières signées du vitrailliste B. Fournier de Bordeaux. Ces œuvres sont datées de 1995. L'abside adossée au chœur-clocher dont les murs, très peu fondés, sont bâtis sur des sépultures pour certaines médiévales, pourrait remonter à une campagne postérieure à la venue de l'Archevêque. Cette datation s'appuie sur la découverte d'un double tournoi d'Henri IV ou Louis XIII retrouvé dans le remblai. Une sacristie accessible depuis le chœur se dresse derrière la chapelle nord de la Sainte Vierge. Elle est dotée de trois fenêtres et, dans le mur sud, s'un évier en pierre datant du XVII^e siècle.

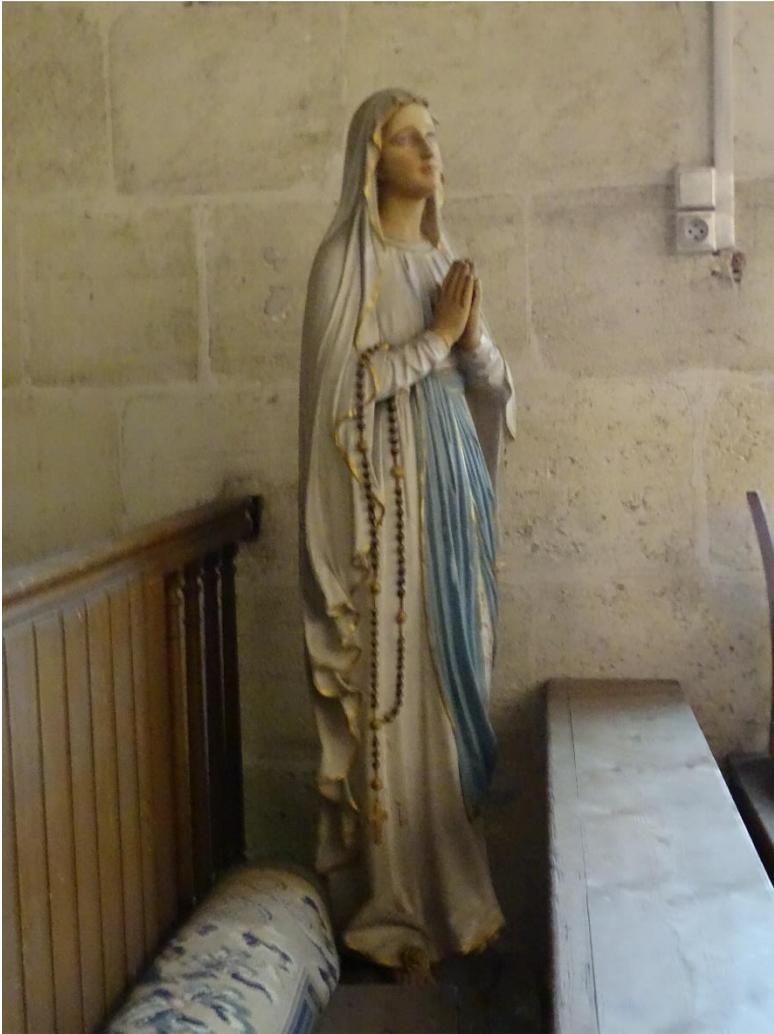
Au XX^e siècle, notamment en 1963, les sols de l'église ont été refaits à neuf et, en 1975, la sacristie a fait l'objet de travaux notables. Plusieurs campagnes de restauration par les Monuments historiques ont été entreprises, la dernière, au

début des années 2010, concernant les enduits de la sacristie et du chœur.



Église Saint Seurin du Pian Médoc





Chapelle de l'Ermitage Lamouroux
Couvent des sœurs de la Miséricorde
Le Pian-Médoc
(XX^e siècle)

Situé sur la paroisse du Pian, le domaine, autrefois appelé « *Le Porge* », était au milieu du XVIII^e siècle la propriété de Charles-Mathurin De Vincens. En 1760, l'acte de partage des biens l'attribuait à Elizabeth de Vincens, épouse de Louis-Marc-Antoine de Lamouroux. Après la Révolution, en 1794, leur fille, Marie-Thérèse de Lamouroux s'y installa. Elle résida, jusqu'en 1801, dans un logement appelé alors « *La maison du berger* » - qui subsiste encore aujourd'hui au centre de la cour intérieure. A cette date, elle quitta le domaine pour fonder à Bordeaux les Sœurs de la Miséricorde. Après sa mort, une chapelle fut construite à l'Ermitage du Pian en 1846. La propriété était tournée vers la viticulture et le domaine resta partagé entre les sœurs et des laïcs tout au long du XIX^e siècle.

Le couvent se situe au sud en contrebas de la colline où est implantée l'église Saint Seurin du Pian. Autour, la vigne a depuis cédé la place à des bois et à des champs. Les constructions du couvent sont aujourd'hui intégrées dans un vaste complexe d'accueil pour jeunes en difficulté. Elles se composent, dans l'avant-cour, d'un édifice quadrangulaire à étage, percé de deux travées, désigné comme le bâtiment de l'aumônier. Sur la façade principale, il est orné d'une croix en pierre. À l'ouest, dans son prolongement, on trouve une

dépendance, anciennement un chai, dont les percements furent modifiés au début de ce siècle. En retour, dans un axe nord sud, on découvre le bâtiment d'accueil et les logements des sœurs faisant la jonction entre parties publique et privative du domaine. De plan rectangulaire, il est en bâti en moellons et se compose d'un étage carré, distribué par un escalier intérieur en bois. Au levant, se trouve la chapelle. Plus au sud, la maison dite du berger est un édifice bas en moellon enduit percé de huit ouvertures. À l'intérieur, un petit oratoire a été ménagé dans un retraits au nord d'une des chambres.

La chapelle de l'Ermitage est orientée avec une légère inclinaison nord. De forme basilicale, sa nef à vaisseau unique fait 15 mètres de long pour une largeur de 8,56 mètres. Sa hauteur de plafond est de 8,15 mètres. Sur le pignon, des pilastres surmontés d'un arc en plein cintre en ressaut viennent encadrer l'entrée principale. Deux étoiles et une croix ornent cette façade. Une corniche à modillons surmonte l'ensemble. À l'intérieur, une tribune coiffe le narthex, éclairée par une rose hexagonale percée sous le plafond. Accolée au sud, une galerie haute fermée est supportée par une structure en acier qui protège le passage entre la chapelle et le bâtiment d'accueil. La nef est illuminée au nord comme au sud par quatre baies. Elle est ornée par les statues du Sacré-Cœur de la Vierge à l'Enfant, à gauche, et de Saint Joseph à l'Enfant, à droite. Le chœur est séparé du vaisseau central par deux marches. Il se décline en cinq pans et est meublé d'un autel de bois. Deux baies géminées illuminent les ailes nord et sud du sanctuaire. Elles sont ornées de verrières signées Gustave

Pierre Dagrant. Elles représentent, à droite, Saint Ignace et Saint Augustin, à gauche, Sainte Thérèse et Sainte Marthe. Le chevet en trois pans abrite un crucifix central et deux portes latérales. Ornées de verrières historiées du Maître bordelais, deux autres baies géminées éclairent l'abside. Elles illustrent à gauche Saint Jean et La Mère de douleur, à droite Sainte Marie-Madeleine et Saint François.

Église Saint Pierre de Parempuyre

(XIX^e siècle)

La paroisse de Parempuyre est ancienne et remonterait sans doute aux siècles obscurs qui suivirent la chute de l'Empire romain et l'évangélisation de l'Aquitaine. Cela expliquerait qu'elle fut, au XIII^e siècle, une des premières paroisses mises sous la juridiction de la Collégiale Saint Seurin de Bordeaux qui en relevait alors la dîme. Entre le XVI^e et le XVII^e siècle, la seigneurie de Lamothe Parempuyre, dont le nom finira par se confondre avec celui de la paroisse, appartient successivement aux familles de Caupène, Alesme et Pichon, dont les membres se qualifieront de barons de Parempuyre. Depuis sa création la paroisse connut sans doute de nombreux édifices en bois et en pierre où célébrer les sacrements et la messe dominicale. Toutefois la première église que l'histoire a retenue fut bâtie au XIV^e siècle. Elle était déjà consacrée à Saint Pierre et dépendait de l'Archiprêtré de Moulis. Sa cure était séculière. Selon l'abbé Baurein, qui la répertoria quatre cents ans plus tard, il s'agissait d'une église fort petite qui ne présentait aucun intérêt architectural particulier. Elle comportait un collatéral nord qui se clôturait par une chapelle dédiée à Notre Dame, anciennement connue sous le nom de « *chapelle de Caupene* ». Dans les années 1860, le délabrement de l'édifice amena le cardinal Donnet à y interdire l'exercice du culte. Et le 16 août 1863, le Conseil Municipal optait pour la construction d'une nouvelle église. L'architecte bordelais Edmond-Jean Hosteing fut chargé de la réalisation.

La première pierre a été posée en 1869 et l'édifice achevé deux ans plus tard. L'église fut consacrée le 7 décembre 1871.

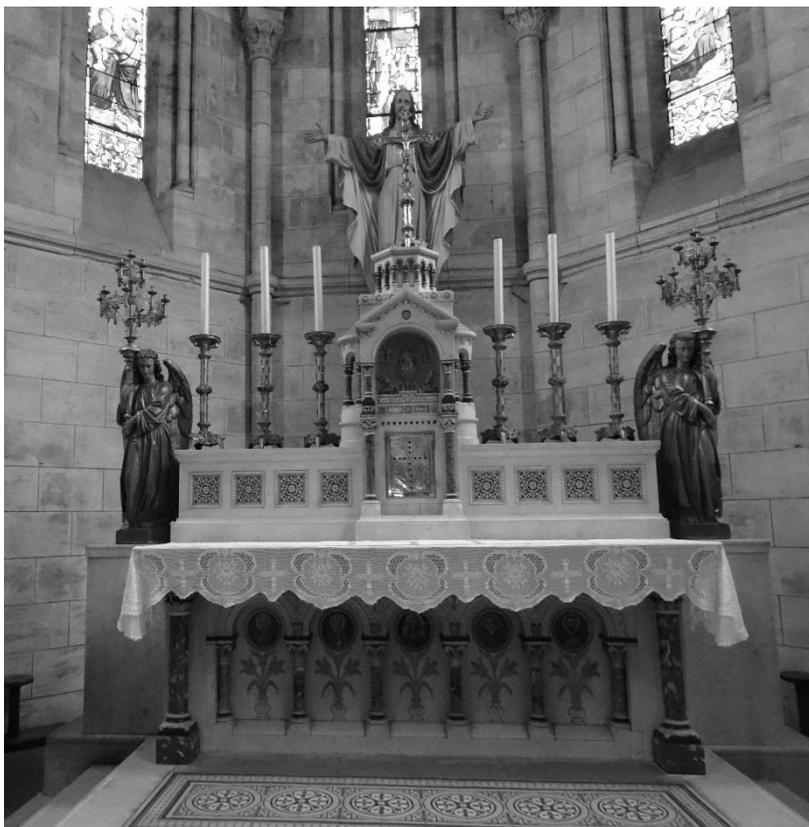
L'église Saint Pierre, de style néo-gothique, est orientée sud. Elle est en forme de croix latine. Côté nord, l'édifice est doté d'un clocher-porche carré à cinq niveaux avec aiguille. Le porche de l'édifice est voûté en croisées d'ogive et la clé porte la date de sa consécration. On accède à l'intérieur par un narthex au-dessus duquel se dresse une tribune. Les fonts baptismaux en pierre occupent une chapelle à fond plat accessible à gauche depuis le narthex. La cage d'escalier qui donne l'accès à la tribune et au clocher occupe une chapelle identique côté droit. La nef se présente en un seul vaisseau voûté lui aussi en croisées d'ogives. Sa longueur est de 23 mètres et sa largeur de 8 mètres pour une hauteur de voûte de 11,70 mètres. Des colonnes engagées soutenant les arcs-doubleaux délimitent trois travées dans lesquelles s'inscrivent de part et d'autre du vaisseau trois longues baies à claire-voie. Des croix de Malte sont gravées sur les fûts des colonnes de la nef et du chœur, en hommage à l'Ordre des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem qui joua un rôle important dans le Médoc tout au long du Moyen-Âge et peut-être aussi dans la paroisse. La décoration de l'église est riche et variée. Ainsi de chaque côté du narthex, la nef abrite statues et tableaux. Au levant, on trouve une sculpture polychrome de Sainte Germaine Cousin, coiffée d'une peinture allégorique de la Vierge à l'Enfant où celui-ci avance la jambe gauche pour poser son pied nu dans la main droite de sa mère, tandis que de la gauche celle-ci offre un présent à un ange. Côté ouest, la

statue polychrome représente Saint Maurice en légionnaire romain. Au-dessus, le tableau est cette fois un portrait de Saint Pierre, patron de la paroisse. Plus loin, la première travée droite est illustrée par un autre tableau qui représente Judith s'apprêtant à trancher la tête d'Holopherne allongé sur son lit. La travée suivante abrite à droite une statue de Saint Antoine de Padoue. La troisième est occupée, côté gauche, par une monumentale chaire en bois de 1880 en forme de voûte, et côté droit par un crucifix et une statue de Sainte Thérèse.

Le bras gauche du transept accueille une chapelle joliment peinte avec autel de marbre et statues consacrée à la Vierge à l'Enfant. La baie au-dessus de l'autel est habillée d'une verrière historiée qui représente Marie. Elle date de 1870 et ne porte pas de signature identifiable, si ce n'est peut-être deux initiales : J. P. La voûte en croisée d'ogive arbore une fresque où dans les nues apparaît la Vierge en Majesté, l'Enfant sur les genoux, entourée de Saint Antoine et de Sainte Thérèse. Le bras droit du transept abrite quant à lui une chapelle plus sobre consacrée avec autel et statue à Saint Joseph. Le saint est représenté par une sculpture aux côtés de l'enfant Jésus. Et le vitrail historié de la claire-voie illustre le saint homme qui fut le « père nourricier » du Christ. On y trouve de même une statue en plâtre de Sainte Jeanne d'Arc ainsi qu'un confessionnal de bois.

Le Chœur est séparé de la nef par deux marches. Les piliers de l'arc triomphant accueillent à gauche une statue de la Sainte Vierge, en correspondance avec la chapelle du

transept, et à droite une autre de Saint Pierre portant les clés du Royaume. Le sanctuaire, meublé d'un autel table en bois et fer forgé, est illuminé sur chacun de ses flancs par une baie géminée percée sous la voûte. Deux portes donnent accès aux sacristies bâties derrière le transept. L'abside séparée du chœur par un jeu de colonnes engagées, se décline en cinq pans et deux registres. Le premier est constitué d'un mur nu tandis que le second est percé de lancettes à claire-voie. Trois d'entre elles sont dotées de verrières légendaires qui mettent en scène des moments clés de la vie de Saint Pierre., patron de l'église. Le maître-autel est en marbre. Et une sculpture du Sacré-Cœur de Jésus le domine au centre de l'abside.



Maître-autel de Saint Pierre de Pempuyre



Église Saint Amand de Saumos



Église Saint Amand de Saumos

(XII^e siècle)

L'habitat primitif de Saumos est ancien, peut être d'origine Ibère. Son évangélisation fut certainement antérieure au V^e siècle, mais des sarcophages du VI^e siècle, découverts lors du transfert de l'ancien cimetière en 1896, attestent déjà de la présence d'une communauté chrétienne à cette époque. Une ou plusieurs églises en bois ont précédé celle que nous connaissons aujourd'hui. L'une d'elles a pu être détruite par les Normands au IX^e siècle, lors de leurs nombreuses incursions dans le Médoc. L'église Saint Amand fut toutefois rebâtie en pierre au XII^e siècle par des Templiers bien implantés dans la région, avec un hôpital pour accueillir les pèlerins de Saint Jacques en 1170. Sa cure devint séculière. L'édifice était alors constitué d'une nef unique au porche roman et d'un chevet plat aux bords arrondis. La façade occidentale était surmontée d'un clocher mur percé de deux baies pour les cloches. Aujourd'hui encore une pierre gravée porte la date 1113. En ce temps-là, la paroisse s'appelait Saint Amand de Courgas. Elle est ainsi mentionnée pour la première fois, le 31 mars 1343, dans un document officiel : le testament du Baron Jean II de Grely, Captal de Buch et Seigneur de Puypaulin de Bordeaux. Le nom du village aujourd'hui, Saumos, provient sans doute de celui d'un domaine ou lieu-dit vraisemblablement basé sur un patronyme courant dans le Midi « *salmon* » ou « *salmo* », auquel s'ajouterait le suffixe occitan « *os* ».

Au XVII^e siècle l'église fut agrandie. Un second vaisseau, et sa chapelle consacrée à la Sainte Vierge, fut ajouté à la nef. Une sacristie tribune supprimée deux siècles plus tard fut aussi construite à cette époque. Et un nouveau clocher fut installé en 1731 associé à quelques rénovations. Mais après la Révolution, l'absence d'entretien, le manque de prêtre et l'abandon des offices précipitèrent le délabrement de l'édifice. Il fallut attendre 1853 pour que de nouvelles restaurations soient entreprises. La paroisse profita de la campagne de grands travaux consacrés à la reconstruction comme à rénovation des églises dans la seconde moitié du XIX^e siècle. La nouvelle cloche installée à cette époque porte l'inscription : « *St Amand patron de la paroisse de Saumos. Osten trésorier de la fabrique. Fabricant Deyres et Fils à Bordeaux 1856* ». De 1891 à 1893 d'autres travaux furent entrepris concernant le rehaussement de 50 cm des murs en pierre d'aliès, la construction de voûtes en briques et de contreforts extérieurs.

L'église Saint Amand de Saumos est correctement orientée. Bâtie en moyen et petit appareils, elle est constituée d'une nef à chevet plat aux angles arrondis. Au XII^e siècle trois paires colonnes engagées dans des pilastres plats ornaient le chevet. Après la construction de la sacristie côté nord, il ne subsiste que celles du mur sud et les deux qui encadrent son unique baie. Ces colonnes reposent sur des bases moulurées. Leurs fûts de diamètre uniforme sont simplement rompus au tiers de leur hauteur par un étroit décor de billettes qui devaient ceinturer le mur à l'origine. Les chapiteaux sont ornés

d'un décor de feuillages. De la corniche il ne reste qu'un lambeau soutenu par quelques corbeaux dont les sculptures sont effacées. Les pierres de soubassement de l'église étaient décorées d'entrelacs qui sont encore visibles Jusqu'au XIX^e siècle, la façade ouest de l'édifice constituait un clocher mur aveugle à deux baies pour recevoir les cloches. Une porte d'entrée cloutée fut percée en 1893 pour une entrée directe depuis la place.

À l'intérieur, la nef se compose de deux vaisseaux et de trois travées sur lattis. Deux piles massives séparent les vaisseaux. En l'absence de colonnes engagées, les arcs de voûte reposent ici sur des modillons, attenants aux piliers de travée du centre de la nef comme aux murs de façade nord et sud. La longueur de la nef est de 15,90 mètres pour 6,67 mètres de large. Les voûtes du vaisseau central sont croisées et, plus élevées, culminent à 6,50 mètres. Le collatéral gauche, construit au XVII^e siècle, illumine l'intérieur de l'église par trois baies aux arcs en plein cintre habillées de vitraux. Son aile ouest, recevant traditionnellement les fonts baptismaux, accueille un escalier de bois qui conduit à la tribune du vaisseau central. Les fonts baptismaux en pierre, au fût gravé de croix pattées, témoigne de l'histoire templière de la paroisse. Deux autres fonts baptismaux en pierre se retrouvent dans la partie occidentale du vaisseau principal. Leurs cuves reposent toutes sur un seul fût, l'un de forme arrondie, l'autre carrée. La cuve de ces derniers imite une coquille Saint-Jacques, clin d'œil au célèbre pèlerinage des XI XII et XIII^e siècles. La verrière correspondant au baptistère représente le

baptême de Jésus dans le Jourdain. Sa datation est de 1893 comme les autres vitraux de l'église, tous signés du peintre verrier bordelais Gustave Pierre Dagrant. Les seconde et troisième verrières du collatéral sont des grisailles coiffées d'un médaillon représentant en couleur le portrait d'un saint : Sainte Rita portant la croix sur l'un et Saint Pierre tenant les clefs du ciel sur l'autre. Dans la troisième travée se trouve la chapelle à fond plat de la Vierge ainsi qu'une statue de Sainte Thérèse de Lisieux. Elles sont illuminées d'une verrière représentant Notre Dame de Lourdes l'Immaculée Conception. Les statues de Marie Mère de Dieu et de l'enfant Jésus trônent dans une niche creusée au-dessus de l'autel de marbre. Contre le pilier droit de la travée, une autre statue en plâtre représente Saint Joseph portant l'Enfant.

Le vaisseau central, plus ancien que le précédent, abrite une tribune au-dessus de la porte ouverte en 1893 dans le clocher mur occidental. L'entrée principale de l'édifice du XII^e siècle se situe côté sud dans la première travée. Ce portail en plein cintre comporte des voussures ornées de motifs géométriques tels que des feuilles encerclées ou des chevrons. L'archivolte est ornée de bâtonnets et de coquilles Saint-Jacques. Les deux chapiteaux des colonnes qui encadrent la porte et soutiennent les voussures présentent d'épaisses feuilles d'acanthe. Celui de l'ouest est le plus ancien. Ce motif végétal très en faveur dans l'architecture romane fut souvent un symbole de la Passion du Christ. Couronnant l'ensemble, un fronton triangulaire repose sur une corniche à frise à damiers, soutenu par des corbeaux sculptés de têtes de bœufs et d'un

personnage tenant un poisson. Le tout surmonté est d'une croix celte. Une statue en plâtre de Sainte Jeanne d'Arc, levant les yeux, un doigt vers le ciel, repose sur le pilier de la première travée. Un crucifix de bois orne le pilier de la suivante. Sur la façade sud, les seconde et troisième travées abritent deux verrières. La première est une grisaille coiffée d'un médaillon qui représente Saint Jean. Dans la suivante, la verrière historiée illustre en pied Saint Joseph et l'enfant Jésus.

La chapelle qui constitue le chœur de l'église est en demi-lune, voûtée en cul-de-four. Le Maître-autel a été transformé en table pour officier face à l'assemblée. Le chevet est percé d'une baie ornée d'un vitrail daté de 1892, signé Dagrant, qui représente Saint Amand à qui l'église est consacrée.

L'église est ancienne mais fit l'objet de modifications et de nombreuses restaurations au cours des âges, particulièrement au milieu du XIX^e siècle. D'autres furent encore réalisés après-guerre, entre 1966 et 1972, parmi elles la réfection des voûtes du collatéral de la Vierge, la charpente et la toiture de l'édifice. Plus récemment, en 1995, le vaisseau principal fut à son tour restauré.

Église Saint Aubin de Saint Aubin-du-Médoc

(XII^e siècle)

À en croire l'abbé Baurein, il existait autrefois d'anciens documents où la paroisse se nommait la Salle de Saint Aubin. Dès le XIV^e siècle elle apparaît pourtant sous une autre appellation puisque, dans un titre du 10 août 1308, le Chevalier Guillaume Furt d'Ornon est désigné comme Seigneur de Saint Aubin en Jalles. Ce choix semble étrange quand on sait que le ruisseau ainsi nommé, la Jalle, est alors étranger à la paroisse dont il est distant d'un peu plus de deux kilomètres. On sait aussi que l'église romane du XII^e siècle que nous connaissons aujourd'hui a, quant à elle, succédé à un édifice plus ancien, lui-même bâti sur les ruines d'un temple romain dont il aurait utilisé les matériaux. Sous l'Ancien Régime, elle dépendait de l'Archiprêtré de Moulis, et sa cure était séculière. Le cimetière des pauvres demeurait autour de l'église. Il fut seulement transféré à son emplacement actuel en 1861.

L'église Saint Aubin est un édifice roman construit sous la gouvernance d'Alienor d'Aquitaine aux environs de 1140. Elle fit l'objet de nombreuses restaurations et modifications plus ou moins heureuses au fil des siècles. Ainsi le mur pignon et son portail ouest seraient du XIII^e voire du XIV^e siècle mais son oculus date de la fin du XIX^e siècle. Le fronton est surmonté d'une croix sculptée sur les deux faces. Sur la face ouest, on trouve le Christ crucifié tandis que de l'autre côté il y a la Vierge présentant son fils au monde. Un clocher de forme carré, peu



Saint Jean-Baptiste (XVII^e siècle)



Notre-Dame à l'Enfant de Saint Aubin (XV^e siècle)

saillant, se dresse sur l'angle nord-ouest de l'édifice donnant à sa façade une certaine asymétrie. L'assise est romane mais sa partie supérieure, avec chambre de cloche, date du XIV^e siècle. Un paratonnerre neuf a été installé lors de la réfection de la toiture fin 2004. Au sud-ouest, un porche ouvert au midi occupe à l'intérieur un volume égal à l'assise du clocher. Il date des grands travaux de 1867. C'était autrefois un appentis, couvert en 1643 par Claude de Masparault de Montmarès, Seigneur de Saint-Aubin. Il fit aussi édifier en même temps le montoir de pierre qu'on voit encore de part et d'autre de l'auvent. En ce temps-là on venait parfois aux cérémonies à cheval et beaucoup avaient du mal à escalader leur monture. Un solide marchepied leur était fort utile.

De forme basilicale l'église est orientée avec une légère inclinaison sud. Au-delà des renforcements occupés par le clocher et le porche sud, la nef constitue un carré de 15 mètres de long. Une tribune domine la façade ouest, éclairée par une claire-voie circulaire. La nef perpétue cette asymétrie qu'évoque la façade. Elle est composée de trois vaisseaux inégaux séparés par des piles massives. À droite on compte trois travées aux arcs brisés, tandis que du côté gauche il y en a quatre, dont la dernière avec un arc en plein cintre. La voûte du vaisseau principal est en plein cintre, celles des collatéraux sont plates. La lumière naturelle pénètre dans l'église par une rose au-dessus de la tribune, décorée d'une verrière d'inspiration moderne aux tonalités bleue et or, ainsi que par trois baies sur chacune des façades nord et sud percées au XIX^e siècle. Anciennement, avant ces travaux et la construction du

retable, l'église était éclairée par les trois petites baies du chevet, largement ébrasées pour diffuser leur lumière. Le fidèle, qui au lever du jour entrait dans la nef par la porte centrale, venait ainsi des ténèbres en se dirigeant vers le chœur et la lumière des premiers rayons du soleil levant. Cette symbolique était voulue par les architectes.

Le collatéral nord date du XV^e siècle. Son mur présente, près de l'oratoire, des contreforts et arrachements romans. Conformément à la tradition, il abrite les fonts baptismaux dans sa partie occidentale. Ceux-ci sont en marbre noir veiné de blanc, la cuve de forme arrondie posée sur un fût en colonne. Ils datent de la fin du XIX^e siècle. Ils sont surmontés d'un tableau représentant le baptême du Christ dans le Jourdain, constitué d'une toile cousue en son milieu. La clôture du baptistère est en fer forgé du XIX^e siècle. Le *Côté des Évangiles* ne possède aucun autre décor d'ornement, si ce n'est les représentations du chemin de croix. Une chapelle à fond plat dédiée à la Sainte Vierge, avec autel de pierre et statue, le clôture. Un tableau de même facture que le précédent, de la fin du XVII^e siècle, orne la chapelle. Des détails communs à l'un comme à l'autre laissent supposer qu'ils puissent être du même artiste. Celui de la chapelle représente l'Annonciation faite à Marie. Il est composé de plusieurs bandes de toile cousues et présente de très nombreux repeints dont la peinture est écaillée. Sur l'autel on peut aussi observer une sculpture à l'effigie de Saint Aubin, patron de l'église.

Le vaisseau principal possède en revanche quelques ornements. Ainsi entre la seconde et la troisième travée gauche, on trouve une chaire en pierre du XVII^e siècle. Sur le pilier de la travée suivante, une statuette attire particulièrement le regard. Il s'agit d'une représentation en pierre de la Sainte Vierge assise, présentant le sein à son fils, ce qui est assez rare. Celui-ci tient un oiseau dans sa main gauche et son orteil avec la main droite. Cette œuvre datée du XV^e siècle fut retrouvée par les ouvriers municipaux en 1970, lors de travaux dans les soubassements du clocher. Les têtes manquaient, un artiste local, Jean Doméjean, les reconstitua afin de rendre l'effigie de la Sainte Mère à la vénération des fidèles. Côté droit, un Crucifix en bois doré du XVIII^e siècle et une statue en céramique peinte du Sacré-Cœur, datée du XIX^e, ornent les piliers des travées.

Le chœur, qui est séparé de la nef par une marche, abrite un autel de bois. Il est coiffé d'une voûte en berceau peinte d'un bleu ciel étoilé. À gauche, on remarque la plaque tumulaire de Lancelot de Ferron, seigneur de Saint-Aubin, enseveli au pied de l'autel dans le tombeau de ses ancêtres, en 1583. Il ne fut pas le seul à être enterré dans l'église. Plus de soixante autres notables sont aussi ensevelis dans la nef ou sous le porche. Un des chapiteaux du chœur, flanqué de deux têtes sculptées minuscules, relate sans doute une histoire légendaire malheureusement non identifiée. Le sujet en est un loup, voire un chien ou un âne, qui saisit dans sa bouche ouverte un aigle par la tête et, de sa patte antérieure gauche, maintient au sol un autre animal qui pourrait être une brebis.

Derrière lui se tient un homme qui contemple la scène et précède une sorte de dragon. Ce dernier, en équilibre sur sa queue enroulée, immobilise l'homme avec ses deux pattes. Aux angles supérieurs de ce chapiteau, deux têtes d'hommes sont sculptées. Le bonnet d'un de ces personnages, grossièrement ouvragé, présente une tête minuscule qui pourrait être celle du sculpteur lui-même. Un imposant retable de bois de la fin du XVIII^e siècle orne le fond du chœur. Il est riche de nombreux détails : Dieu le Père, un tableau représentant Saint Aubin, la mitre de l'évêque, des coquilles Saint-Jacques, des angelots, etc. Les statues en bois d'ormeau de Saint Pierre à gauche et de Saint Paul à droite encadrent la toile de l'évêque. Les peintures des murs sont du XIX^e siècle. La porte de la piscine en bois sculpté, en fait l'armoire destinée à ranger l'eau bénite, actuellement le tabernacle, de style gothique flamboyant du XV^e siècle est classée depuis 23 février 1971. Le retable masque l'abside romane. Celle-ci constitue la partie la plus ancienne de l'édifice avec un petit oratoire voûté au nord-est. Ils comportent des baies romanes intactes avec feuillures d'origine : une pour l'oratoire et deux pour l'abside, la troisième ayant été masquée au XVIII^e siècle par la construction de la sacristie. Un sarcophage de pierre, antérieur au X^e siècle mais employé ici au XV^e, était censé contenir les restes de Saint Aubin. Il fit l'objet d'un pèlerinage jusqu'à la dernière guerre pour demander grâces et guérisons. Au siècle dernier, on s'avisait que le saint avait en fait été enseveli à Angers au VI^e siècle et que ses cendres avaient été dispersées à la Révolution. Privé de reliques, on plaça en lieu et place dans le sarcophage une statuette de l'évêque.

Le mur collatéral droit est en moellons enduits. Dans sa partie occidentale, le *Côté des Épîtres* abrite le confessionnal ainsi qu'une originale statue de Jeanne d'Arc en céramique peinte du XIX^e siècle. La chapelle à fond plat qui clôture le collatéral, avec autel en pierre et bois de noyer et statue en terre du XVIII^e siècle, est dédiée à Saint Jean-Baptiste.

Église Saint Martin de Blanquefort

(XIX^e siècle)

L'implantation sur le site est ancienne. Les premières traces d'occupation remonteraient à la protohistoire puisqu'il existait déjà des habitats près de la rivière bordant la commune à l'âge du bronze (1500 av. J.-C.). Les vestiges plus tardifs d'un temple païen autour d'une villa gallo-romaine et son exploitation agricole témoignent de la continuité de cette occupation du site. Une communauté catholique y prospéra au début de l'ère chrétienne. Et une première église en bois dédiée à Saint Martin fut érigée sur la paroisse aux environs du V^e siècle. Elle eut certainement à souffrir des nombreuses invasions que subit l'Aquitaine au cours du Moyen-Âge, et particulièrement de celle des Normands installés à Bordeaux dès 848. L'édifice fut remplacé par une église romane à la charnière des XI et XII^e siècles, dont il subsiste encore une absidiole, au pied du clocher actuel, et quelques fragments de murs dans la sacristie nord. L'édifice roman finit par disparaître dans un violent incendie. Et l'église fut reconstruite dans un style gothique à la fin du XV^e siècle. Les défauts de construction ou le manque d'entretien eut pour conséquence son effondrement le 22 janvier 1789. L'année suivante, l'architecte Mathurin Blanchard (1755-1822) proposa des plans de construction d'une nouvelle église mais les travaux durent attendre la fin des âges sombres représentés par la Révolution française. Ils furent réalisés de 1806 à 1810. L'œuvre de Blanchard sera prolongée jusqu'en 1829 par l'architecte

Arnaud Corcelle (1765-1843), plutôt spécialisé dans la construction de phares. Corcelle termina l'édifice en le dotant d'une façade avec porche en portique de six colonnes, fortement avancé, et un nouveau clocher, au dos du chœur, dont la tour carrée surmontée d'une flèche octogonale ajourée faisait 45 mètres de hauteur. Pour des raisons d'urbanisme, la nouvelle façade au porche trop imposant finit par être démontée et reposée en placage par Édouard Avril, entrepreneur de Blanquefort, en 1873.

L'église Saint Martin, orientée avec une légère inclinaison sud, est de forme basilicale. Le style architectural de l'édifice évoque le néoclassicisme en faveur à la fin du XVIII^e siècle : métopes et triglyphes doriques, denticules ioniques, colonnes toscanes. L'édifice est doté d'un narthex ouvert, coiffé d'une tribune accueillant un orgue de style baroque, construit et installé par les frères Michel et Gilbert Pesce en 2001. Il s'agit là du troisième orgue de l'église depuis sa création.

La nef se décline en quatre vaisseaux et cinq travées. Elle mesure 15,40 mètres de long pour 20,20 mètres de large. La hauteur de voûte du vaisseau principal est de 11,20 mètres. Le collatéral nord et les deux vaisseaux du centre constituent la partie la plus ancienne. Leurs voûtes en berceau sont faites en plâtre sur lattis de bois. Ils sont séparés par deux alignements de six colonnes toscanes posées sur un socle élevé pour délimiter les travées. Ces colonnes en pierre sont rappelées dans une forme semi-engagée sur le mur latéral nord et les piliers sud, enfin sous forme de pilastres peints sur le mur méridional. Plus récent, le quatrième vaisseau traduit un

agrandissement de l'édifice au sud. Couvert d'un plafond plat, il est séparé du reste de la nef par six piliers rectangulaires. Les peintures, réalisées entre 1875 pour les trois premiers vaisseaux et 1878 pour le collatéral sud, sont l'œuvre des artistes Louis Augier (1828-1893) et Léon Millet (1851-1929) L'originalité de Saint Martin réside aussi dans ce décor intérieur polychrome voulu par l'architecte. Les artistes surent habilement combiner ici l'art néoclassique rendu par les effets de faux marbre au style néogothique soutenu dans le semis d'étoiles. La voûte en berceau du vaisseau principal est peinte de personnages groupés en se faisant vis-à-vis. Il s'agit à chaque fois d'un Apôtre suivi de son nom et d'un Ange portant une banderole où est inscrite une phrase du Credo. La lecture se fait en descendant du chœur vers le narthex, en lisant à droite puis à gauche. Certaines lettres sont cachées par les plis des banderoles, ce qui rend parfois difficile la lecture. Il ne s'agit pas là du Credo officiel de Nicée promulgué en 325, mais du Symbole des Apôtres. Celui-ci aurait été composé par les Apôtres eux-mêmes peu avant leur dispersion en l'an 36. Au moment de leur séparation, l'Esprit Saint aurait inspiré à chacun d'eux un des articles du Symbole rendus ici par les douze parties du texte.

Le collatéral nord est doté d'un prolongement de la tribune sur la façade occidentale ainsi que d'une porte extérieure. Il est relativement sobre puisque les tableaux du Chemin de croix, réalisés en 1878 par Augier et Millet, sont pratiquement sa seule décoration. Cinq baies à claire-voie habillées de vitraux historiés réalisés par le clermontois Émile

Thibaud en 1853 illuminent la nef de leurs éclats tamisés. Dans la première travée, la verrière représente Sainte Cécile, dans la suivante Saint Martin en tenue d'évêque. Celle de la troisième travée meublée par un confessionnal de bois XIX^e illustre Sainte Marie-Madeleine, et la quatrième le Roi Saint Louis. La chapelle à fond plat qui clôture le collatéral avec autel de marbre et statue, dans la cinquième travée, est consacrée à la Sainte Vierge à l'Enfant. La verrière légendaire de la baie représente ici la descente de croix.

Le vaisseau principal, dont la voûte en berceau aligne les portraits des Apôtres et des Anges, abrite aussi sur les piliers de la troisième travée une élégante chaire en bois stucqué avec abat-voix, dans le style Louis XV, et un crucifix de bois. Le chœur clôture ce vaisseau de la nef dont il est séparé par deux marches. L'ancien autel en marbre blanc, installé à la fin du XIX^e siècle, a été démonté et remplacé par celui que nous connaissons depuis 1985. L'autel actuel en bronze poli est une œuvre contemporaine de François Cante-Pacos, plus particulièrement connu à Bordeaux pour la sculpture monumentale réalisée en 1979 devant l'hôtel de la Communauté urbaine. Le pied attire l'attention par la forme d'une sphère ovoïde éclatée symbolisant, sans le soutien de Notre Seigneur, la fragilité du monde terrestre. L'abside accueille à gauche comme à droite une porte latérale. Le chevet aux murs peints se décline en cinq pans, dont deux seulement sont ajourés par une baie à claire-voie abritant une verrière. Le pan central est orné d'un tableau le couvrant en totalité, illustrant la Charité de Saint Martin (le partage de son

manteau avec un mendiant, aux portes d'Amiens, en 337). Il fut peint en 1815 par Pierre Monvoisin dit Quinsac-Monvoisin. Les verrières sont l'œuvre du maître-verrier bordelais Jean-Baptiste Lieuzère (1817-1889). Elles datent de 1850 et représentent, à gauche du tableau, Saint Pierre, à droite, Saint Paul. Au-dessus du sanctuaire, la voûte en cul-de-four fut peinte en 1874 par Nicolas Girault. Cette œuvre illustre un Christ du Sacré-Cœur encadré de deux Anges.

Le collatéral intermédiaire sud ne présente aucun intérêt particulier si ce n'est qu'il est doté lui aussi d'un prolongement de la tribune sur la façade occidentale et d'une porte extérieure. Sa voûte en berceau, peinte, est constellée d'étoiles comme celle du bas-côté nord. Une chapelle à fond plat avec autel en pierre et statue le clôture. Elle est dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

Le collatéral sud, plus tardif, donne à l'ensemble son caractère asymétrique. La façade occidentale est occupée par une chapelle clôturée d'une grille abritant les fonts baptismaux en marbre rose veine de blanc. Elle possède aussi une belle statue en pierre de Saint Jean-Baptiste. Les cinq baies à claire-voie des travées sont habillées de verrières historiées d'Émile Thibaud. Dans la première travée le sujet en est le Baptême du Christ. La suivante est occupée par un confessionnal en bois et décorée par une verrière représentant Sainte Catherine. Celle de la troisième travée illustre Saint Michel Archange terrassant le démon. La quatrième a Sainte Élisabeth pour sujet. La dernière verrière représente le Sacré-Cœur de Jésus. Le



Verrière « Descente de la croix » d'Émile Thibaud



Église Saint Martin de Blanquefort

collatéral se termine par la chapelle avec autel et statue consacrée à Saint Joseph.

Lors des travaux de restauration de 1984-1985, le carrelage de l'église a entièrement été refait à neuf, en terre cuite. Le pavement en mosaïque de plusieurs couleurs, dans l'allée centrale, fut néanmoins préservé : il avait été posé à l'issue d'une « mission » en 1934. Le clocher a, pour sa part, bénéficié d'une campagne de restauration en 2006-2007.

Pour mémoire, il faut aussi faire mention d'une autre chapelle implantée sur la commune en bordure de Garonne. La chapelle Saint-Jean-des-Palus fut bâtie en 1872 au lieu-dit Grattequina. Ce hameau est aujourd'hui déserté et il ne reste plus de ce lieu de culte oublié que quatre murs noyés dans la végétation.

Église Saint Joseph de Caychac -Blanquefort

Il existait autrefois, à l'entrée du village de Caychac, une chapelle fondée au XV^e siècle dédiée à Saint Ahon. L'abbé Baurein nous fait remarquer que l'appellation devait être ancienne puisqu'il avait retrouvé un certain Damoiseau Giraud de Saint Aon dans un titre du 10 août 1343, laissant supposer qu'un seigneur de cette illustre famille devait être à l'origine de la dite chapelle. Quoi qu'il en soit la chapelle a conservé son secret. Celle-ci fut malheureusement pillée pendant la Révolution et détruite en 1824.

L'église Saint Joseph qui lui succéda fut construite avec des fonds privés en 1867 afin de répondre aux vœux des habitants de Caychac, village devenu satellite de Blanquefort. De style néogothique, elle est orientée nord avec une légère inclinaison est. La façade sud accueille le portail dont le tympan sculpté illustre la fuite en Égypte. Le gâble se dressant au-dessus d'une archivolte dépouillée à l'arc brisé est lui-même orné d'un trèfle sculpté sur un mur aveugle. Il est aussi surmonté d'une croix à double traverse, dite « croix de Lorraine ». Un pinacle percé de deux baies pour accueillir les cloches se dresse enfin au-dessus de la façade, à l'instar des premiers édifices romans. L'église est de forme basilicale. Sa structure est en pierre mais l'aménagement intérieur en bois. Elle est dotée d'un narthex au-dessus duquel est installé l'orgue.

La nef de l'église Saint Joseph se compose de trois vaisseaux et quatre travées séparées par des piliers de bois peints sur socles de pierre. Sa longueur est 16,80 mètres, sa

largeur de 10 mètres et sa hauteur de voûte de 8,60 mètres. Les voûtes, montées en plâtre sur lattis de bois, sont en berceau brisé. Les décors polychromes de la nef et du chœur datent de 1883. Ils sont l'œuvre des artistes Louis Augier et Léon Millet, spécialisés dans l'art sacré et la décoration d'églises. Sur les piliers de la troisième travée du vaisseau central, on peut admirer une chaire en bois ainsi qu'un crucifix polychrome. Le collatéral gauche abrite au sud-ouest les fonts baptismaux. À défaut d'être correctement orientée, il faut pour la comprendre considérer une église dans son orientation symbolique qui se définit par la relation du Sacré avec ses éléments architecturaux. La tradition héritée du Moyen-Âge veut qu'un édifice religieux soit en accord avec la symbolique des quatre éléments. Ainsi les fonts baptismaux trouvent leur place à l'angle nord-ouest d'une église orientée, parce que ce lieu est en relation avec l'élément Eau qui caractérise le baptême du chrétien. Derrière une grille ouvragée, les fonts baptismaux sont ici constitués d'une cuve ronde en pierre sur un pied cylindrique. Sur le mur, dans un encadrement imitant le tympan d'un portail d'église, une peinture d'Augier et Millet illustre le Baptême du Christ dans le Jourdain. Une statue en plâtre de Sainte Thérèse de Lisieux et le chemin de croix sont les seuls ornements du collatéral avant la chapelle nord. Quatre baies à claire-voie percée dans la façade occidentale laissent entrer la lumière naturelle dans la nef. Dans les trois premières travées, elles sont habillées de grisailles à motifs géométriques tandis que dans la quatrième, un médaillon représente la Sainte Famille. Ces verrières sont l'œuvre du peintre verrier Jean Beysserias (1846-1942). Élève d'Émile

Thibaud à Clermont-Ferrand, il s'installa à Périgueux en 1871 à la retraite du Maître. La chapelle à fond plat, avec autel de marbre et statue, est consacrée à Saint Joseph. Une sacristie accessible depuis le sanctuaire s'étend derrière la chapelle.

Le chœur est séparé de la nef par deux marches. Il est meublé d'une table autel en bois conçue par Jean-Bernard Faivre en 1989. Le chevet aveugle se décline en cinq pans. Une fresque centrale d'Augier et Millet se dresse au-dessus du maître-autel en marbre blanc. Elle représente le Sacré-Cœur de Jésus encadré de la Sainte Vierge et de Saint Joseph. La voûte en cul-de-four nervurée est peinte d'un azur constellé d'étoiles.

Le collatéral droit abrite sur sa façade sud un tableau de l'Assomption où la Sainte Vierge dans son ascension est entourée d'angelots. Là encore dans les trois premières travées, les baies sont uniquement habillées de grisailles à motifs géométriques. Une statue en plâtre de Sainte Jeanne d'Arc orne la première travée, à côté d'un confessionnal en bois du XVIII^e siècle, provenant sans doute de la précédente chapelle Saint Ahon. Une autre sculpture polychrome de Notre-Dame de Lourdes décore la quatrième. La chapelle à fond plat qui clôt celle aile est consacrée à la Sainte Vierge. Il s'agit d'une inversion puisque traditionnellement Notre Dame est représentée dans l'aile gauche et Saint Joseph dans celle de droite, en partie pour des considérations symboliques équivalentes à celles invoquées au sujet des fonts baptismaux. La verrière de Jean Beysserias, qui illumine la chapelle dans la quatrième travée, illustre dans un médaillon avec beaucoup de finesse l'Annonciation faite à Marie.



Église Saint Joseph de Caychac



© Manuel Aranha

Église Saint Hilaire du Taillan-Médoc

Église Saint Hilaire du Taillan-Médoc

(XV^e siècle)

La première mention d'une église sur la paroisse date du X^e siècle. Le bâtiment de cette époque a pratiquement disparu. Du Moyen-Âge, on ne conserve aujourd'hui que la tour carrée du XV^e siècle et un fragment de peinture murale représentant un lion. *La Gallia Christiana* plusieurs fois éditée entre le XVIII^e et XIX^e siècles, qui est une sorte d'encyclopédie en seize gros volumes rédigés en latin sur l'histoire de l'ancienne France chrétienne, nous apprend qu'autrefois l'église de cette paroisse s'appelait « *Ecclesia Sancti Hilarii de Orthellano* ». Ce préfixe « *or* » par lequel commençait son nom fut par la suite changé en « *au* » avant d'être scindé des deux autres syllabes. Ainsi dans des titres postérieurs, la paroisse était devenue *Au Theillan*, puis *Au Taillan*. Son église est ancienne et date du XII^e siècle, ce qui ne veut pas dire qu'une autre ne l'ait pas précédée. Sa cure a toujours été séculière et, du temps de l'abbé Baurein, à la collation de l'abbé de Sainte-Croix de Bordeaux. La paroisse dépendait comme les autres de l'Archiprêtré de Moulis.

L'église Saint Hilaire, bâtie doyenne du Taillan-Médoc, a subi de nombreuses transformations au fil des siècles pour atteindre ses dimensions actuelles. Bâtie en moyen et petit appareils, elle est correctement orientée. Elle possède un clocher carré trapu du XV^e siècle, soutenu par d'épais contreforts. Celui-ci se dresse sur deux niveaux, coiffé d'une

aiguille. Le premier accueille un portail roman dont l'archivolte dépouillée emprunte l'arc surbaissé. Au-dessus du tympan trône la statue en pierre de Saint Hilaire, patron de l'église. Le premier niveau abrite aussi le narthex, voûté en croisées d'ogive aux arêtes soutenues par des modillons. On y trouve les fonts baptismaux en pierre. Le second niveau, saillant, accueille l'horloge murale et la chambre des cloches. L'édifice a connu au fil du temps de nombreuses restaurations. Les derniers travaux d'envergure datent de 1948, avec la restauration complète du clocher.

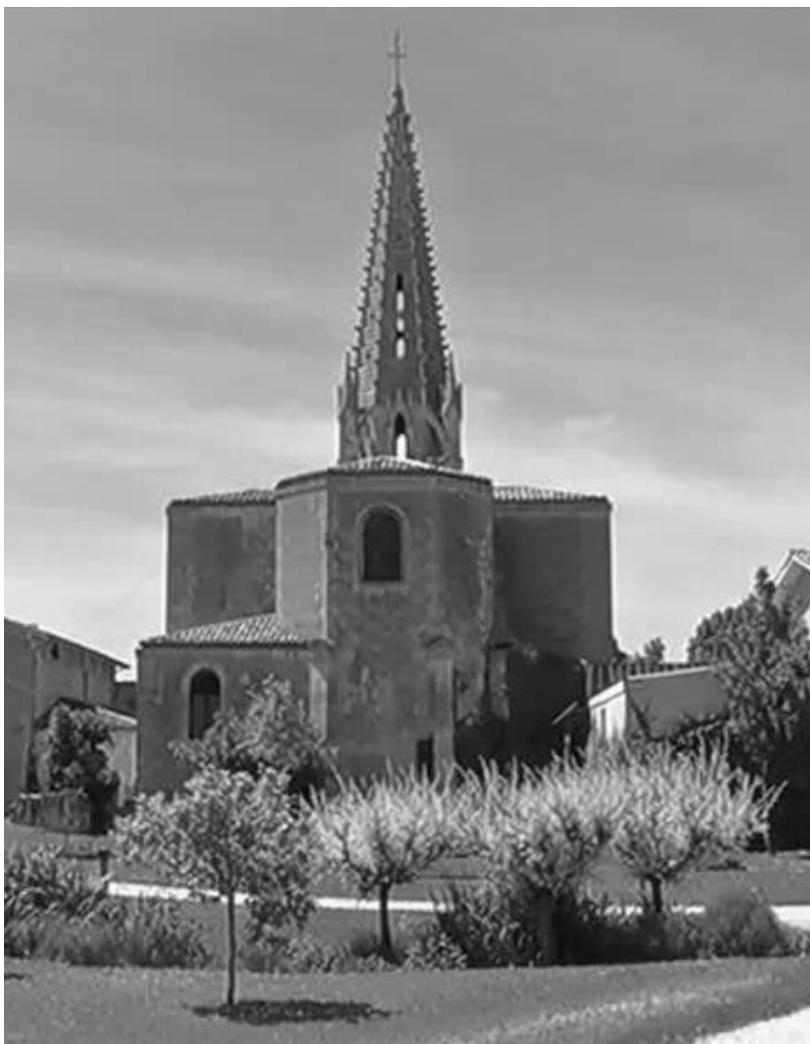
L'église est en forme de croix latine. Sa nef comprend trois vaisseaux, quatre travées séparées par des piliers octogonaux aux arcs en plein cintre, et un transept. Sa longueur est 27 mètres pour une largeur de 16 mètres et une hauteur de voûte centrale de 10 mètres. Le vaisseau principal est voûté en berceau avec des arcs doubleaux moulurés, tandis que les collatéraux, plus bas, le sont en voûtes d'arêtes. La différence de niveau entre ceux-ci et le vaisseau central permet l'ouverture de baies à claire-voie dans le berceau de ce dernier. La lumière naturelle ne pénètre dans la nef que par ces ouvertures hautes. Les verrières du peintre verrier Joseph Villiet (1823-1877) s'accordent parfaitement aux décorations médiévales qui habillent à la fois le chœur, le transept et la nef. À gauche comme à droite, les premières hautes baies sont illustrées de grisailles ornées chacune de deux médaillons historiés. Les suivantes représentent des figures saintes : Sainte Anne et Marie enfant entre des personnages non identifiés au nord, le Bon Pasteur, Saint Louis et Saint Hilaire au sud.

Le collatéral nord très dépouillé ne présente pas d'ouverture. Une statue polychrome en plâtre de Saint Antoine de Padoue, dans la quatrième travée, constitue son unique ornement. Le bras gauche du transept accueille la chapelle traditionnelle consacrée à la Sainte Vierge. On y trouve un autel ainsi qu'une statue en pierre de la Vierge à l'Enfant. La verrière de la façade nord est l'œuvre de Joseph Villiet. Sans doute contemporaine des autres verrières du chœur, elle doit dater de 1864 et illustre une autre somptueuse Vierge à l'Enfant.

Le chœur est séparé de la nef par deux marches. Il est éclairé par trois baies percées dans les voûtains de la voûte en croisées d'ogives. Leurs verrières historiées représentent de gauche à droite Saint Louis, Saint Hilaire et Saint Pierre. Ces œuvres datent aussi de 1864. Au centre du sanctuaire, l'autel est en bois. En demi-lune, le chevet se décline en cinq pans composés d'un seul registre de pierres apparentes. Un crucifix en bois en constitue le principal ornement.

Le collatéral sud est aussi dépouillé que celui de gauche, son unique ornement, en dehors du chemin de croix, étant une statue en plâtre polychrome de Sainte Thérèse de Lisieux en marge du transept. Le bras droit du transept abrite une chapelle consacrée à Saint Joseph, avec autel et statue en pierre. La verrière de la baie percée sur le mur sud représente là encore Saint Joseph une fleur de lys à la main.

Du haut de son clocher, l'église Saint Hilaire contemple avec sérénité le calme verdoyant du parc du Presbytère, qui semble garder, à chaque saison, un œil protecteur sur les plantes aromatiques d'un jardin médiéval.



Église Saint Hilaire du Taillan-Médoc



Église Saint-Seurin du Porge

Église Saint Seurin du Porge

(XIX^e siècle)

S'il faut en croire l'abbé Baurein, la paroisse du Porge portait autrefois le nom de Saint Seurin de Buch. Et c'est sous celui-ci qu'elle apparaît d'ailleurs dans une *lieve* du XIII^e siècle. Le nom du *porge* qu'elle porte à présent proviendrait d'un terme de l'ancien gascon désignant un cimetière. En fait Ernest Nègre, dans sa *Toponymie Générale de la France* (TGF, III, p.1520), nous apprend que *Lo Pòrge* désigne en gascon un cimetière, par assimilation avec le porche d'entrée (de l'église) servant alors de lieu de rassemblement aux familles des défunts. La paroisse était alors sous la juridiction des seigneurs de Castelnaud et il est écrit, dans le *Traité de Cimeterii* de Jean de Sponde (1557-1595), « *qu'on y apportait de bien loin les corps des défunts pour y être ensevelis* ». La cause nous en est aujourd'hui inconnus.

La première église du Porge, dont les origines remontent au Moyen Âge, se serait située au lieu-dit Gleyze-Vieille à mi-chemin du village actuel et de l'océan. Elle dépendait de l'hôpital-prieuré Notre-Dame de Cayac (commune de Gradignan), lui-même rattaché à l'Archiprêtré de Cernès dans le sud Gironde. Recouverte par les sables, elle aurait disparu au début du XVI^e siècle. Un nouvel édifice fut construit au bourg, fin XIV^e début XV^e siècle, avec les matériaux de l'église en ruine. Cette église fut par la suite agrandie en 1662. L'expansion démographique de la commune et l'usure du

temps firent qu'elle était devenue trop exigüe à la fin du XIX^e siècle. Et le conseil municipal décida en 1891 d'en bâtir une nouvelle sur ses fondations. Cette église dédiée à saint Seurin fut construite l'année suivante, en 1892.

De style néogothique et de forme basilicale, l'église Saint Seurin du Porge est orientée ouest avec une légère inclinaison sud. Elle est dotée sur sa façade orientale, au-dessus du portail, d'un clocher carré de quatre niveaux, muni d'une flèche. Sous un arc brisé, le tympan du portail arbore une roue dans laquelle est inscrite une croix grecque bourgeonnée, représentant la sainte Trinité. L'édifice est accessible par un narthex qui abrite une belle statue en pierre de Saint Seurin à qui il est consacré. La nef est composée de trois vaisseaux voûtés en croisées d'ogives et de quatre travées aux arcs brisés reposant sur des colonnes octogonales. Sa longueur est de 25,50 mètres et sa largeur de 13 mètres. La hauteur de voûte est de 10,30 mètres. Elle est éclairée par la lumière provenant des verrières du chevet ainsi que par les vitraux historiés des façades nord et sud de ses collatéraux. Une tribune s'étend sur toute sa largeur au-dessus du narthex.

Le collatéral gauche abrite sous la tribune, au levant, une chapelle éclairée par une baie étroite au vitrail historié signé Henri Curcier, comme l'indiquent les initiales H.C. Destinée traditionnellement à recevoir le baptistère, elle abrite aujourd'hui un confessionnal. La première travée est illuminée d'une baie plus grande ornée d'une verrière en pied de l'Ange Gabriel au port presque féminin, daté de 1892. Comme

l'ensemble des vitraux de la nef et du chœur il s'agit là d'une œuvre du peintre verrier Henri Feur. Elle n'est pas signée. Néanmoins la conception de l'espace, la finesse du dessin et la tonalité de certaines couleurs parlent en ce sens. Le pilastre qui soutient l'arc formeret accueille une statue en plâtre blanc de Saint Antoine de Padoue. La verrière dans la seconde travée est dans le style de la précédente. Elle illustre Sainte Geneviève vêtue en bergère, un cierge et un livre dans les mains. Et le pilastre porte la statue de Sainte Jeanne de Lestonnac, religieuse de XVII^e siècle. La baie de la travée suivante représente Saint Léon. La troisième statue en plâtre blanc représente Notre-Dame de Lourdes l'Immaculée Conception. Le vitrail qui suit illustre la Sainte Vierge, Reine du ciel, écrasant le serpent, dans des teintes bleues contrastées. La chapelle à fond plat du collatéral est consacrée à la Vierge Marie. Elle abrite un autel en pierre ainsi qu'une jolie statue en bois polychrome du XVIII^e siècle de la Vierge à l'enfant Jésus. Au-dessus, une rose à six pétales ornée d'un vitrail éclaire la chapelle. L'œuvre de l'atelier Feur reprend ici le thème de l'Annonciation faite à Marie. Deux autres statues occupent la chapelle, l'une de Saint Jean-Baptiste, l'autre de Jeanne d'Arc sur le pilier de l'arc triomphal.

Le chœur est séparé de la nef par deux marches. Meublé d'un autel de pierre, il est coiffé d'une voûte en croisées d'ogives constituée de sept voûtains aux angles inégaux. Sous l'arc formeret des façades nord et sud, des baies géminées laissent entrer une lumière naturelle à peine colorée par des grisailles. Le chevet se décline ensuite en trois pans, séparés

par de fines colonnes engagées, percés de lancettes aux vitraux historiés du peintre verrier Henri Feur. Datés de 1892, ils représentent à gauche, Saint Seurin en tenue d'évêque, au centre, Notre Seigneur Jésus, et à droite l'apôtre Saint Jean. Un Crucifix en bois peint du XVIII^e siècle orne le fond de l'abside.

Le collatéral droit est exposé nord. Sa première travée est illuminée d'un vitrail représentant Sainte Élisabeth de Hongrie, un pain à la main et des roses cachées dans un pan de son manteau. Dans le style des autres verrières de l'église, le fond bleu pâle contraste avec les couleurs soutenues du manteau et de la robe de la sainte. Le monument aux morts occupe un pan du mur. Une statue en plâtre de Saint Louis trône sur le pilastre de la travée suivante. Le vitrail de la seconde baie est à l'effigie du Roi Saint Louis. Daté lui aussi de 1892 il est dans le style des autres œuvres d'Henri Feur présentes dans la nef. La statue du pilastre qui suit représente Sainte Anne. Et le vitrail de la troisième travée, dans le même thème, illustre Sainte Anne et Marie enfant. On y trouve aussi un crucifix et les fonts baptismaux. Une statue de Sainte Bernadette Soubirous occupe le pilastre de transition avec la travée de la chapelle. Celle-ci à chevet plat est consacrée à Saint Joseph par un autel en pierre et sa statue. Le vitrail de la travée représente Saint Joseph et l'enfant Jésus. Sur le même thème, la rose au-dessus de l'autel illustre la Mort de Joseph. Une statue en bois polychrome de Saint Eutrope, datée du XVIII^e siècle, occupe aussi la travée. Une autre statue de Sainte Thérèse de Lisieux orne le pilier droit de l'arc triomphal.



Saint Seurin
Église Saint Seurin du Porge



Église Saint Sauveur du Temple



Église Saint Sauveur du Temple

(XII^e siècle)

Le versant sud-ouest du Médoc rejoint, à l'approche du Bassin d'Arcachon, le haut pays de Buch dont il partage des traditions communes. Et la paroisse du Temple bornait autrefois au midi celle de Lanton dont elle n'était séparée que par des landes hostiles. Au Moyen-Âge, elle dépendait alors pour le Droit et la Justice de la Seigneurie d'Arès, fille elle-même de la Châtellenie de Blanquefort. L'église du Temple, petite mais encore suffisante au XVIII^e siècle pour une population n'excédant pas 78 familles, est ancienne. Sa dénomination laisse entendre qu'elle ait appartenu jadis aux Templiers. L'abbé Baurein nous informe, qu'en son temps, elle dépendait encore de l'Ordre de Malte, plus particulièrement de la Commanderie d'Arsins, qui s'appropriâ ses biens à la disparition du Temple. La cure de l'église était toujours régulière au XVIII^e siècle et à la collation du Commandeur d'Arsins. Comme Saumos, l'église du Temple témoigne aussi du passage des pèlerins de Saint Jacques. Partis de Soulac, ceux-ci rejoignaient jadis la route d'Espagne à Belin, après avoir longés les étangs du Médoc et le fond du Bassin d'Arcachon. Les *sanjaquès*, comme on les appelait ici, cheminaient dans un pays hostile et désert, au milieu de redoutables marécages infestés de moustiques et de sangsues, où ces modestes églises servaient à la fois d'hôpital, de refuge et d'oratoire.

L'église Saint Sauveur du Temple, correctement orientée, est à l'origine une église romane du XII^e siècle, réaménagée en

partie au XIX^e siècle. De taille modeste, elle est bâtie de moellons. À l'ouest se dresse la tour clocher, dont la seule ouverture est une baie donnant sur la chambre des cloches garnie d'abat-son, ces lames obliques destinées à renvoyer le son des cloches vers le sol. En conséquence, le portail se situe au milieu de la façade sud. La nef se compose de trois vaisseaux couverts d'un enduit blanc et de trois travées aux arcs brisés. Elle est longue de 16 mètres pour une largeur de 13,61 mètres. Le vaisseau central est plus élevé que les collatéraux. Sa hauteur de voûte culmine à 7,31 mètres pour 4,34 mètres aux autres. Au-dessus des bas-côtés nord et sud, le vaisseau central est percé d'oculi pour capter la lumière du jour. Quatre verrières éclairent de chaque côté les collatéraux.

Le collatéral gauche abrite au couchant les fonts baptismaux en pierre blanche. La cuve cylindrique d'une sobriété exemplaire repose sur trois pieds d'inégales épaisseurs. Le *Côté des Évangiles* est ici totalement dédié à la Mère de Dieu. Ainsi les travées suivantes présentent les statues en plâtre colorées de Sainte Anne et de l'enfant Marie, et plus loin de Notre-Dame de Lourdes. La chapelle à fond plat, consacrée traditionnellement à la Sainte Vierge, possède un autel avec son retable de bois peint et une statue en bois polychrome de la Vierge à l'Enfant. Une autre statue en pied représentant le Christ est attenante au pilier de la travée. Avant l'accès à ce lieu symbolique qu'est le chœur de l'église, où l'autel des sacrements souligne la présence divine, une main sur le cœur la statue du Christ nous invite à l'Amour, le seul véritable enseignement du Seigneur.

Le chœur est séparé de la nef par une marche et l'abside surélevée de trois autres. Il est meublé d'un autel de bois galbé, forme courante au XVIII^e siècle. Le chevet demi-rond est en un seul registre, percé de trois arcatures étroites aux arcs brisés. Elles sont habillées de vitraux historiés représentant, de la gauche vers la droite, Sainte Agnès, le Sacré-Cœur de Jésus et Saint Clair. Les statues de Saint Clair et de Saint Sauveur ornent les murs.

Le collatéral droit abrite sur son mur les statues colorées de l'Archange Saint Michel et de Saint Martin en habit d'évêque, tandis que les piliers de travées portent celles de Saint Jeanne d'Arc et de Saint Joseph. La chapelle à fond plat est consacrée à Saint Roch avec la traditionnelle représentation du saint en pèlerin barbu, portant le chapeau, dévoilant les ravages de la peste sur sa cuisse gauche. Son beau retable en bois peint est orné de statuette et de tableaux en bois peint sculptés représentant un saint et une sainte à genoux devant leur bourreau avant leur décollation.

Le vaisseau principal de la nef abrite un crucifix en bois peint et plusieurs statues. Le premier est un ensemble représentant l'Ange Gabriel et Marie enfant, mais on trouve aussi une statue de Sainte Thérèse de Lisieux, et une autre de Saint Antoine de Padoue sur les piliers de travée. Une sacristie est attenante à l'aile sud-ouest de la nef. Dans le cocher, accessible par un escalier dans l'aile sud est, la cloche est datée de 1866.

Église Saint Médard de Saint Médard-en-Jalles

(XI^e siècle)

La paroisse de Saint Médard en Jalles proviendrait, au Moyen-Âge d'un démembrement de la Châtellenie de Blanquefort, dont elle n'était qu'une dépendance. Un document daté de 1099 faisait déjà mention du village de Saint Médard en Jalles, laissant présumer la présence d'une église préromane. Le bourg constituait une agglomération importante qui lui valut même, un temps, d'être le chef-lieu de l'Archiprêtré. L'Archiprêtre, étant aussi le curé de la paroisse, avait de même en charge la cure de Moulis. Il privilégia au bout du compte cette dernière et le chef-lieu de l'Archiprêtré devint finalement Moulis à laquelle fut rattachée la paroisse de Saint Médard.

L'église Saint Médard datée du XI^e siècle est de style roman. Correctement orientée, elle reste néanmoins fortement dissymétrique. Elle possède encore un portail sur la façade ouest mais, depuis le Second Empire, son entrée principale s'est déplacée sur le flanc sud de la nef. Elle est constituée par un nouveau portail néo-roman composé d'arcs semi-circulaires reposant sur huit colonnes aux chapiteaux sculptés. Au-dessus se trouve un fronton triangulaire nu porté par des corbeaux illustrant les douze signes du zodiaque. Un clocher carré, datant du XIV^e siècle, soutenu par un contrefort se dresse sur deux niveaux contre la façade méridionale. Il est doté d'une flèche. Pour accéder à la chambre des cloches, il

faut alors emprunter un escalier hélicoïdal accessible seulement depuis l'extérieur. Là-haut, on peut admirer la jolie voûte d'ogive située sous le clocher dont les nervures reposent à l'ouest sur des faisceaux de colonnes aux chapiteaux finement sculptés, et du côté est sur des têtes d'hommes. Au dehors, une moulure court sur la façade dessinant l'ogive de la fenêtre du rez-de-chaussée et, se prolongeant sur le contrefort, en les reliant l'un à l'autre. Au premier étage, on distingue quatre grandes baies trilobées, une de chaque côté. Une moulure qui court sur les quatre murs les surmonte. Sur la façade, elle est accompagnée d'ornements en feuille d'acanthé fréquents dans l'architecture gothique. On devine que dans la construction du clocher rien n'a été négligé, pas plus les matériaux que la main-d'œuvre, car l'argent ne manquait pas. Les deux cloches de bronze datent de 1872. L'année précédente, à la Pentecôte, une des deux cloches, coulée en 1605, se fendit invitant le conseil de fabrique à investir dans leur remplacement. L'ancien cimetière de la paroisse situé sur la place, entre l'église et l'avenue Montesquieu, fut lui aussi déplacé au XIX^e siècle.

L'église Saint Médard comprend une nef divisée en deux vaisseaux et cinq travées, coiffée d'un plafond courbé recouvert de lambris. Autrefois elle ne comportait que trois travées, deux lui ont été rajouté sous le Second Empire, entraînant la démolition de l'ancien portail roman à l'ouest. Le collatéral nord date du XV^e ou XVI^e siècle mais il fut agrandi lors des travaux de restauration du XIX^e siècle. Il est doté depuis cette époque d'un portail, sur la façade occidentale, surmonté d'une rose dont la verrière représente le Christ et ses Apôtres.

Dans cette aile, on trouve un joli confessionnal en bois de chêne du XVIII^e siècle. Le collatéral nord est illuminé par cinq baies à claire-voie, dotées de verrières. Élie Caillaud, élève de Jean Léon Delmas, en est l'auteur. Il reprit l'atelier de son Maître, lors de sa disparition précoce en 1920. Celle de la première travée représente le Baptême du Christ dans le Jourdain. Une statue polychrome en plâtre de Sainte Thérèse de Lisieux l'accompagne. Dans la travée suivante, le sujet historié de la verrière est Sainte Hélène, ici orthographié Élène. On y trouve aussi un tableau de style néoclassique de 1884, signé Ricau, représentant l'Assomption de la Vierge d'après l'œuvre de Pierre-Paul Prud'hon. La troisième verrière illustre Saint Bernard, dans les mêmes teintes bleue, blanche et mauve. Un crucifix en bois polychrome orne la travée suivante aux côtés d'une statue de Saint Jean tenant la coupe de poison dans la main droite. La verrière représente Saint François d'Assise. La cinquième travée du collatéral gauche ouvre sur une chapelle latérale nord construite au XVIII^e siècle. Celle-ci est consacrée à Saint Yves avec autel et statue. Un vitrail historié représentant le Saint y laisse entrer la lumière du levant. Le collatéral se clôture par une chapelle à fond plat couverte de trois voûtains lambrissés. Elle est consacrée à Notre-Dame à l'Enfant avec autel et statue en pierre, finement ouvragés. Deux baies à claire-voie illuminent la chapelle peinte. Les motifs historiés de leurs verrières sont à gauche Saint Louis, à droite Saint Médard patron de l'église. Une statue en plâtre polychrome de Saint Joseph à l'Enfant et une peinture de Saint Médard en constituent le décor. Une porte à

l'angle droit permet d'accéder à la sacristie construite derrière la chapelle.

Le chœur voûté en berceau est séparé de la nef par trois marches. Son autel en bois, décoré de bas-reliefs en terre cuite illustrant des scènes bibliques, date comme l'ambon et le tabernacle des années 1990. Depuis le sanctuaire on peut encore accéder à la chapelle de la Vierge par un arc brisé. Le chevet en demi-lune est dépouillé, ni maître-autel, ni décorations particulières. Il est constitué de cinq pans et d'un seul registre composé d'un mur nu, garni de quatre baies à claire-voie aux verrières d'Élie Caillaud datées de 1946. Elles représentent les Apôtres, de gauche à droite : Saint Jean, Saint Mathieu, Saint Marc et Saint Luc.

Le collatéral droit fait figure de vaisseau principal de la nef. Sa façade occidentale abrite des baies géminées aux verrières historiées d'Élie Caillaud. Celle de gauche représente Sainte Jeanne d'Arc, celle de droite Saint Martin. Elles sont surmontées d'une rose illustrant le Christ embarqué avec ses Apôtres, apaisant de la main la tempête qui s'est levée. La première travée abrite encore côté sud une troisième baie illustrant Saint Maurice. La place accordée à la lumière est ici encore valorisée. Pour construire au XIX^e siècle le portail méridional, qui occupe aujourd'hui la seconde travée, l'édifice fut agrandi vers l'ouest, et le portail occidental remplacé par cette façade largement illuminée. Les fonts baptismaux en pierre, utilisés comme bénitier, sont étrangement placés devant l'entrée sud. Dans la travée suivante, la verrière de Caillaud illustre Sainte Cécile. Celle de la quatrième travée a

pour sujet Sainte Thérèse d'Avila. Elle est accompagnée d'une peinture représentant Saint Médard en tenue d'évêque. Une chapelle orientée côté sud occupe le rez-de-chaussée du clocher. Elle est consacrée à Saint Jean Baptiste. Voûtée en croisées d'ogive, elle est éclairée de trois lancettes étroites. L'une d'elles est ornée de vitraux illustrant la décollation de Saint Jean-Baptiste.



Église Saint Médard de Saint Médard en Jalles





Église Saint Martin d'Eysines

Église Saint Martin d'Eysines

(XIX^e siècle)

L'ancienne église Saint Martin, le cimetière et le presbytère qui l'entourent étaient situés jadis en bordure de route du Médoc sur l'actuelle place du 4 septembre. Eysines appartenait alors au district de l'Archiprêtré de Moulis puisqu'elle faisait partie de la contrée du Médoc. Le territoire de cette Paroisse fut au cours des siècles rapidement enclavé dans la banlieue de Ville et dépendit de la Juridiction des Maires et Jurats de Bordeaux. La Cure d'Eysines était séculière, et à la collation de l'Archevêque. Au milieu du XIX^e siècle, l'église fut considérée trop petite. La foudre ayant endommagé le clocher, elle fut finalement démolie car un renouveau de la pratique religieuse impliquait la construction d'un édifice plus vaste. Un autre emplacement s'avérait nécessaire. La commune n'étant pas riche, la nouvelle église fut construite en deux temps, par l'architecte Gustave Allaux (1816-1882), sur l'emplacement que nous lui connaissons aujourd'hui. La première tranche comprenant la nef se termina en 1857. Elle fut inaugurée en octobre de la même année par le maire d'Eysines, Jean Lalumière, comme en témoigne le nom inscrit sur la clé de voûte du porche. D'autres travaux, le clocher et le porche ont été réalisés lors de la seconde tranche en 1870. Le cimetière avait été quant à lui transféré sur l'avenue du Taillan dès 1862

L'église en forme de croix latine fut construite dans un style néogothique, cher à l'époque. Elle est orientée avec une légère inclinaison sud. Sa façade occidentale est dotée d'un porche ouvert au-dessus duquel est percée une rose hexagonale. Décentré, le clocher pourvu de sa flèche se dresse haut sur son flanc droit. L'église Saint Martin se compose d'un narthex, supportant une tribune, et d'une nef à vaisseau unique voûtée de croisées d'ogives. Sa longueur est de 34,60 mètres, sa largeur de 8,75 mètres, pour une hauteur de voûte de 11,60 mètres. Elle se décline en quatre travées, figurées par des piles de trois colonnes engagées, et d'un transept dont les bras constituent des chapelles latérales. La première travée est occupée, à gauche, par une chapelle abritant les fonts baptismaux. Ceux-ci sont en pierre et datent de 1870. Ils ont reçu en 1988 un nouveau couvercle composé d'une armature en bois, ouvragée par l'ébéniste Alain Bassière. Elle est revêtue d'émaux représentant des scènes bibliques. Les baies à claire-voie qui l'illuminent sont ornées de trois verrières ornementales. Celle du centre possède un médaillon avec rondel en « amande assoupli » qui représente Saint Jean Baptiste reconnaissable par ses attributs : la peau de chameau, appelé « mélote » et son bâton de roseaux avec la bannière «*Ecce Agnus Dei* ». Il s'agit là des vitraux les plus récents de l'église. Datés des années 1921, ils furent réalisés par l'atelier Dagrant. Côté sud, une autre chapelle abrite une statue de Saint Christophe. Elle donne aussi accès à l'escalier menant à la tribune et au clocher. On remarquera que la clef de voûte de la première travée porte le nom de l'architecte Gustave Allaux et la date de 1864. Les travées suivantes de la nef sont joliment

ornées et percées de baies géminées, dont celles de la troisième présentent particulièrement des verrières historiées : à gauche Saint Médard et Saint Gildard, à droite Saint Pierre et Saint Joseph. Tous les vitraux de la nef, mais encore de la tribune et des chapelles du transept datent de 1871 et 1873. Réalisés avec des motifs répétitifs qui allient les formes géométriques avec des décors végétaux et floraux, montés dans une grande symétrie, ils sont l'œuvre du maître verrier bordelais Gustave-Pierre Dagrant. La seconde travée de la nef abrite côté sud une magnifique statue de Saint Louis. La troisième montre les sculptures de la Vierge orante, flanc nord, et de Saint Antoine de Padoue au sud. La quatrième travée présente enfin, à gauche, une statue de Sainte Thérèse de Lisieux, tandis qu'un crucifix et le Mémorial des Morts pour la France occupent l'aile opposée.

Les bras du transept constituent des chapelles avec autels de marbre et statues. Celle de gauche est consacrée à Notre-Dame. Restaurée depuis peu, la statue de la Vierge à l'Enfant mérite notre attention. Elle date du XIII^e siècle. Un vitrail historié daté de 1871 représente la Vierge à l'Enfant traditionnellement consacrée dans la chapelle nord. À l'opposé, la chapelle du transept sud, avec sa sculpture datée de 1868, est consacrée à Saint Martin. La verrière historiée au-dessus de l'autel illustre Saint Jean-Baptiste avec la bannière *Ecce Agnus Dei*. Elle est datée de 1871.

Le chœur est séparé de la nef par quelques marches. Une sacristie latérale communique avec le sanctuaire par une porte

sur les flancs nord et sud. Le chœur abrite un autel contemporain dont la table est en marbre, supportée par deux pieds en verre, œuvre de l'artiste verrier eysinois Bun Than Huynh. Le chevet se décline en cinq pans, séparés par des piles de colonnes engagées, aux baies garnies de verrières historiées. Ces vitraux au décor très coloré de motifs végétaux et floraux, entrelacés dans un souci décoratif, datent de 1863 et 1865 et sont l'œuvre du maître verrier Joseph Villiet. Ainsi la verrière de gauche représente Saint Martin, patron de l'église. Celle du centre illustre Notre Seigneur Jésus-Christ. Et la verrière de droite représente Saint Delphin. Le maître-autel magnifique est l'œuvre de Bernard Jabouin. Il porte la date de 1872.

Au cours du XXe siècle de nombreuses restaurations de l'édifice ont été effectuées. En 1932, les vitraux ont été remis en état. En 1970, les murs extérieurs furent consolidés. Début des années 90, ce fut le tour de la charpente et de la couverture de l'église d'être restaurées. En 1999, un nouveau chantier a été nécessaire pour rénover le porche et le clocher, remplacer les pierres usées et réparer les abat-sons. Et en 2009, la municipalité a lancé d'autres grands travaux de rénovation pour l'intérieur de l'église.

Remerciements :

Ce livre n'aurait pu être réalisé sans l'aide précieuse de tous ceux qui ont concouru à nous accueillir dans leurs églises, à nous faire partager leur foi chrétienne et leur attachement à ce patrimoine inestimable qu'abritent encore leurs villes, leurs villages. Pour leurs accueils chaleureux mes remerciements vont à :

Madame BENOIT de la paroisse de Arcins,
Monsieur VICENTE de la paroisse de Moulis,
Madame CATUHE de la paroisse de Carcans,
Madame TECHENEY de la paroisse de Lamarque,
Madame PLANIO de la paroisse de Margaux,
Monsieur BUHOT de la paroisse de Cantenac,
Madame PICASO de la paroisse de Brach,
Madame LAFFRENOY de la paroisse de Arzac,
Madame XXXXX de la paroisse de Saint Hélène,
Monsieur LARUE de la paroisse de Lacanau,
Monsieur PROUVOYEUR de la paroisse de Saumos,
Monsieur JACOB de la paroisse du Porge,
Madame NOUET de la paroisse du Temple,
Madame BERAU de la paroisse de Blanquefort,
Madame DUVERDIER de la paroisse de Caychac,
Madame TAVERNIER de la paroisse de Parempuyre,
Monsieur et Madame KERSAUDY de la paroisse du Pian-Médoc,
Sœur FOURNIER et Marie-Laure de L'Ermitage Lamouroux au Pian-Médoc.

TABLE

Troisième Partie

Chapitre 01	Eglise de Listrac	05
Chapitre 02	Eglise de Arcins	11
Chapitre 03	Eglise de Moulis en Médoc	17
Chapitre 04	Eglise de Bouqueyran Moulis en Médoc	24
Chapitre 05	Eglise de Carcans	27
Chapitre 06	Eglise de Lamarque	35
Chapitre 07	Eglise de Soussans	43
Chapitre 08	Eglise de Margaux	51
Chapitre 09	Eglise de Cantenac	58
Chapitre 10	Eglise de Castelnau	67
Chapitre 11	Eglise d'Avensan	74
Chapitre 12	Chapelle de Saint Raphael	81
Chapitre 13	Eglise de Brach	85
Chapitre 14	Eglise de Labarde	91
Chapitre 15	Eglise de Macau	98
Chapitre 16	Eglise de Arzac	105
Chapitre 17	Eglise de Ludon-Médoc	109
Chapitre 18	Eglise de Saint Helene	116
Chapitre 19	Eglise de Salaune	123
Chapitre 20	Eglise de Lacanau	129
Chapitre 21	Eglise de Lacanau océan	135
Chapitre 22	Eglise du Pian Médoc	140
Chapitre 23	Chapelle Ermitage Lamouroux du Pian Médoc	147
Chapitre 24	Eglise de Parempuyre	151
Chapitre 25	Eglise de Saumos	157
Chapitre 26	Eglise de Saint Aubin du Médoc	162
Chapitre 27	Eglises de Blanquefort	170
Chapitre 27	Eglises de Blanquefort - Caychac	178
Chapitre 28	Eglise du Taillan Médoc	183
Chapitre 29	Eglise du Porge	189
Chapitre 30	Eglise du Temple	195
Chapitre 31	Eglise de Saint-Médard-en-Jalles	198
Chapitre 32	Eglise d'Eysines	205